

## Werk

**Titel:** Chapitre III. : L'époque classique

**Ort:** Erlangen

**Jahr:** 1908

**PURL:** [https://resolver.sub.uni-goettingen.de/purl?345572629\\_0021](https://resolver.sub.uni-goettingen.de/purl?345572629_0021) | log8

## Kontakt/Contact

[Digizeitschriften e.V.](#)  
SUB Göttingen  
Platz der Göttinger Sieben 1  
37073 Göttingen

✉ [info@digizeitschriften.de](mailto:info@digizeitschriften.de)

Chapitre III.  
L'époque classique  
1623—1822.

Parmi les artisans du classicisme français, plus d'un a eu l'occasion de rencontrer le nom et les œuvres de Dante, et, même si Chapelain n'avait pas été l'adaptateur et l'introducteur de Marino, son attention aurait été attirée par d'autres raisons sur la *Divine Comédie*. Un des premiers académiciens, Colletet, parle de Dante dans son *Art Poétique* (1658), et, sans doute grâce au travail de Corbinelli, il a pu réparer dans une certaine mesure la lacune qu'on trouve aujourd'hui à la *Défense et illustration de la langue française*, où du Bellay n'avait pas, à propos du sonnet, invoqué l'auteur de la *Vita nova*. 'Ce n'est pas, dit Colletet dans son *Discours du Sonnet*<sup>1)</sup>, que cet aulique et excellent Poète Italien, le renommé Dante, dans sa dissertation latine de l'éloquence vulgaire, n'ait employé un autre mot qu'épigramme pour désigner le sonnet, puisqu'il l'appelle *sonitum*, et au nominatif pluriel *sonitus*. Après avoir cité des passages de *De vulgari eloquentia*, 'un livre qui est assez rare', dit-il, il ajoute: 'Aussi le cardinal Bembo dans ses Proses diverses rapporte que Dante en son *Traité de la nouvelle vie* appelle une de ses chansons *sonnet*. Enfin Colletet sait aussi, que les Italiens sont redevables de leur Poésie, et de leur rime, à nos anciens Poètes Provençaux, ainsi que le reconnoist le cardinal Bembo dans ses Proses . . . et comme l'advouent encore Dante et Pétrarque, dans leurs œuvres, où ils citent quantité de nos Poètes Provençaux'. Colletet a même lu la traduction de la *Divine Comédie* de Grangier, dont il a trouvé le style dur, 'presque ferré', à ce que rapporte Sainte-Beuve<sup>2)</sup>. Mais il n'a sans doute jamais songé à faire de Dante un modèle du classicisme français, et le grand dispensateur des titres et des dignités en cette matière, le célèbre Chapelain, qui connaissait bien l'épisode de Francesca<sup>3)</sup>, n'aurait pas accordé à l'auteur de la *Commedia*

1) *Discours du sonnet*, p. 4 et p. 9; Oelsner, p. 77. — Le peu de place que Dante prend dans le grand siècle est d'autant plus remarquable, que l'italianisme est florissant, et que les voyages en Italie sont à la mode (Gaetano Imbert, *Gl'italiani e i fiorentini del seicento giudicati da' viaggiatori francesi*, Nuova Antologia, 1<sup>er</sup> mars 1905, pp. 126 et suiv.).

2) Sainte-Beuve avait sans doute lu une notice sur Grangier dans le manuscrit de Colletet détruit par l'incendie du Louvre (Oelsner, p. 72).

3) Dans son entretien avec Sarasin et Ménage sur la lecture des vieux romans, Chapelain dit, pour montrer l'ancienneté du roman de Lancelot: 'Plus de trente ans avant lui [Pétrarque], le Dante allègue Lancelot, comme ayant donné sujet à un événement tragique qui, selon son compte, ne devoit pas être arrivé trop fraîchement. Par là vous voyez clair comme le jour, que ce roman est écrit du moins au-dessus du quatrième siècle' (De la lecture des vieux romans, éd. Feillet, 1870, p. 7).

le *dignus es intrare*. Il écrivait en effet au Père Rapin, qui l'avait sans doute questionné en préparant ses 'Réflexions sur la poésie d'Aristote': 'Il ne m'a point paru par mes lectures des sçavans italiens que j'ay assez feuilletés qu'Aristote, pour le regard de sa 'Poétique', fust connu par les poètes fameux de delà les monts avant le siècle précédent . . . Pour le Pétrarque, encore qu'il ait fait, il y a plus de trois cents ans, un poème épique latin qu'il appelle 'Africa', il l'a fait néanmoins sans avoir jamais connu les règles, et beaucoup moins le Dante, il y a près de quatre cents ans, dans son poème si estimé à Florence bizarrement intitulé Comédie . . . le Dante n'a pas seulement le soupçon du poème épique qui consiste tout dans l'action. Son ouvrage est un voyage en songe plein de satire et de matière morale et chrestienne avec beaucoup de doctrine et de beaux vers<sup>1)</sup>. Ainsi pensait l'auteur de la 'Pucelle'; et Rapin, l'année suivante, se rangeait apparemment à cette opinion dans ses 'Réflexions sur la poésie d'Aristote' (1674). Le théoricien français, grand partisan de la raison, de la vraisemblance, du juste milieu, des règles, ne pouvait goûter Dante: 'Arioste a trop de feu, Dante n'en a pas assez . . . les pensées du Dante sont si profondes, qu'il y a de l'art à les pénétrer. La Poésie demande un air plus uni et moins incompréhensible.' En outre, le P. Rapin, comme jadis Muret, a été choqué du manque de modestie de Dante, qui 'invoque son propre esprit pour sa divinité'<sup>2)</sup>. Il formule enfin ce jugement que n'auraient désavoué ni Chapelain ni les juges classiques: 'Le Poème de Dante, que les Italiens de ce tems là appellent une Comedie, passe pour un Poème épique au sentiment de Castelvetro: mais il est d'une ordonnance triste et morne, et généralement parlant, Dante a l'air trop vaste, Bocace trop trivial et trop familier, pour mériter le nom de Poètes heroïques, quoy qu'ils aient écrit fort purement dans leur langue, sur tout Pétrarque et Bocace<sup>3)</sup>'. Tel était le jugement des critiques érudits, curieux d'histoire littéraire et fureteurs de vieux livres: que devait-ce être des grands législateurs du Parnasse, dédaigneux des recherches pédantesques, ennemis des 'siècles grossiers', et adversaires convaincus du merveilleux chrétien! On connaît assez les vers de Boileau à ce sujet: ils parurent l'année même où le Père Rapin disait

1) Lettres de Jean Chapelain, éd. Tamizey de Larroque (Documents inédits pour servir à l'histoire de France), t. II, p. 816: lettre du 20 mars 1673. — Oelsner, p. 29.

2) Réflexions sur la Poétique d'Aristote, II, XXVII, XXXIX; Oelsner p. 29 et 30. 'L'esprit invoqué pour divinité' est sans doute, comme le suppose M. Oelsner, une allusion au passage de l'Inferno, II, 7:

O Muse, o alto ingegno, on m'aiutate.

3) Ibid., 'En particulier', XVI.

son fait à Dante, et ils ont fait loi pour bien des générations d'écoliers et d'écrivains<sup>1</sup>). Quand Chateaubriand développe sa théorie de l'art chrétien, il reconnaît qu'il a contre lui l'opinion:

De la foi d'un chrétien les mystères terribles  
D'ornements égayés ne sont point susceptibles.

On a assez reproché à Boileau son incompréhension, son ignorance des littératures étrangères et de nos anciens poètes: si même il avait lu la *Divine Comédie*, il n'aurait rien changé à son jugement, et il aurait certainement tenu Dante en fort médiocre estime. Il ne faut pas songer à trouver trace d'influence dantesque chez les grands auteurs du siècle de Louis XIV. Le seul peut-être qui se soit occupé, si peu que ce soit, du vieux poète italien, c'est Corneille. En 1652, Pierre Corneille achète, à la vente de la bibliothèque d'un commis au greffe du parlement de Normandie, à Rouen, un Dante italien<sup>2</sup>) in-folio au prix de douze livres, en même temps qu'un Biondi *De Roma triumpante*, et neuf volumes in-octavo contre les Jésuites. C'était justement le temps où Corneille traduisait l'*Imitation de Jésus-Christ* en vers français<sup>3</sup>), et l'on songe involontairement à ce qu'eût pu devenir, en des mains si puissantes, la *Divine Comédie*. Un Anglais a expliqué un jour le peu de vogue de Dante en France par la difficulté, pour une langue aussi féminine que la nôtre, de rendre le plus mâle des poètes . . . Cet Anglais songeait sans doute à Musset et aux *Secrètes pensées de Rafaël*: mais la langue de Corneille et de Bossuet n'aurait-elle pas rendu toute l'énergie des tercets toscans? D'autres raisons, apparemment, auraient arrêté le traducteur de l'*Imitation*, de cette œuvre que Lamartine comparera encore et préférera à la *Commedia*. L'avocat normand, l'interprète de la grande romaine, le dramaturge de la raison, était fort différent du poète florentin, et peut-être l'allégorie continuelle et les vers étranges n'étaient-ils pas tout à fait de son goût. En 1857, un Italien, Prati, répliquant à l'*Entretien* sur *Dante* de Lamartine,

1) Delaporte, *Du merveilleux dans la littérature française sous le règne de Louis XIV* (Paris, thèse, 1891), p. 420; J. Rocafort, *Les doctrines littéraires de l'Encyclopédie* (Bordeaux, thèse, 1890), p. 149; Brunetière, *Evolution des genres*, p. 181.

2) Voyez *Oeuvres de Corneille*, éd. elzév. (Taschereau), t. I (1857), p. XXIV et XXV; id., éd. des Grands écrivains, t. I, p. XL et n. 5, p. XLI, Jusserand, *Shakespeare en France*, p. 91, n. 1. En 1620, le jeune Corneille avait reçu en prix (ibid., p. XIX) l'ouvrage de Panciroli, *Notitia utraque . . .*, portant les armes d'Ornano, lieutenant général au gouvernement de Normandie: cet Ornano n'a-t-il peut-être pas fait quelque chose pour les auteurs italiens?

3) Corneille aurait-il songé à Dante et aux Italiens du moyen âge en examinant l'*Imitation*? Il dit de l'auteur de celle-ci: *j'y trouve aussi quelque répugnance à le croire Italien* (éd. des Grands écrivains, t. VIII, p. 13—14; *Imitation*, Au lecteur, I).



imaginait que les ombres de Corneille et de Bossuet pourraient bien se dresser devant l'auteur du ‚Cours familier de littérature‘ pour lui dire de jeter au feu des pages qui n'étaient ni chrétiennes ni françaises<sup>1)</sup>. En réalité, les idées et les goûts avaient fort changé de 1652 à 1857, comme de 1300 à 1652: et il n'est pas sûr que Dante eût paru bon poète à Corneille, ni parfait chrétien à Bossuet. A l'époque de l'adaptation de l'‚Imitation de Jésus-Christ‘ en vers français, on songerait aussi à retrouver quelque trace d'esprit dantesque chez les solitaires de Port-Royal et chez un Pascal: ce dernier nom, depuis Rivarol et Sainte-Beuve, a été rapproché plus d'une fois de celui de Dante<sup>2)</sup>, et l'on concevrait facilement quelque solitaire studieux approfondissant le poème théologique. Effectivement, la Grammaire italienne de Port-Royal signale le père de la littérature italienne et son épopée chrétienne, pure de mœurs et de langage: mais on ne voit pas que cette notice ait exercé une action, même sur les habitués de la maison, et pour en retrouver la trace il faut descendre jusqu'aux ‚Jugements des savants‘ de Baillet<sup>3)</sup> et jusqu'à Louis Racine. De même telle mention de Shakespeare est nichée dans une méthode de langue anglaise, et les deux plus grands poètes modernes ne passent dans le grand siècle français que comme des curiosités de polyglotte, de bibliothécaire ou d'érudit. Rivarol était tenté de croire que la ‚Divine Comédie‘ aurait produit de l'effet sous Louis XIV, en ce siècle où Pascal avoue que la sévérité de Dieu envers les damnés le surprend moins que sa miséricorde envers les élus<sup>4)</sup>, et Sainte-Beuve ajoute que si une poésie eût pu convenir à Pascal, c'est bien celle de Dante. Mais Pascal lisait Montaigne, Racine lisait les Grecs, et des grands poètes qui pratiquent les Italiens, l'un, La Fontaine, ‚chérît

1) *Rivista Euganea*, 15 janvier 1857. Remarquons que cet Italien plaçait au moins Corneille au nombre des grands poètes de tous les temps, tandis qu'un Allemand, Schack (*Perspektiven*, 1894, p. 87) s'indignera qu'Ingres ait mis Corneille à ce rang dans son *Apothéose d'Homère*.

2) Voir, par exemple, Brunetière, *Evolution de la poésie lyrique en France au XIX<sup>e</sup> siècle*, 3<sup>e</sup> éd., I, p. 162: ‚Pour ma part, ni en anglais ni en allemand, je ne connais de prosateur ou de poète qui le puisse emporter sur Pascal, par exemple, ou sur Dante.‘

3) *Jugemens des sçavans*, Paris 1686, t. IV, p. 4: ‚Dante a esté un des premiers qui, selon Messieurs du Port-Royal, a eu la gloire d'entreprendre en en ces derniers siecles de faire des Poèmes heroïques: et il y a si bien réussi qu'il est encore aujourd'huy admiré des Sçavans pour ce sujet . . . Mais une des choses les plus estimables dans ce Poète, au jugement de ces Messieurs, est que son Ouvrage est aussi pur pour les mœurs que pour le langage‘ (Auteur anonyme de la Grammaire italienne, préface [Lancelot?], pag. 4, 5).

4) *L'Enfer* (1783), p. XXXIII, n. 7. — Peut-être Rivarol avait-il lu et retenu la notice de la Grammaire de Port-Royal quand il appelait Dante (note 9 du chant V) ‚le créateur d'une langue et le restaurateur de l'épopée en Europe‘.

l'Arioste' et est ,entêté de Boccace', et l'autre, Molière, y cherche surtout des farces. — Que dans ce même siècle Mazarin<sup>1)</sup>, ou Séguier, ou Colbert, ou quelque chanoine français à Rome, aient possédé des manuscrits de Dante, ou que des éditions de Lyon ou d'autres se soient rencontrées au fond de quelque bibliothèque, cela n'entre pas dans l'histoire des idées du temps: Dante ne relève vraiment alors, en France, que de l'érudition.

Il ne manquait certes pas d'érudits au temps de Vadius: et en dépit de la défaveur des temps, les auteurs de dictionnaires réservent un modeste coin au poète oublié. D'abord le fruit des études du XVI<sup>e</sup> siècle n'est pas perdu, et Corbinelli, Papyre Masson, les polémistes comme Bellarmine et Possevin, et aussi le brave Grangier, ont aidé à perpétuer jusqu'à Bayle la préoccupation de Dante. Puis, dans cette Italie avec laquelle on est toujours en rapports<sup>2)</sup>, les critiques et les apologistes ont fait un tel bruit autour de la ,Commedia', que les étrangers un peu curieux ont bien dû s'en apercevoir: ces querelles prennent plus de place que l'œuvre même de Dante dans les ,Jugements des savants' de Baillet. Enfin, depuis deux siècles que l'imprimerie fonctionne activement, les livres italiens d'histoire ou de critique ont trop répandu le nom de Dante pour qu'on puisse encore le négliger en faisant le dénombrement des écrivains illustres, anciens et modernes. C'est ainsi qu'il apparaît dans quatre grands recueils où le XVII<sup>e</sup> siècle finissant a déposé ses connaissances historiques, littéraires et critiques: Moréri, Bullart, Baillet et Bayle ont parlé de l'auteur de la ,Commedia', et les trois premiers de ces hommes sont assez insignifiants pour que leurs remarques représentent l'état moyen de l'esprit du temps. Mais avant d'en venir à ces vastes répertoires, remarquons bien que dans la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle la tradition érudite, pour être moins marquante, ne s'est pas perdue, et entre les humanistes et les femmes savantes, entre la génération de Papyre Masson et celle de Gilles Ménage, plus d'un bibliophile avisé a connu Dante. Gabriel Naudé, notamment, (1600—1653), l'ami intime de Guy Patin, avait étudié à Padoue, et avait organisé la bibliothèque de cardinaux romains avant de créer celle de Mazarin, qui devint, grâce à lui, la première bibliothèque publique; il avait acheté tant de livres dans tous les pays, et notamment en Italie, qu'il avait dû rencontrer plus d'une fois la ,Commedia'. Aussi, quand il donne son ,Advis pour dresser une bibliothèque<sup>3)</sup> (1<sup>e</sup> édition, Paris, Targa 1627, et 2<sup>e</sup> chez Rolet le Duc, 1644), il recommande ,d'y mettre tous les vieux et nouveaux Auteurs dignes de considération, en

1) L. Auvray, o. c., p. 73, 38, 27 et passim.

2) Voir Gaet. Imbert, dans la ,Nuova Antologia', 1<sup>er</sup> mars 1905.

3) 2<sup>e</sup> édition, Paris 1644; réimpression par Alc. Bonneau, Paris, Liseux, 1876.

leur propre langue et en l'idiome duquel ils se sont servis, les Bibles et Rabins en Hébreu, les Pères en Grec et en Latin, Avicenne en Arabe, Bocace, Dante, Pétrarque, en Italien; et aussi leurs meilleures versions Latines, Françaises, ou telles qu'on les pourra trouver: ce dernier pour l'usage de plusieurs qui n'ont pas la cognoissance des langues estrangères, et le premier d'autant qu'il est bien à propos d'avoir les sources d'où tant de ruisseaux coulent en leur propre nature sans art ni desguisement, et que, de plus, certaine efficace et richesse de conceptions se rencontrent d'ordinaire en iceux qui ne peut retenir et conserver son lustre que dans sa propre langue, comme les peintures en leur propre jour<sup>(1)</sup>. Naudé ne veut pas qu'on méprise les modernes, ce serait une grande faute de ne pas mettre Montaigne auprès de Sénèque, Erasme auprès de Varron, et Corneille, Tacite, l'Arioste, Tasso, du Bartas, auprès Homère et Virgile, et ainsi consécutivement de tous les modernes plus fameux et renommez: veu que si le capricieux Boccalini avoit entrepris de les balancer avec les anciens, peut-estre en trouveroit-il de plus foibles, et fort peu qui les surpassent<sup>(2)</sup>. Le docte bibliothécaire ne met donc pas tout à fait Dante à la place qu'on lui assignerait aujourd'hui; mais au moins il l'installe dans ses cadres, et il a peut-être appris à son ami Guy Patin ce que cet illustre médecin dit de Dante: „Dante Poète Italien a fait trois Livres, du Paradis, du Purgatoire et de l'Enfer; qui sont une Satyre universelle, où il drape tout le monde: il avoit commencé ces Livres en Latin par ces vers:

*Pallida regna canam fluido contermina mundo.*

Puis il changea d'avis et les fit en italien. Ils sont traduits en françois et commentez. Il y a inséré des histoires qui sont assez difficiles à entendre. Il étoit né à Florence l'an 1265, il fut chassé de cette ville l'an 1301. Durant cet exil il étudia à Bologne et vint aussi à Paris. Il a écrit plusieurs autres traitez qui sont denombrez dans les Eloges de Papyre Masson p. 19. Dante eut trois femmes successivement, et n'a eu qu'un fils<sup>(3)</sup>. Cette rapide et inexacte notice, dans sa sobriété, indique ce qu'un savant médecin du siècle de Molière, homme d'esprit d'ailleurs, pouvait penser du poème „difficile à entendre”: il sait seulement, vaguement, qu'il est traduit par Grangier; mais on sent bien que jamais un bourgeois de Paris ne passera son temps à étudier les trois livres. C'étoit bon pour un bibliothécaire comme Naudé, de recommander les vieux auteurs, d'utiliser Dante en parlant de Hugues Capet et de Charles de Valois et de Philippe le Bel, de mentionner

1) Réimpr. de 1876, p. 29 et 30 (chapitre II).

2) P. 49 (chap. IV).

3) Patiniana, ou les bons mots de Mr. Patin, p. 87 et 88. (Naudaeana et Patiniana, ou singularitez remarquables prises des conversations de Mess. Naudé et Patin, 2<sup>e</sup> éd., Amsterdam 1703).

l'année de la mort du Florentin, ou de rappeler encore le passage de Dante à Paris, d'après Boccace et le *'Paradis'*, dans l'*'Addition à l'histoire de Louis XI'*<sup>1)</sup>. Les historiens du comte Romieu et de la Provence, comme Michel Baudier (1635), ou A. de Ruffi (1654) ou Bouché (1664), et des érudits ou des critiques qui se sont occupés de ces sujets, depuis Peiresc jusqu' à Fontenelle, Dom Vaissette et Raynouard, ne pouvaient se dispenser de mentionner le *Romeo* du VI<sup>e</sup> chant du *'Paradis'* ou tout au moins le nom de Dante, qui ne se trouvait pas toujours écrit correctement<sup>2)</sup>.

Est-il vrai que le long poème anonyme *'Le Songe'*, qu'on trouve en 1656 dans les *'Poésies choisies'* de Sercy, présente des traces du *'Somnium Scipionis'* et de la *'Divine Comédie'*<sup>3)</sup>? On ne peut pas conclure d'une forme allégorique du songe à une imitation de Dante, pas plus qu'on ne devrait s'étonner de l'ignorance de Dante chez Sarasin<sup>4)</sup>, au cas où ce dernier n'aurait pas retenu ce que Chapelain lui a dit de Dante et de Lancelot à propos de la *'lecture des vieux romans'*<sup>5)</sup>.

Arrivons à ces recueils encyclopédiques de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, dont les auteurs ont pour mission de ne rien ignorer.

*'Le Grand dictionnaire historique ou le mélange curieux de l'histoire sacrée et profane'*, de Louis Moréri, prêtre, docteur en théologie, en 1674, consacre un article à *'Dante Aligeri, un des rares esprits de son tems, grand Poète Toscan, et bon Philosophe'*. Après avoir raconté les troubles de Florence et l'exil de Dante, le compilateur ajoute: *'Il s'en prit au Comte de Valois, comme à l'Auteur de cette injustice, et essaya de s'en venger sur toute la maison de France, en parlant très-mal de son origine dans ses Ouvrages: ce qui auroit fait sans doute impression dans les esprits; si des preuves très-claires ne dissipoiént cette calomnie. Cette animosité n'est pas la seule qui défigure les Ouvrages de Dante: ses emportemens contre le saint Siège, l'ont fait mettre au nombre des Auteurs censurez. A cela près, il avoit beaucoup de génie. Pétrarque dit que son langage étoit délicat; mais que la pureté de ses mœurs ne répondoit pas à celle de son style . . . Dante a composé divers Poèmes, que nous avons avec les explications de Christophe Landini, et d'Alexandre Vellutelli. Il a aussi laissé des Epîtres, De Monarchia mundi, etc.'*<sup>6)</sup>. Puis Moréri rapporte les épitaphes de Dante, qu'il

1) *Addition à l'histoire de Louis XI* contenant plusieurs recherches curieuses sur diverses matieres (Paris, François Targa, 1630).

2) Oelsner, p. 64—65.

3) A. Mennung, *J.-Fr. Sarasins Leben und Werke* (Halle, Niemeyer 1902), I, p. 216; *Poésies choisies* par Sercy, t. III (1656), p. 28—56.

4) C'est ce que fait M. Mennung, o. c., t. II.

5) *De la lecture des vieux romans* (éd. Feillet, 1870), p. 7.

6) *Le grand dictionnaire historique*, 18<sup>e</sup> éd., 1740, t. III.

paraît connaître infiniment mieux que la ,Commedia'. Voilà ce que savait un docteur en théologie qui passait pour grand clerc en son siècle! — Quelques années plus tard, paraissait, dix ans après la mort de l'auteur (Isaac Bullart, un Hollandais qui avait étudié à Bordeaux et s'était fixé en Artois) l'Académie des sciences et des arts<sup>1)</sup>, avec une vie de Dante flanquée, en tête, d'un portrait par Esme de Boulonnoir, et, au milieu, de dessins de l'enfer, du purgatoire et du paradis, d'un médaillon représentant ,Virgile et Stace', et d'un autre de ,Beatrix Portinaria'. Dante est représenté coiffé du chaperon, et couronné de laurier; il a les traits tirés et l'air stupide<sup>2)</sup>, car l'artiste est malhabile, et Pétrarque, qui suit dans le livre, grimace atrocement. La science étalée dans le texte est malheureusement à l'avenant. Le banni de Florence, cité marâtre, est un nouvel Hippolyte victime de Phèdre (Bullart se souvient du XVII<sup>e</sup> chant du ,Paradis') ou, plus loin, il est comparé à Pythagore et à Solon. Puis Bullart, l'un des premiers sans doute en France, exprime en phrases ronflantes l'amertume satirique et vengeresse du poète gibelin. ,Il choisit sa première retraite à Bologne; puis il passa à Paris pour y apprendre la philosophie, et les principes de la théologie. Estant retourné en Italie autant riche de ces sciences, qu'appauvry par l'inhumanité de ses ennemis, il médita de prendre des auteurs de son exil cette vengeance signalée, que l'on voit éclater dans son triple poème du Paradis, du Purgatoire et de l'Enfer. Il détrempa sa plume dans le fiel de sa colère, autant que dans les sources vives de l'Hélicon: il joignit l'aigreur de son âme à la douceur de sa poésie: il fut animé en un mesme temps de sa docte Muse, et de son ressentiment. Les partialitez des grands, avec la corruption des mœurs fournissans à son esprit toute la matière qu'il pouvoit désirer pour un semblable sujet; il déploya aux yeux de toute l'Italie cette satire merveilleuse; qui portant ses traits jusqu'aux thrones des Souverains Pontifes, des Empereurs et des Roys de la terre, découvre leurs actions privées avec une licence qui semble ne redouter ny leur puissance, ny leur indignation. Il noircit particulièrement la réputation du Pape Boniface VIII, parce qu'il avoit appuyé le party de ses persécuteurs. Il déshonore par ses vers la mémoire et la race de Charles de Valois, le principal instrument de son exil; disant que Hugues Capet estoit fils d'un boucher'. A ce propos, Bullart rapporte l'anecdote de François I et l'interprétation d'Etienne Pasquier. Il parle des attaques du poète contre Florence, et ajoute: ,Quoy que cette pièce soit une production de sa colère, et un ouvrage de sa vengeance, elle est neantmoins remplie

1) T. II (Paris, 1682), p. 305—310. Isaac Bullart, né à Rotterdam en 1599, était mort en 1672.

2) ,Das Gesicht hat etwas Kuhhaftes', dit même M. Oelsner (p. 80).

de tant d'ornemens; elle est si éclatante des lumières de la doctrine de Platon, que, comme a très bien dit Paul Jove, elle a rendu son auteur plus grand, et plus illustre dans son exil, que s'il eust esté le Prince des lieux d'où on l'avoit exilé.' Après quelques mots sur l'amour de Gentucca et de Béatrice, et sur l'imitation de Virgile et de Stace, dont Dante aurait tiré l'argument de cet admirable Poème, dont je ne sçauois donner une plus parfaite idée, que celle que l'on peut se former par ces figures emblématiques' (viennent alors les dessins dont il a été question), Bullart poursuit la biographie de l'exilé, trace son portrait, taille médiocre, face longue, nez aquilin, lèvres d'en bas grosse, et poussant en dehors, cheveux noirs et crespus', et arrive enfin à une analyse des œuvres de Dante, qui à la vérité ne décèle pas de bien grandes connaissances: Il avoit composé avant son exil quelque Traité touchant l'Amour: il en donna après au public vingt cantiques en langue toscane, qui firent connoître la beauté de son esprit. Il écrivit aussi trois lettres élégantes . . . deux livres de l'Eloquence vulgaire; un autre intitulé la Monarchie, où il s'efforce de prouver que le Pape n'est point au dessus de l'Empereur, et n'a aucun droit sur l'Empire, directement contre la Clementine Pastorale; qui prétend l'un et l'autre, aussi ce livre est condamné par plusieurs, particulièrement par Barthole, *super lege primâ C. Praesules. lib. digest. de inquirendis reis.*' Dans l'article suivant (François Pétrarque), Bullart dit encore: La renommée de Dante remplissoit en ce temps-là toute l'Italie. Pétrarque n'eut pas plutôt leu ses vers qu'il fut épris du désir de l'imiter; mesme de luy disputer le prix de l'Eloquence, et de la poésie<sup>1)</sup>. En somme, sans être, à beaucoup près, aussi bien informé que jadis Papyre Masson, par exemple, lequel avoit vécu en Italie, le brave Bullart, sous la lourdeur batave de son style, représente assez bien ce que pouvait penser et dire de Dante un esprit médiocre qui, après avoir fait ses classes chez les Jésuites, et avoir lu, dans sa jeunesse, les vers de Malherbe avec plaisir et attendrissement<sup>2)</sup>, compilait les connaissances de ses contemporains sur les vies des hommes illustres qui ont excellé en ces professions (les sciences et les arts) depuis environ quatre siècles parmy diverses nations de l'Europe'. Dante est un nom qu'on n'ignore pas tout à fait, ce n'est pas un auteur qu'on lit; si on le lisait, on ne trouverait peut-être pas d'autre éloge que de le louer, comme Bullart, d'avoir choisi d'aussi excellents guides que Virgile et Stace; on aurait, en tous cas, à lui faire, avec Chapelain et Rapin, de graves reproches. On sait au moins qu'il a flétri ses ennemis, qu'il a trempé sa plume dans le fiel de sa colère', et la

---

1) P. 312.

2) Académie, t. II, p. 370.

phraséologie de Bullart nous fait songer à tel mot de Ducis ou de Lamartine: les notions vagues et les idées incomplètes ne sont pas toujours les moins sonores ni les moins populaires.

L'article MCCXV des *Jugements des savants*<sup>1)</sup> de Baillet est consacré à *Dante Alighieri, ou Alghieri, Florentin*, que nos auteurs appellent quelquefois *d'Audiguier*. On se demande où l'on a pu découvrir ou imaginer cette forme, et La Monnoye se l'est déjà demandé: Baillet aurait-il eu un vague et malencontreux souvenir d'Audigier, personnage grotesque de certains récits en ancien français? L'article cite plusieurs autorités, depuis Villani jusqu'à Papyre Masson et au Père Rapin. Constatant d'abord qu'on a coutume de mettre Dante à la teste de tous les *Ecrivains italiens*, il expose ensuite, non sans gaucherie, l'œuvre du vieil auteur: *ses Ouvrages sont recueillis ensemble et imprimez à Venise plus d'une fois avec les Commentaires de Christofle Landini. Avant son exil il fit son premier Traité sur l'Amour, durant son exil il fit un autre Ouvrage sur le mesme sujet en XX. chants. Voulant ensuite profiter de sa disgrâce, il s'en alla de Boulogne à Paris, où il devint habile Theologien dans les Ecoles de la ruë au Foaarre, et il en voulut donner des marques en publiant la fameuse Comedie de l'Enfer, du Purgatoire, et du Paradis divisée en cent chants: sans parler de sa Monarchie que nous avons en Latin; de quelques Traitez de Physique que nous avons aussi; de son livre de l'Office, et des devoirs du Pape et de l'Empereur, que l'on retient supprimé quelque part avec grand soin; et de ses quatre livres de l'Eloquence vulgaire dont il n'acheva que les deux premiers, parce qu'il fut surpris par la mort* (le sieur Corbinelli, — ajoute une note en marge —, les donna à Paris vers le commencement du siècle). Voilà qui ne vaut guère mieux que Bullart, et rien que cette dernière note indique que l'auteur connaît Dante et ses éditeurs surtout de seconde main et par ouï-dire. Au témoignage de Villani il oppose une réflexion vraiment délicieuse: *Jean Villani qui estoit de son pays et presque son contemporain, assure que personne jusqu'alors n'avoit écrit avec plus de noblesse et de majesté ni en vers ni en prose: mais comme il y avoit peu de gens qui eussent écrit avant lui, cette réputation n'a pas dû lui coûter beaucoup.* Les éloges de Pétrarque et de Boccace, ceux de Messieurs de Port-Royal, le titre de poème épique donné par Castelvetro à la *Commedia* et les reproches du Père Rapin, les querelles des dantophiles, les censures de Bellarmine et l'hétérodoxie du *De Monarchia*, c'est à peu près tout ce qui remplit cet article, qui se termine gravement par dix-sept références.

Que savaient de Dante les savants à la mode, et Vadius lui-même<sup>2)</sup>?

1) Paris, 1686, t. IV, p. 2—11.

2) Oelsner, p. 80.



Car les bénédictins ne pouvaient sans doute remuer l'histoire du moyen âge sans en rencontrer le plus grand nom poétique. Toutefois il a fallu que Mabillon fît le voyage d'Italie pour qu'il vînt à parler de Dante<sup>1)</sup>; c'est à cette occasion aussi qu'il a recueilli, parmi d'autres manuscrits, celui qui est aujourd'hui à la Bibliothèque nationale, sous la rubrique: Latin 8702, et qui contient le commentaire de Benvenuto sur l'*Inferno*<sup>2)</sup>.

Quant à Ménage lui-même, il est bien évident que l'auteur des *Mescolanze* et des *Origini della lingua italiana* (1669) ne pouvait se dispenser de connaître Dante; sans doute son ouvrage n'est qu'une compilation, mais il cite abondamment et commente le *gran padre*, et il serait invraisemblable que la lecture de tant de commentaires, et des relations continuelles avec tant de savants italiens, n'eussent pas amené le docte italianisant à se procurer et à lire une édition du *poema sacro*. Ménage est, en effet, en correspondance avec Carlo Dati, Francesco Redi, Magliabecchi, et il se procure, par le cardinal de Médicis, tous les nouveaux livres italiens<sup>3)</sup>. Le savant bibliothécaire Magliabecchi écrit, le 22 avril 1687, à Mabillon, que le très érudit et révérend abbé Ménage sera certainement heureux d'apprendre l'impression de la seconde partie de la *Difesa di Dante* de Mazzoni<sup>4)</sup>. Bien avant cela, Ménage avait discuté Dante en vers latins, et, loin de l'idolâtrie de certain académicien de la Crusca auquel il s'adresse, il trouverait bien naturel qu'on réprouvât, non pas les poésies amoureuses des Toscans, mais le rude et vieux poète: *Tusci quod carmina Vatis Romanis sordent (proh pudor) ingeniis Carmina: quae Veneres, etc. . . .*

*Grandia si vestri damnarent carmina Dantis,*

*(Ille quidem docto, sed canit ore rudi)*

*Ferre lubens possem dominae fastidia Romae:*

*Pace mihi liceat dicere, Petre, tuâ:*

*Petre, cothurnatum qui tollis ad aethera Dantem,*

*Et facili versas nocte dieque manu<sup>5)</sup>.*

Dédaigner Boccace et l'Arioste, ce serait autrement grave aux yeux de

1) Ravenne, juin 1685 (Museum italicum, seu collectio veterum scriptorum ex bibliothecis italicis eruta a Johanne Mabillon et Michaelae Germain, 1687, t. I, pars I, p. 41); Oelsner, p. 78.

2) L. Auvray, o. c., p. 97, n. 3.

3) E. Samfiresco, Ménage polémiste, poète (Paris, thèse, 1902), p. 24.

4) Correspondance inédite de Mabillon et de Montfaucon avec l'Italie, éd. Valery, t. II, p. 33. Magliabecchi dit ibid.: *Io ho scritto a chi me ne ha dato avviso che sarebbe benissimo fatto che procurassero di trovare le lezioni manoscritte che l'istesso Mazzoni fece su Dante, si dove il detto Dante describe l'immaginativa potenza della nostra anima; come anche sopra 'l seguente suo verso:*

*La gloria di colui che tutto muove.*

5) Aegidii Menagii Poemata, 7<sup>a</sup> ed. (1680), p. 47 (Elegiarum liber, Ad Carolum Datium, VIII); passage déjà remarqué, à ce que je vois, par A. Torre,



Ménage, qui a les goûts des salons du temps, et qui, se faisant commentateur et éditeur, choisit, parmi les Français, Malherbe, et, parmi les Italiens, le Tasse (il écrit des Observations sur l'Aminte). Il serait superflu de s'indigner de l'inintelligence d'un pareil critique — comme il est excessif de vouloir le réhabiliter aujourd'hui. Ménage a le goût de la préciosité, et on lui trouverait assez d'excuses chez ces Italiens qu'il singeait. Au moins connaît-il Dante et les anecdotes célèbres à son sujet: les 'Menagiana' rapportent le mot célèbre: Si je vais, qui reste? — et l'attribuent à 'Dante secrétaire de la république de Florence'<sup>(1)</sup>, montrant au moins une connaissance plus précise que, plus tard, Stendhal, qui attribuera ce mot à Machiavel<sup>(2)</sup>. Le même recueil, il est vrai, blâme Michel-Ange (comme fera aussi Louis Racine) d'avoir si mal peint le Jugement dernier, qui a un aspect payen, et ajoute: 'Dante, dont pour le justifier on dit qu'il avoit emprunté ces idées, et qui au chant 3 de son Enfer a fait une semblable description, s'est rendu en cela fort ridicule<sup>(3)</sup>'.<sup>(4)</sup> Que pourrait-on exiger de plus du pédant abbé? On ne peut pas s'attendre à ce qu'il sache goûter Dante. Celui-ci reste au moins un nom qu'on ne passe pas sous silence quand on a consacré sa vie à l'étude, il reste un auteur dont les curieux pourront acheter les manuscrits: le manuscrit italien 527 de la Bibliothèque nationale (la Divine Comédie) porte cette note, écrite de la main de l'abbé de Targny au commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle: Achepté à Rome en 1715<sup>(4)</sup>. Le nom même de Dante est assez connu pour être placé dans le 'Dictionnaire de rimes' de Richelet, parmi les mots dont un versificateur peut user à la fin d'un vers qui doit rimer à un adjectif féminin en -ante<sup>(5)</sup>

Il s'était trouvé, dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, un curieux pour traduire l'Enfer' en prose française, et pour écrire une pompeuse et vide biographie de Dante; cette traduction, la première en prose qu'on connaisse jusqu'ici, est beaucoup plus isolée en ce temps classique qu'au siècle précédent les traducteurs en partie inconnus, qui sont au moins quatre, et dont l'un se vit imprimer. Elle est conservée dans un manuscrit de la Bibliothèque de Toulouse<sup>(6)</sup>, et porte la mention:

Giorn. stor. d. lett. it., XXVIII, p. 217, n. 2, et par Oelsner, o. c. — Remarquons que Passeroni (il Cicerone, 1755), rappellera, à l'époque de l'influence française en Italie, et du dédain de Dante, 'Egidio Menagio, uom erudito, E l'abate Regnier, e altri diversi' qui écrivaient en italien (del Balzo, Poesie di mille autori, VII, p. 67).

1) Menagiana (Paris, 1715), IV, 124.

2) Ed. Rod, Stendhal, p. 93.

3) Menagiana (Amsterdam 1716) III, 259.

4) L. Auvray, o. c., p. 27.

5) Dictionnaire de rimes dans un nouvel ordre, par P. Richelet, nouvelle éd., Paris 1702, p. 90: ANTE et ENTE Dante-tus, poët. Italien.

6) Ibid., p. 136.

„De la bibliothèque du château de Vareilles. Sommières, 1746. — Donné à l'abbé de Layrat, chanoine régulier de la Chancelade, par moy Vareilles. — Cette traduction est de M. Philippe Le Hardy, marquis de la Trousse<sup>1</sup>. Qu'est-ce qui pouvait avoir porté le vieux guerrier, soit dans son commandement en Languedoc, soit dans sa vieillesse infirme, à se distraire par la traduction d'un poète si peu à la mode? L'explication la moins invraisemblable est sans doute dans les relations du marquis de La Trousse, parent de M<sup>me</sup> de Sévigné, avec Jean Corbinelli, lecteur de cette dernière, et très apprécié du beau monde d'alors, vanté par Somaize et par Bussy Rabutin, commensal de Boileau en une occasion célèbre, et présidant chez madame le Maigre les beaux esprits mystiques<sup>2</sup>). Petit-fils de ce Corbinelli qui avait édité le „De Vulgari Eloquentia“, Jean Corbinelli tenait toujours, sans doute, de ses origines florentines; M<sup>me</sup> de Sévigné paraît lui devoir une bonne partie de ce qu'elle sait d'italien<sup>3</sup>), et il lui arrive de parler italien dans les lettres où elle parle de son ami. A la vérité, Corbinelli, malgré sa vaste érudition et même son pédantisme, malgré le mysticisme dans lequel il tomba, ne paraît pas avoir voulu réhabiliter le poème dédaigné: et ce n'est pas Dante qu'il oppose aux anciens quand ce serait le moment: „Je dînai hier chez Monsieur de Lamoignon, raconte-t-il le 6 janvier 1690, avec Despréaux, Racine, et deux fameux jésuites. On y parla des ouvrages anciens et modernes; on opposa le seul Pascal à Cicéron, à Sénèque et au divin Platon. Pour moi j'opposai Frà Paolo à tous ces gens-là, et je n'en veux rien rabattre<sup>3</sup>). Evidemment Corbinelli manquait de goût ce jour-là: mais pourquoi n'aurait-il pas parlé une fois ou l'autre de Dante aux beaux esprits et aux grands seigneurs qui l'écoutaient si volontiers? Qui sait si ce n'est pas ainsi que Dante a trouvé un traducteur français sous Louis XIV?

Le XVIII<sup>e</sup> siècle allait s'ouvrir, et sa pensée allait éclore, quand Pierre Bayle, à Rotterdam, composait son „Dictionnaire historique et critique“, et passait ainsi en revue tous les grands noms de l'histoire et des lettres: il ne crut pas devoir s'arrêter à celui de Dante, et on cherche en vain cet article dans la première édition, de 1697, entre Dandini et Darius. Il n'eût donc pas été question du vieux

1) Voir la Notice biographique sur Madame de Sévigné, en tête des Lettres de Madame de Sévigné, éd. Monmerqué (Grands écrivains de la France), t. I, p. 146—149.

2) Citons, entre autres, la lettre du 17 août 1654 (t. I, p. 385): „*Guarda la gamba*. Voilà qui est de mon cru, Madame. Corbinelli est à dix lieues d'ici. Il faut avouer que j'ai un beau naturel de savoir cela sans jamais avoir eu de maître.“ Voir aussi, t. VII, p. 38, lettre du 25 août 1680.

3) Lettres de M<sup>me</sup> de Sévigné, t. IX, p. 398—399 (lettre de Corbinelli à Bussy Rabutin). On connaît le célèbre récit de M<sup>me</sup> de Sévigné sur ce dîner de Lamoignon. Fra Paolo est Pietro Sarpi, l'historien du concile de Trente.

poète, dans ce livre nouveau appelé à tant de succès, si Monsieur Bayle<sup>1)</sup>, à l'article Capet (Hugues), n'avait rencontré le mensonge bien ridicule que le poète Dante débita lorsqu'il dit que le pere de Hugues Capet estoit un boucher'. Une note ajoute superbement: 'Ce seroit abuser de son loisir et de la patience des lecteurs que de réfuter cet homme'; mais le témoignage de tant d'auteurs, d'Etienne Pasquier, d'un chanoine de Paris, nommé Balthasar Grangier, dans sa traduction, de Papyre Masson dans ses Annales, et même les observations d'un gentilhomme à Bayle, obligent celui-ci à s'expliquer là-dessus, et à condamner l'explication métaphorique si souvent alléguée. Six ans après, la seconde édition, augmentée, du 'Dictionnaire' (1702) consacrait enfin un article de quatre pages à Dante. Bayle allègue abondamment, dans ses notes beaucoup plus copieuses que le texte, une foule de commentateurs<sup>2)</sup>, et notamment la plupart de ses prédécesseurs français; il cite les vers de Dante et ceux de Grangier, les critiques italiens et les polémistes du XVI<sup>e</sup> siècle, réformés et jésuites. Mais on ne dirait pas qu'on est entré dans le siècle de Rivarol quand on lit le texte sommaire de l'article: 'Le plus considérable de ses ouvrages est le poème que l'on nomme Comédie de l'Enfer, du Purgatoire et du Paradis. Il a servi de texte à quelques commentateurs, et il a fourni une matière de guerre à plusieurs critiques. Il contient certaines choses qui ne plaisent point aux amis des papes, et qui semblent signifier que Rome est le siège de l'Antechrist. Un autre livre de Dante a fort déplu à la Cour de Rome, et l'a fait passer pour hérétique'. Voilà le grand point pour Bayle, qui juge les poèmes comme il ferait un pamphlet quelconque, et qui disserte avec complaisance sur les arguments philosophiques et politiques qu'on a pu y trouver. Il cite très longuement Duplessis-Mornay, et il se plaint de ce que 'Mons. de Sponde, évêque français' se soit 'montré tout à fait ultramontain' dans sa façon de juger Dante: 'quem (Dantem) egregias animi dotes ac scientiae laudem et praeclara scripta, tum aliis erroribus maculasse observavit sanctus Antoninus; tum eo maxime, quo tertia parte tractatus sui de Monarchia conatus est deprimere auctoritatem Romani Pontificis supra Imperatores seu Reges Romanorum in temporalibus, quem idem Antoninus pluribus confutat'. 'Un véritable disciple de la Sorbonne, dit Bayle là-dessus, et un vrai enfant de l'Eglise gallicane n'auroient point parlé de la sorte'. Bayle ne s'élève pas au-dessus des préjugés et des préoccupations de son temps en cette matière; et si l'on a pu dire que les Allemands de l'époque tiennent de lui le plus

1) Dictionnaire historique et critique par Monsieur Bayle, à Rotterdam, chez Reinier Leers, 1697.

2) Il rapporte notamment, d'après 'Philippus Carolus, Animadv. in Aul. Gellium, p. 592', l'anecdote montrant l'attention de Dante à la lecture.

clair de leurs connaissances sur ce point, il faut pourtant remarquer que son article : Dante, n'est pas des plus importants du 'Dictionnaire', et même il n'est pas reproduit dans l' 'Extrait du Dictionnaire historique et critique' qui parut à Berlin en 1765.

L'art dantesque n'a pas eu prise sur les classiques, et les causes de cette indifférence, ou de cette ignorance, ont bien été marquées, on le verra, par les classiques du XVIII<sup>e</sup> siècle amenés à s'expliquer sur ce sujet. Au temps où écrit Bayle, les étrangers les plus en vogue en France sont encore les Espagnols, en attendant la prochaine anglo-manie : Linguet<sup>1)</sup> remarquera qu'ils ont été plus heureux que Dante et les auteurs italiens, qui n'ont pas fait école de ce côté des Alpes. Les drames castillans et les romans picaresques et autres étaient certes plus utilisables et plus amusants que la 'Divine Comédie'. En l'année 1904, à propos des fêtes qu'on préparait à 'Don Quichotte', un journaliste espagnol<sup>2)</sup> imaginait quatre dépêches de l'autre monde, signées de Victor Hugo, Shakespeare, Goethe et Dante, faisant toutes l'éloge de Sancho. Dante trouvait plus de vie dans une bonne réplique de Sancho que dans le meilleur chant de l'Enéide. On ne serait pas loin du jugement de l'an 1704 si dans cette hablerie on remplaçait 'l'Enéide' par la 'Divine Comédie'. Qui donc alors se souciait de Dante? Un Polignac peut-être, qui, passant par la Hollande à son retour de Pologne, en 1697, avait eu des entretiens philosophiques avec Bayle et s'était décidé à combattre Lucrèce, chef et oracle des athées. En 1706 à Rome, le docte cardinal lisait son *Anti-Lucretius* au pape Clément XI; il l'y lira encore à Montesquieu en 1729. Il prend, à la vérité, peu de chose à Dante: il met en vers latins la comparaison du malade qui se retourne en vain sur son lit de douleur<sup>3)</sup>, et lui-même, sur son lit de mort, il répétera cette pensée du VI<sup>e</sup> chant du Purgatoire:

Vedrai te simigliante a quella inferma,  
Che non può trovar posa in sulle piume,  
Ma con dar volta suo dolore scherma.

Mais il écrit son poème latin en parfait cartésien, en admirateur de Malebranche, et il n'a pas songé à opposer le poète du christia-

1) 'Le Dante, l'Arioste, le Tasse même [ceci est une erreur], n'ont point fait d'élèves parmi nous' (Épître aux membres de l'Académie espagnole, voyez Huszar, Corneille et le théâtre espagnol, p. 13).

2) Dans 'El Imparcial' (Despaches de otro mundo), 5 janvier 1904; Journal des Débats, 7 janvier 1904.

3) *Anti-Lucretius*, I, 1047; Praefatio, XIX; Dante, *Purgat.*, VI, 149. — A. Counson, *Lucrèce en France; l'Anti-Lucrèce* (Musée belge, VI, 1902, p. 414). — 'Hos scilicet versus (dit Rothelin), et omnis litteraturae peritus, et in Italica versatissimus, imitatus erat ex his egregii Poëtae Dantis Alighieri versibus . . .'

nisme à celui de l'athéisme antique: ces deux noms de Lucrèce et de Dante, qui se sont rencontrés tant de fois, sous la plume de Dorat, du président de Brosses et de Victor Hugo, auraient dû mieux inspirer les poètes, au temps où les 'parallèles' étaient presque un genre littéraire, en ce XVIII<sup>e</sup> siècle qui verra grandir à la fois la gloire du vieux Romain et celle du vieux Toscan. C'est dans un même éloignement que les voyait le conseiller (depuis président) de Brosses, qui voyageait en 1739 et en 1740 en Italie: au moins ne fait-il plus ce voyage, comme le faisait Montaigne, sans un mot pour Dante. Sans en être encore au Baedeker de nos jours, qui ne décrit pas le baptistère de Florence sans rappeler le 'bel San Giovanni' de l'*Inferno*, un homme d'esprit et de lettres de 1740 ne peut du moins discuter les Italiens et leurs poètes épiques sans mentionner le premier de tous. Les beaux esprits, surtout les Florentins, remarque avec surprise de Brosses, mettent Dante au premier rang, avant l'Arioste. 'J'ai lu, ajoute-t-il, quelque chose du Dante à grand'peine; il est difficile à entendre, tant par son style que par ses allégories,

car un sublime dur

S'y trouve enveloppé dans un langage obscur.

Il me paraît plein de gravité, d'énergie et d'images fortes, mais profondément triste; aussi je n'en lis guère, car il me rend l'âme toute sombre'. Comme on n'a pas encore découvert la poésie de la tristesse, l'aimable voyageur ne trouve guère au poète triste qu'un intérêt d'antiquité: 'Cependant je sens que je commence à le goûter, et je l'admire comme un rare génie, surtout pour le temps où il a vécu (sur la fin du XIII<sup>e</sup> siècle), et comme le premier homme de l'Europe qui, dans les siècles modernes, ait vraiment mérité le nom de poète; mais je ne puis comprendre avec cela qu'on le mette au-dessus du Tasse ou de l'Arioste, à qui je reviens toujours avec plus d'empressement, ou même à quelques autres qui ne valent peut-être pas le Dante; comme, malgré tout le mérite de Lucrèce, le meilleur des poètes latins après Virgile, on se met plus volontiers à en lire d'autres inférieurs à celui-là; et cependant Lucrèce est bien un autre poète que le Dante, qui n'a que de la force, étant tout à fait sec et sans aménité'. On voit que, depuis Dorat, Dante a perdu du terrain, ou plutôt que Lucrèce en a gagné, — et aussi que de Brosses a bien mal lu même l'épisode de Francesca, si tant est qu'il l'ait remarqué. 'Je ne puis m'empêcher d'ajouter encore ici — dit-il —, que plus je lis le Dante, plus je reste surpris de cette préférence que je lui ai vu donner sur l'Arioste par de bons connaisseurs. Il me semble que c'est comme si on mettait le Roman de la Rose au-dessus de La Fontaine. J'avoue que le Dante ne me plaît qu'en peu d'endroits, et me fatigue partout<sup>2)</sup>'. Voilà donc la

1) Lettres familières écrites d'Italie en 1739 et 1740 par Charles de Brosses,

‚Divine Comédie‘ reléguée parmi ce fatras d’érudition auquel le magistrat lettré ne s’arrêtait pas, et dont il s’étonnait même en se trouvant en face d’un Muratori ou d’un Sainte-Palaye; lui qui trouvait Michel-Ange ‚rude et sans goût‘, il ne pouvait, malgré tout ce que les Italiens disaient, admirer Dante. Son époque est comme lui, et se serait sans doute détournée à jamais du vieux poète, sans les préoccupations historiques, puis philologiques, qui pénétrèrent peu à peu dans la critique littéraire.

Le XVIII<sup>e</sup> siècle fut un temps d’immense curiosité, et depuis les infiniment petits jusqu’aux auteurs oubliés, ses investigations s’éparpillèrent sur toutes les choses et sur toutes les œuvres. Sans doute il garde les traditions classiques, la méthode cartésienne et tous les préjugés de l’Art poétique<sup>1</sup>: mais en littérature comme en science, il a remué tous les éléments qui devaient ruiner plus tard ses conceptions philosophiques et esthétiques. Ce retour s’accomplit même plus rapidement et plus tôt dans la critique que dans les sciences positives, et déjà Voltaire a assez vécu pour voir se tourner contre son classicisme les Anglais qu’il avait introduits. Le mouvement prit bien d’autres proportions par la suite: le romantisme devait se réclamer des étrangers, de Shakespeare et de Dante, contre l’esthétique chère à Voltaire et à Rivarol; et les poètes obscurs devaient être l’objet d’une érudition que l’auteur du ‚Dictionnaire philosophique‘ eût certainement méprisée. Mais les critiques classiques sont loin de deviner tout cela au sujet de Dante durant la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Si d’abord on cherche la trace de la ‚Divine Comédie‘ dans la poésie religieuse du temps, on s’aperçoit que Louis Racine<sup>1</sup>), l’auteur de ‚la Religion‘, n’est rien moins qu’un admirateur de Dante. Lui qui fait tant d’honneur à Milton, il n’approuve ni la théologie ni la satire ni le style de ‚ce Dante qui, abusant d’une manière étrange de l’autorité qu’il se donne de distribuer les places dans l’enfer, écrit avec une plume trempée dans le fiel le plus amer‘ (Louis Racine parle ici comme Bullart), ‚qui, étant dans le Purgatoire et même dans le Paradis, oublie, au milieu des saints, que la religion qu’il chante ordonne le pardon des injures; qui oublie, en nommant les papes de son temps,

lettre 46, à M. de Neuilly (2<sup>e</sup> éd. par R. Colomb, Paris 1858); Oelsner, p. 40 et 84; Sainte-Beuve, Causeries du lundi, 1854.

Sur les voyages en Italie, v. Ch. Dejob, M<sup>me</sup> de Staël et l’Italie (Paris, 1890), et d’Ancona, éd. du Journal du voyage de Montaigne. A Florence, parmi les tableaux et les tombeaux, de Brosses mentionne Dante et Giotto.

1) Discours sur le poème épique (1747), écrit à l’occasion des Remarques d’Addison sur Milton; Discours sur le Paradis perdu, en tête de la traduction, (1755), et remarques à la suite de celle-ci; v. Oelsner, p. 42—43 et 85—86; J. Telleen, Milton dans la littérature française, p. 100.

que l'enfant qui va avertir ses frères du déshonneur de leur père, mérite d'être maudit'. Louis Racine constate à regret que Milton a malheureusement imité le Dante, en se jetant dans les questions théologiques et philosophiques, mais avec bien plus de ménagement. Le Dante, dont la science consistoit dans la dialectique des écoles, les subtilités péripatéticiennes, et dans un platonisme mal entendu, avoit pris sa théologie dans Pierre Lombard. Pourquoi donc perdre son temps à approfondir ses allégories mystiques? En vrai disciple de Boileau, Louis Racine blâme Dante d'avoir fait Virgile tout ensemble payen et chrétien, d'être obscur, peu naturel, d'arrêter presque à chaque pas le lecteur; il lui reproche le mauvais goût de ses métaphores contournées, l'arc des années qui commence à se courber, le fourreau de nos membres, le miroir de Narcisse, le char des regards, les œuvres que la nature n'a point forgées sur son enclume, se mettre du plomb au pied pour aller lentement du oui au non, la crainte qui remplit le lac de son cœur. Il ne laisse pas, bien entendu, de remarquer que la Divine Comédie, renferme de grandes beautés; seulement ces perles n'excusent pas une œuvre qui pêche contre toutes les règles, qui n'est ni épique, ni héroïque, et, après avoir parlé notamment de l'épisode de Casella du II<sup>e</sup> chant du Purgatoire, le commentateur ajoute: Voilà des fictions ridicules dans un poète appelé le divin Dante! Puis il répond, le fait mérite d'être relevé, à la note de la Grammaire italienne de Port-Royal, dans laquelle il avait peut-être commencé à étudier la langue de Dante: Quoi qu'on ait dit du Dante, qu'il est aussi pur pour les mœurs que pour le langage, sa Muse chrétienne et profane n'inspire pas pour les grands sujets qu'elle traite, le respect qu'ils doivent imprimer. Je comparerai sa plume au pinceau de Michel-Ange dans son tableau du Jugement dernier. Ce n'est pas ainsi que Raphaël traite les grands sujets. — L'exemple de Louis Racine montre assez la distance qu'il y avait entre la foi exaltée et visionnaire du vieux Toscan, et le christianisme policé, raisonneur et rangé, des Français, jansénistes ou cartésiens ou jésuites, et tous également imbus des règles classiques. A ceux qui cherchent dans les littératures modernes la poésie chrétienne, Milton suffit amplement, et Dante doit s'estimer trop heureux si sur sa Commedia tombe un rayon de la gloire du poète anglais. Celui-ci est plus récent, plus classique, mieux éduqué que son prédécesseur italien; Louis Racine estime même qu'il est bien plus sage, puisqu'il épargne les papes et qu'il blâme le suicide, alors que le Purgatoire est confié au coupable Caton d'Utique. De Louis Racine à Chateaubriand, Milton a les honneurs que les écrivains renommés n'accordent pas à Dante. Addison n'avait-il pas dit, dans ses Remarques si appréciées en France: Plusieurs Poètes François, Italiens et Anglois ont donné carrière à leur imagination pour peindre



les Anges: Milton a mieux réussi que tous ceux que j'ai lus, et ce qu'il nous dit est conforme aux idées que l'Écriture nous en donne<sup>1)</sup>. Addison, quoiqu'il rapporte une histoire tirée de Boccacini, compare tout le temps Milton à Homère et à Virgile, jamais à Dante, dont Constantin de Magny et autres dissertateurs ne se soucient pas davantage. Toutefois, à force de parler de Milton, on a bien l'occasion de remarquer de temps en temps son précurseur, et notamment l'édition augmentée du *Dictionnaire historique et critique* de Bayle donnait la célèbre stance de Dryden sur Milton:

Three poets in three distant ages born,  
Greece, Italy, and England, did aborn,  
The first in loftiness of thought surpassed;  
The next, in majesty, in both the last<sup>2)</sup> . . .

Dans cette époque où Dante se glissait timidement à la faveur d'une gloire étrangère, il y eut pourtant, comme au XVI<sup>e</sup> siècle Guy Lefèvre de la Boderie, un obscur et pieux auteur pour mettre en prose française les trois *canzoni* du *Convivio*: J. J. de La Touche-Loisi publia en 1744 à Paris ses *Consolations chrétiennes, avec des réflexions sur les huit béatitudes, et la paraphrase de trois cantiques du Dante*<sup>3)</sup>.

Voi che, intendendo, il terzo ciel movete, . . .

est devenu: *Je vous invoque, sublimes intelligences, qui donnez le mouvement au troisième Ciel, ne dédaignez pas de faire attention à ce qui se passe dans mon cœur*, et ainsi une prose plus élégante que littérale rend ces *canzoni* qui devaient être en tous temps, et à plus forte raison alors, l'une des parties de l'œuvre de Dante les plus négligées en France.

A défaut de poètes religieux, le vieil auteur occupe les curieux, les compilateurs et les sots. Un ami du cardinal de Polignac, Charles Lebeau (1701—1775), traduisit l'épisode d'Ugolin en des vers latins qui ne furent imprimés qu'en 1782, mais qui, connus beaucoup plus tôt, avaient fait dire à Louis Racine: *Ces vers sont encore plus beaux que ceux du Dante, qui dans cet endroit sont très beaux*. Éloge excessif et peut-être de politesse, et dont il ne faut pas s'étonner en un siècle

1) Traduction en tête du t. II du *Paradis perdu, poème héroïque de Milton*, traduit de l'anglois avec les remarques de Mr. Addison, une dissertation critique de Mr. Constantyn de Magny et la Chute de l'homme, poème François par Mr. Durand (La Haye, 1730), t. II, p. LXXXVIII.

2) Cf. Telleen, o. c., p. 6. — On a pu connaître en France aussi le sonnet de Milton qui parle de Dante et de cet épisode de Casella qui déplut à Louis Racine (v. del Balzo, t. V, p. 738; sonnet de 1631), et aussi la satire de Pope (reproduite *ibid.*, t. VI, p. 513).

3) P. 293—336; Oelsner, p. 42 et 85.



où la parodie d'un chant de la ,Commedia' par Voltaire sera estimée plus intéressante que l'original. — Parmi les compilateurs se place l'abbé Goujet, qui au tome VII de sa ,Bibliothèque française' (1744) parle de Dante, Pétrarque et Boccace; tout en remarquant que ces premiers poètes de la Renaissance ,se ressentent toujours un peu du mauvais goût de leur siècle', le docte abbé, en des termes qui font déjà songer au Dante de Rivarol ,s'élevant dans l'interrègne des beaux arts', s'étonne avec une aimable indulgence ,que des hommes nés au milieu d'une barbarie presque universelle, aient pu, guidés par leur seul génie, se frayer la route du beau, et composer des ouvrages que les siècles les plus éclairés ne feront point difficulté de mettre au nombre des chefs-d'œuvre'. Sur l'inexactitude du titre de ,Comédie', sur les vengeances exercées par l'auteur de l'Enfer, Goujet en sait autant qu'un bon écolier qui aurait entendu parler des érudits. Le plus curieux de ses souvenirs est celui-ci: ,Dante a fait d'autres poésies que sa Comédie: mais nous n'en avons vu aucune traduction, excepté une de son hymne à la louange de la Sainte Vierge': cela prouve d'abord que Goujet n'avait pas lu le XXXIII<sup>e</sup> chant du Paradis, et ensuite que la paraphrase de Guy Lefèvre de la Boderie, au bout de plus d'un siècle et demi, se retrouvait dans la mémoire d'un docte abbé, qui l'avait peut-être rencontrée dans la bibliothèque d'un amateur de poésie pieuse. — Vers le même temps, l'édition des ,poésies du roi de Navarre' (Thibaut de Champagne), remarquait que, Dante, De vulgari eloquentia, liv. 2, chap. 5, a prétendu que les vers d'une chanson de Thibaut étaient hendécasyllabes<sup>1)</sup>. — Enfin un sot notoire, le Père Hardouin, avait dépassé, à propos de Dante, toutes les niaiseries que trouvera un Aroux au XIX<sup>e</sup> siècle. Ce P. Hardouin, qui, pour s'être levé toute sa vie à quatre heures du matin, se croyait le droit de soutenir tous les paradoxes, avait démontré non seulement que la plupart des poèmes antiques étaient des apocryphes fabriqués par des moines du XIII<sup>e</sup> siècle, mais encore et surtout il avait exposé, en 1727, dans ses ,Doutes proposés sur l'âge du Dante<sup>2)</sup>, comme quoi la ,Commedia' était l'œuvre d'un disciple de Wyclef, du commencement du XV<sup>e</sup> siècle', qui avait mis son ouvrage sur la tête d'un homme mort 90 ans auparavant, afin de donner plus de vogue au poème, et pour éviter d'être responsable en justice de la mauvaise doctrine qu'il renferme'. C'étaient les ,Mémoires

---

1) Les poésies du roi de Navarre, Paris, 1742, t. II, p. 13. L'éditeur parle de ,feu M. Lancelot': il a pu connaître la Grammaire italienne de Port-Royal, et l'édition de Corbinelli.

2) Mémoires pour l'histoire des sciences et des beaux arts, Trévoux, août 1727 (art. LXXVI); réimpression de l'art. par Charles Lyell, Paris 1847, Oelsner, p. 83; Eug. Bouvy, Voltaire et l'Italie, p. 39, n. 3.

de Trévoux' qui publiaient ces divagations, de sorte que ce célèbre recueil, peu favorable, comme on sait, aux influences étrangères, a pris sa part de la pire des éruditions auxquelles les étrangers pouvaient pousser les Français. Comme plus tard Aroux, le P. Hardouin trouva des critiques qui s'attardèrent à le réfuter. Il ne trouva personne pour le suivre dans ses opinions, ni même dans les études dantesques. 'S'il a eu quelque autre vue, disait-il de l'auteur de la ,Commedia', je la laisse à deviner aux critiques savants et catholiques.' Les critiques savants s'occupaient presque aussi peu de Dante que du P. Hardouin.

En 1727, précisément, Voltaire, dans son ,Essai sur la poésie épique' (réuni depuis à la ,Henriade'), examinait les poètes épiques depuis Homère jusqu'à Milton: Virgile, Lucain, le Trissin, le Camoëns, le Tasse, don Alonzo d'Ercilla eurent tous un honneur dont Dante ne fut pas jugé digne<sup>1</sup>). La plupart des théoriciens en cette matière auraient sans doute dit, comme Formey dans ses ,Conseils pour former une bibliothèque peu nombreuse mais choisie' (1736), qu'ils ne mentionnaient pas certains poètes épiques qui ne sont pas dignes de ce nom. Dante avait le tort immense de ne rentrer dans aucune catégorie définie, de ne ressembler à rien, et en nul point peut-être l'accès d'un poète irrégulier n'était plus difficile que dans la poésie épique. Là, semble-t-il, la division des genres est impitoyable, et l'on dirait que les Français du XVIII<sup>e</sup> siècle, convaincus de n'avoir pas la tête épique, veulent au moins suivre toutes les règles qu'ils croient être celles des Homère et des Virgile. Ils se donnent toutes les peines du monde pour définir ces règles épiques, le merveilleux nécessaire, les machines permises, et jamais un tel amoncellement de théories et de dissertations n'a échappé au ridicule dans ce siècle frondeur. Ces études et ces règles ont bien produit le poème héroïque qu'on cherche comme autrefois la pierre philosophale: la ,Henriade' est née, et les contemporains croient tenir enfin leur épopée. Une époque si préoccupée de formules didactiques et de créations artificielles, et qui croyait si facilement, en matière littéraire comme ailleurs, à la génération spontanée, n'était pas faite pour goûter une poésie originale, rude et irrégulière. Rivarol, qui

---

1) Dans cet ,Essai' (chap. V), Voltaire dit seulement de Dante et de Pétrarque qu'ils ,ont écrit en vers dans un temps où l'on n'avait pas encore un ouvrage de prose supportable' (cf. Eug. Bouvy, Voltaire et l'Italie, p. 40). — De bonne heure on a vu l'insuffisance du traité de Voltaire: ,M. de Voltaire, selon M. Thomas, a fait un traité très incomplet sur le poème épique. Par exemple, pour bien parler d'Homère, il ne fallait pas seulement le considérer comme poète, mais juger par son ouvrage des mœurs du temps, . . . démêler, par le caractère de sa poésie, quelles étaient les idées reçues alors. On voit, par exemple, que Milton avait servi dans l'armée de Cromwel' . . . (Nouveaux mélanges extraits des manuscrits de Mme Necker, Paris, an X, 1801, t. I, p. 240).

goûtera Dante, saura au moins dire tout d'abord que la *Henriade* n'est qu'un squelette épique. En attendant Rivarol, la critique en est au jugement d'exclusion porté par Chapelain, appliqué aussi par Louis Racine, formulé encore par Voltaire: *‘Tout cela est-il dans le style comique? non. Dans quel goût est donc ce poème? Dans un goût bizarre<sup>1)</sup>.’*

Car Voltaire, en ce point comme en d'autres, eut plus que personne l'esprit, les préjugés et le goût de tout le monde, et son attitude à l'égard de Dante est un spectacle aussi suggestif qu'important pour l'histoire de la critique. Voltaire et Dante! Quel titre évocateur<sup>2)</sup>, et quel dommage que Renan n'y ait pas songé quand il fit parler les grands poètes français dans les Champs Elysées! C'est Gavroche devant le Moïse de Michel-Ange, c'est Pironie impertinente et incrédule devant le plus grand monument de l'art chrétien et symboliste, c'est aussi l'écolier des maîtres classiques français devant un chef-d'œuvre étranger, irrégulier et barbare<sup>3)</sup>.

Elève des Jésuites (comme plus tard Lamartine), et formé dès son enfance au goût de l'élégance humaniste, Voltaire n'était guère prédisposé à transgresser aux admirations et aux réprobations de Boileau, et il a fallu la secousse d'un voyage forcé en Angleterre, et la rage d'opposition, pour qu'il devînt l'initiateur de l'anglomanie. Peut-être à Londres, si pas à Paris, a-t-il eu l'occasion d'entendre parler de Dante; il ne paraît guère en faire cas, d'après le mot rapide et insignifiant de l'*Essai sur la poésie épique*<sup>4)</sup>, et même d'après la vingt-deuxième

---

1) Cet article, souvent cité, qui précède la parodie des paroles de Guido de Montefeltro (*Inferno*, XXVII), est reproduit dans C. del Balzo, *Poesie di mille autori intorno a Dante Alighieri*, vol. VII (1901), p. 35 et sv.; il a été placé dans le *Dictionnaire philosophique* de Voltaire dans l'édition de Kehl.

2) C'est ce que M. Gebhart a exposé dans un spirituel feuilleton du *Journal des Débats*, 15 février 1899.

3) Cela explique le soin avec lequel on a étudié ce point de la dantographie française: Eug. Bouvy, *Voltaire et les polémiques italiennes sur Dante* (*Revue des Universités du Midi*, juillet 1895), article repris dans Eug. Bouvy, *Voltaire et l'Italie* (Hachette, 1898); A. Torre, *Giornale storico della letteratura italiana*, XXVIII (1896), p. 216—224; P. T. Mattiucci, *Giornale dantesco*, VII (1899), p. 401—410; E. Gebhart, article cité; *Rassegna bibliografica della letteratura italiana*, III, 292 et 293 (Zacchetti), VI, 293—308 (M. Barbi et L. Ferrari); *Giornale storico*, XXXIII (1899), 403—421 (E. Bertana); *Bullettino della società dantesca italiana*, n. s., III, 122; et IX, fasc. 1—2, oct.-nov. 1902; L. M. Capelli, *Dante e Voltaire* (*Giornale dantesco*, VIII, année 1900); Oelsner, o. c.

4) Chapitre V (Le Trissin). — Il arrivait aussi, à l'époque des *Lettres anglaises*, que quelque curieux mentionnât Dante dans des réflexions sur les poètes italiens, publiées en français à Londres.

des ‚Lettres anglaises‘, où Dante est mis à côté d’Hudibras‘ : ‚On ne lit plus le Dante dans l’Europe, parce que tout y est allusion à des faits ignorés.‘ En ce temps de ‚réduction à l’universel‘ et de mépris du moyen âge, ce reproche est d’autant moins étonnant qu’on le retrouvera sous la plume de Lamartine et sous celle de Flaubert — pour ne pas rappeler La Harpe —. L’auteur de la *Henriade* et des ‚Lettres philosophiques‘ a parfois su dire d’excellentes choses sur la vanité des chicanes des théoriciens, comme sur les préjugés de l’homme qui ne connaît que sa propre langue et sa littérature nationale, et sur les végétations sauvages et puissantes de la poésie étrangère, qu’il ne faut pas vouloir tailler et aligner à la façon des arbres de Marly. Peut-être n’avait-il pas encore tout à fait oublié ces sages réflexions quand (vers 1738?) à Cirey, de concert avec la savante marquise du Châtelet, il a lu la ‚Divine Comédie‘ et en a même traduit certains passages: il formule ses observations dans la lettre à ‚M. de . . . professeur en histoire,‘ imprimée en 1753 dans les ‚Annales de l’Empire‘<sup>1)</sup>, et elles ont enfin trouvé place en 1756 dans le chapitre LXXXII de l’‚Essai sur les mœurs‘, intitulé alors ‚Essai sur l’histoire générale‘<sup>2)</sup> et offert, sous ce titre, à Bettinelli (en 1758). Là Voltaire prend encore Dante au sérieux, quoiqu’il juge Pétrarque meilleur écrivain, et le sujet de la ‚Divine Comédie‘ de mauvais goût: ‚le Dante, Florentin, avait illustré la langue toscane par son poëme bizarre, mais brillant de beautés naturelles, intitulé ‚Comédie‘; ouvrage dans lequel l’auteur s’éleva dans les détails au-dessus du mauvais goût de son sujet, et rempli de morceaux écrits aussi purement que s’ils étaient du temps de l’Arioste et du Tasse. On ne doit pas s’étonner que l’auteur, l’un des principaux de la faction ‚gibeline‘, persécuté par Boniface VIII et par Charles de Valois, ait dans son poëme exhalé sa douleur sur les querelles de l’empire et du sacerdoce. Qu’il soit permis d’insérer ici une faible traduction d’un des passages du Dante, concernant ces dissensions. Ces monuments de l’esprit humain délassent de la longue attention aux malheurs qui ont troublé la terre:

Jadis on vit dans une paix profonde  
De deux soleils les flambeaux luire au monde,

---

1) Cette lettre (de décembre 1753) figure dans les mélanges littéraires de Voltaire (éd. Beuchot, t. XLVII, p. 147—154); Eug. Bouvy, *Voltaire et l’Italie*, p. 40, n. 2. — A. Zaccaria répliqua à Voltaire en 1754 (Bertana, p. 409).

2) *Essai sur l’histoire générale et sur les mœurs et l’esprit des nations depuis Charlemagne jusqu’à nos jours*, éd. de 1757, t. II, p. 171—172; il est encore question (ibid., t. III, p. 185) de Dante et de ce qu’il dit par hasard des quatre étoiles du pôle austral; les éditeurs de Hollande disent: ‚L’auteur nous a donné son manuscrit, commencé en 1740 et fini en 1749‘.

Qui sans se nuire éclairant les humains,  
 Du vrai devoir enseignaient les chemins,  
 Et nous montraient de l'aigle impériale  
 Et de l'agneau les droits et l'intervalle . . .<sup>1)</sup>.

Voltaire continue sur le même ton élégant et digne la paraphrase de l'allocution de Marc Lombard (du XVI<sup>e</sup> chant du Purgatoire), et il trouve dans Dante et surtout dans Pétrarque, un grand nombre de ces traits semblables à ces beaux ouvrages des anciens, qui ont à la fois la force de l'antiquité et la fraîcheur du moderne. Il montrait donc là tout le sens poétique qu'on pouvait attendre d'un philosophe sceptique et d'un écrivain formé par les règles de l'Art poétique; et son éloignement pour la ,bizarrerie' et le ,mauvais goût' n'est que la conception de son temps et de ses précurseurs. C'est dans ces dispositions à demi favorables qu'il se trouvait sans doute en parlant, dans son discours de réception à l'Académie française (9 mai 1746), des traductions, de la diffusion internationale qui est le signe des bons ouvrages<sup>2)</sup>, et de la situation de la littérature française par rapport aux autres. Il eut ainsi l'occasion de parler de Dante, comme devaient l'avoir et la saisir, en entrant aussi à l'Académie française, Lamartine en 1830 et Victor Hugo, à peu près un siècle après Voltaire (1841). L'académicien de 1746 remarque la timidité de la poésie française: ,Nous nous sommes interdit, nous-mêmes insensiblement, presque tous les autres objets que d'autres nations ont osé peindre. Il n'est rien que le Dante n'exprimât, à l'exemple des Anciens. Il accoutuma les Italiens à tout dire; mais nous, comment pourrions-nous aujourd'hui imiter l'auteur des ,Géorgiques', qui nomme, sans détour, tous les instruments de l'agriculture?<sup>3)</sup> Psychologique ou galante, généralement dramatique, la poésie française avait tellement rétréci son domaine et son vocabulaire, qu'elle se prêtait mal à subir l'action d'un Dante ou d'un Shakespeare: et déjà le vieux Grangier n'avait-il pas reconnu que son auteur répondait peu à l'aimable frivolité des poètes de 1596? Qu'on n'aille pas, surtout, insister auprès des écrivains classiques pour les désabuser, et pour faire admirer malgré tout les génies trop rudes! Ce serait le moyen d'irriter à jamais Voltaire, et d'en faire l'ennemi juré de ceux auxquels il a bien voulu reconnaître quelque mérite, mais dont il n'admet point l'idolâtrie. Périssent les poètes étrangers plutôt

1) Oeuvres de Voltaire, éd. Beuchot, XIII, 358; XVI, 424.

2) ,Il n'y a de véritablement bons ouvrages que ceux qui passent chez les nations étrangères, qu'on y apprend, qu'on y traduit.' (Voltariana, Paris 1748, p. 280).

3) Voltariana, p. 279. Dans le même discours il dit (comme déjà dans ce qui précède, et en d'autres endroits): ,C'est Pétrarque qui, après le Dante, donna à la langue italienne cette aménité et cette grâce qu'elle a toujours conservées' (p. 279).

qu'un principe de goût! Cependant la connaissance et l'étude de Dante faisaient lentement leur chemin, Louis Racine en parlait comme on a vu en traduisant Milton (1755), le vieux Colbert d'Estouteville travaillait ferme à sa traduction de Dante avec préface, et Montesquieu lui-même, le grand ennemi des poètes, priait, en 1749, l'abbé de Guasco d'aider l'inoffensif traducteur, dont le travail circula en nombreux manuscrits. Un cardinal écrivait même de Rome, en 1751, à d'Estouteville: 'Vous ne devez point priver vos concitoyens de la connaissance d'un poète aussi célèbre que Dante.' En 1757, le tome VII de l'Encyclopédie, à l'article 'Gibelin', signé D. J. (le chevalier De Jaucourt), disait: 'Les gens de goût liront toujours le Dante: cet homme de génie, si longtemps persécuté par Boniface VIII pour avoir été gibelin, a exhalé dans ses vers toute sa douleur sur les querelles de l'Empire et du Sacerdoce.' Dante victime, martyr des papes! C'était faux, comme remarquait le Supplément en alléguant Bayle, mais n'était-ce pas de quoi rendre sympathique le poète si judicieusement paraphrasé dans l'Essai sur les mœurs? Pour un peu, il aurait pu devenir un allié rétrospectif, comme il le sera pour les républicains de 1830, comme il devait l'être de bonne heure pour les Italiens opprimés. Mais l'heure était à la littérature française, au goût policé, aux modèles classiques, et à la fin de 1757 les 'Lettere virgiliane'<sup>1)</sup> du jésuite italien Bettinelli, faisant parler aux Champs Elysées les poètes anciens, mettaient dans la bouche de Virgile une longue et violente critique de Dante. Ces 'Lettres de Virgile', qui déchaînèrent en Italie un ouragan de polémiques, furent traduites en français dès 1759 par Langlard<sup>2)</sup>, elles devaient l'être encore, en 1766 ou 1767, par Pommereul, et elles étaient mentionnées ou vantées dans les 'Mémoires de Trévoux' de juillet 1758, dans le 'Journal étranger' en septembre, et, sous la plume de Fréron, dans l'Année littéraire' de 1759<sup>3)</sup>. L'auteur, Bettinelli, n'avait-il pas visité Paris, ses philosophes et ses beaux esprits, n'était-il pas dans le goût du jour et dans la bonne tradition classique? Quand il rendit visite à Voltaire, aux Délices, en novembre 1758, il fut fort bien reçu, le grincheux philosophe accueillit volontiers les flatteries d'un Italien si bien élevé, et il ne fut pas en reste de politesse envers son admira-

1) Imprimées à Venise à la suite d'un recueil de poésies: 'Versi sciolti di tre eccellenti autori con alcune lettere non più stampate' (les trois excellents auteurs étaient le modeste Bettinelli, Algarotti et Frugoni). — Bouvy, p. 53; *Giornale storico*, XXVIII, p. 219 et p. 224 (article de A. Torre); *Giorn. dantesco*, VII, p. 404.

2) Paris, Pissot, 1759, in-8; la traduction de Pommereul (Florence et Paris, Caillau, s. d., in-8) contient, avec les 'Lettres de Virgile', la traduction des 'Lettres anglaises' que Bettinelli y avait ajoutées en 1766.

3) Vol. I, p. 73.

teur et les poésies choisies et les lettres virgiliennes, qu'il avait reçues de l'auteur : en décembre 1758, Bettinelli reçut à Genève <sup>1)</sup> l'épigramme célèbre de Voltaire :

Compatriote de Virgile  
Et son successeur aujourd'hui,  
C'est à vous d'écrire sur lui :  
Vous avez son âme et son style.

Puis en 1759, de plus en plus indigné, sans doute, contre les étrangers et les barbares (Shakespeare faisait des progrès inquiétants, et les dantophiles italiens s'agitaient), le patriarche écrit à Bettinelli : „Je fais grand cas du courage avec lequel vous avez osé dire que le Dante était un fou, et son ouvrage un monstre. J'aime encore mieux pourtant dans ce monstre une cinquantaine de vers supérieurs à son siècle, que tous les vermisseaux appelés „sonetti“, qui naissent et meurent à milliers aujourd'hui dans l'Italie, de Milan à Otrante. Algurotti a donc abandonné le triumvirat comme Lépidus : je crois que, dans le fond, il pense comme vous sur le Dante. Il est plaisant que, même sur ces bagatelles, un homme qui pense n'ose dire son sentiment qu'à l'oreille de son ami.“ Voltaire dit ce qu'il pense et montre bien ce que ni lui ni son siècle ne pouvaient comprendre : il ne peut s'intéresser à un poème dont la pensée et la forme sont trop loin, il ne veut pas s'attacher, comme ferait un critique du XIX<sup>e</sup> siècle, à reconstituer la vie du moyen âge et à replacer dans son milieu la „Divine Comédie“. Outre une lecture trop rapide et trop incomplète, et une ignorance dont ne manquèrent pas de le taxer certains Italiens, et, plus tard, Lamennais, Voltaire est arrêté tout d'abord par l'idée qu'il se fait de l'art et de la critique littéraire. Il s'en venge bien par les plaisanteries dont il remplit sa „Lettre sur le Dante“, réunie dans l'édition de Kehl au „Dictionnaire philosophique“, et qui nous dit ce qu'on savait alors, et ce qu'on voulait savoir, de Dante <sup>2)</sup> : „Les Italiens l'appellent *divin*,

1) A. Torre (Giorn. stor., XXVIII, 224), qui donne cette indication, s'est mépris sur la lettre inédite du 20 mars 1763, qu'il publie, et qu'il croit être de Voltaire à Bettinelli ; il est évident qu'elle est de Bettinelli à Voltaire, ne fût-ce que par cette phrase : „Nous attendons impatiemment le grand Corneille de votre main. Ce sera Turenne rendu à la France par le grand Condé. Mais n'oubliez pas l'histoire générale pour l'honneur de l'Italie, de l'Europe et de l'humanité. Je serais trop glorieux d'avoir fourni quelques matériaux informes pour le Panthéon des arts et des génies bâti par vous.“ — Le Corneille de la main de Voltaire, c'est l'édition que celui-ci préparait, et qui parut en 1764. Cette lettre montre aussi que Bettinelli avait remis à Voltaire (à qui il les réclame) de petits essais sur la littérature italienne.

2) Cette lettre sur Dante est reproduite par C. del Balzo, (Poesie di mille autori, t. VII, p. 35), qui la place en 1751—1753 : d'après l'édition Beuchot, elle aurait paru pour la première fois en 1765 dans la Suite des Mélanges, 4<sup>e</sup> partie (Rassegna bibliografica, VI, p. 295 ; éd. Beuchot, t. 28, p. 288, n. 2).



mais c'est une divinité cachée; peu de gens entendent ses oracles; il a des commentateurs, c'est peut-être encore une raison de plus pour n'être pas compris. Sa réputation s'affermira toujours, parce qu'on ne le lit guère. Il y a de lui une vingtaine de traits qu'on sait par cœur: cela suffit pour s'épargner la peine d'examiner le reste.' Voltaire sera certainement le dernier à se donner cette peine; il trace une biographie aussi brève qu'ironique de Dante, et une analyse de la ,Commedia' sur le même ton; il n'estime Bayle ni plus ni moins pour s'être trompé de cinq ans sur la date de la naissance de Dante (1265, dit Bayle; 1260, disent les compatriotes de Dante?!): ,la grande affaire est de ne se tromper ni en fait de goût ni en fait de raisonnement', et de ne pas, par exemple, en lisant la comédie de l'enfer, du purgatoire et du paradis, ,regarder ce salmigondis comme un beau poème épique'. ,Virgile dit qu'il est né lombard; c'est précisément comme si Homère disait qu'il est né ture': boutade que goûtera Rivarol. Tout l'enfer n'étant ni comique ni héroïque, mais d'un goût bizarre, Voltaire n'en ferait nul cas s'il n'y avait par ci par là un beau vers et surtout si l'on n'y voyait mettre à mal des papes et des cardinaux: ,il y a des vers si heureux et si naïfs, qu'ils n'ont point vieilli depuis quatre cents ans, et qu'ils ne vieilliront jamais. Un poème d'ailleurs où l'on met des papes en enfer réveille beaucoup d'attention; et les commentateurs épuisent toute la sagacité de leur esprit à déterminer au juste qui sont ceux que le Dante a damnés, et à ne pas se tromper dans une matière si grave.' Ces pauvres commentateurs! C'est à eux que s'en prendra encore Lamartine, et ils l'ont bien rendu d'ailleurs à Voltaire et à Lamartine: car chacun de ces profanes fut en son temps couvert d'anathèmes de l'autre côté des Alpes. Voltaire finit sa ,Lettre sur le Dante' en parlant vaguement de la chaire fondée pour l'explication de la ,Commedia', puis de l'inquisition, et en parodiant l'épisode de Guido da Montefeltro en une traduction de Polichinelle, dira Martinelli (1768), d'Arlequin, dira Baretta (1777): ,On a fondé une chaire, une lecture pour expliquer cet auteur classique. Vous me demanderez comment l'Inquisition ne s'y oppose pas? Je vous répondrai que l'Inquisition entend raillerie en Italie; elle sait bien que des plaisanteries en vers ne peuvent faire de mal; vous en allez juger par cette petite traduction tres libre d'un morceau du chant vingt-troisième [Voltaire veut dire XXVII<sup>e</sup>]; il s'agit d'un damné de la connaissance de l'auteur. Le damné parle ainsi:

Je m'appelais le comte de Guidon;  
Je fus sur terre et soldat et poltron;  
Puis m'enrôlai sous saint François d'Assise,  
Afin qu'un jour le bout de son cordon

1) Oeuvres de Voltaire, éd. Beuchot, XIII, 359; XXVIII, 291. C. del Balzo, o. c.



Me donnât place en la céleste église;  
 Et j'y serais sans ce pape félon,  
 Qui m'ordonna de servir sa feintise,  
 Et me rendit aux griffes du démon.  
 Voici le fait . . .<sup>1)</sup>

Le nouveau Scarron fait parler jusqu'au bout Guido sur ce ton : ,ce poème ainsi traduit, disait Chabanon, aurait plus de lecteurs qu'il n'en trouve aujourd'hui'; et comme Chabanon n'était pas plus sot que ses contemporains, on peut juger quel était le goût du temps.

Au moins il y a, de l'aveu de Voltaire, ,une vingtaine de traits qu'on sait par cœur'. Il ne serait peut-être pas impossible de les désigner, et ils ne doivent pas différer sensiblement de ceux qui ont ce privilège au XIX<sup>e</sup> siècle. Le plus célèbre de tous est sans doute celui du XXXIII<sup>e</sup> chant de l'Enfer, et à juger d'après Lebeau, Watelet, Vinezac<sup>1)</sup>, Chabanon, Ducis, Laharpe, Esménard et Delille, Talairat, Sismondi, l'ange de gloire' de Dante au XVIII<sup>e</sup> siècle n'est pas Francesca, mais Ugolin; car ce petit auteur, Watelet, traduisit en prose élégante l'épisode d'Ugolin, qui fut admiré vivement sous cette forme par Marmontel, dans la ,Poétique Française' (1767, I, 396): ,Je me roulais — ainsi finit Watelet — sur leurs corps que j'embrassais, et trois jours après leur mort, je les appelais encore. La faim eut plus de puissance que la douleur. J'expirai.' A côté de la mort d'Ugolin, et à juger d'après Voltaire lui-même, il faudrait placer, quoique moins célèbres, les trois bêtes fauves du début, le guide Virgile et la dame Béatrice, les châtiements les plus cruels de l'enfer, les attaques contre les papes et les rois de France, et peut-être, quoique Voltaire l'ait bien mal retenu et le déflora singulièrement par un contresens, l'épisode de Francesca et Paolo; Diderot, qui reprendra la belle métaphore ,*che noi siam vermi* . . .' (Purg., X, 124), a peut-être une connaissance exceptionnelle des littératures étrangères, et du reste il va nous dire bientôt ce qu'il sait. Les éditeurs et les Italiens ne relâchaient pas, malgré la mauvaise volonté du prince des lettres, et si ceux qui restent dans leur Toscane ou dans leur Rome subissent les modes et les goûts et les vers de Paris, ou s'en plaignent timidement, des érudits et des commentateurs intrépides ne craignent pas d'étaler leur idole nationale au milieu de la France classique si fort réglementée. En 1768 parut à Paris, chez Marcel Prault<sup>2)</sup>, une édition de la ,Commedia' en deux volumes, avec une vie

1) Julien de Vinezac, Pièces fugitives (Amsterdam, 1878), pp. 75—82: Héroïde; Montaigne à l'archevêque Roger son tyran.

2) La même année, cet éditeur (que Voltaire, d'ailleurs, estimait fort) publiait un ,Vocabolario portatile per agevolare la lettura degli autori italiani ed in specie di Dante', ornée d'un portrait du Guarini. Après des observations sur les archaïsmes des ,immortels Dante, Pétrarque et Boccace', la Préface dit en italien: ,Les Français d'aujourd'hui ne regrettent-ils pas aussi une infinité

de Dante par Marini, et deux lettres de Martinelli au comte d'Oxford, qui disent son fait au contempteur de Dante et de Guido da Montefeltro, accusé de n'avoir lu que l'article de Bayle, et d'avoir commis une traduction stupide en style de Polichinelle. Voltaire bondit sous l'outrage, et il ajouta à sa lettre de mars 1761 un paragraphe acerbe, où Dante pâtit des querelles des commentateurs et des éditeurs: „Pour le polisson nommé Marini, qui vient de faire imprimer le Dante à Paris, dans la collection des poètes italiens, c'est un marchand qui vient établir sa boutique, et qui vante sa marchandise; il dit des injures à Bayle et à moi [Voltaire confond, dans sa colère, Marini avec Martinelli], et nous reproche comme un crime de préférer Virgile à son Dante. Ce pauvre homme a beau dire, le Dante pourra entrer dans la bibliothèque des curieux, mais il ne sera jamais lu. On me vole toujours un tome de l'Arioste, on ne m'a jamais volé un Dante. Je vous prie de donner au diable il signor Marini, et tout son enfer avec la panthère que le Dante rencontre d'abord dans son chemin, sa lionne et sa louve.“ Les attaques de Martinelli retombent sur la tête du „gran padre“, et Voltaire se montre plus dur que jamais: „Demandez bien pardon à Virgile qu'un poète de son pays l'ait mis en si mauvaise compagnie. Ceux qui ont quelque étincelle de bon sens, doivent rougir de cet étrange assemblage en enfer, du Dante, de Virgile, de St. Pierre et de madona Béatrice. On trouve chez nous, dans le dix-huitième siècle, des gens qui s'efforcent d'admirer des imaginations aussi stupidement extravagantes et aussi barbares; on a la brutalité de les opposer aux chefs-d'œuvre de génie, de sagesse et d'éloquence que nous avons dans notre langue, etc. *O tempora! o judicium!*“ A mesure que la poésie étrangère et irrégulière fait des progrès en France, grâce peut-être à l'affaiblissement des préjugés nationaux, à l'amoindrissement du classicisme qui vieillit, à la curiosité scientifique, Voltaire se sent plus français, plus classique, plus intolérant; et le 17 septembre 1759 il écrivait à la marquise du Deffant: „Non, Madame, je n'aime des Anglais que leurs livres de philosophie, quelques-unes de leurs poésies hardies; et, à l'égard du genre dont vous me parlez, je vous avouerai que je ne lis que l'Ancien Testament, trois ou quatre chants de Virgile, tout l'Arioste, une partie des Mille et une nuits; et, en fait de prose française, je relis sans cesse les Lettres provinciales“. Il n'avait ni le temps ni le désir de s'occuper de Dante, et peut-être en aurait-il moins parlé, sans une rancune personnelle. Il est tout entier à la philosophie et au bon goût, et en matière d'épopée

d'anciens mots, dont la perte a appauvri leur langue . . . ?“ C'est peut-être là un signe que toutes les éruditions se tiennent et progressent en même temps, et le siècle de Lacurne de Sainte-Palaye devait être celui des discussions dantesques.

il croit avoir fait plus que nul autre, puisqu'il a été dès 1723 l'Homère français, comme Marmontel l'assure, et comme certains Italiens le croient volontiers: Antoine Cocchi, lecteur de Pise, n'avait-il pas écrit à Rinuccini, secrétaire d'Etat de Florence: „Selon moi, Monsieur, il y a peu d'ouvrages plus beaux que le poème de la Henriade, que vous avez eu la bonté de me prêter . . . En voyant que ce poème soutient toujours sa beauté, sans être farci comme tous les autres d'une infinité d'agents surnaturels, cela m'a confirmé dans l'idée que j'ai toujours eue, que, si l'on retranchait de la poésie épique ces personnages imaginaires, invisibles et tout-puissants, et qu'on les remplacât comme dans les tragédies par des personnages réels, le poème n'en deviendrait que plus beau. Ce qui m'a d'abord fait venir cette pensée, c'est d'avoir observé que dans Homère, Virgile, le Dante, l'Arioste, le Tasse, Milton, et en un mot, dans tous ceux que j'ai lus, les plus beaux endroits de leurs poèmes ne sont pas ceux où ils font agir ou parler les dieux, le diable, le destin et les esprits; au contraire, tout cela fait rire, sans jamais produire dans le cœur ces sentiments touchants qui naissent de la représentation de quelque action insigne, proportionnée à la capacité de l'homme notre égal, et qui ne passe point la sphère ordinaire des passions de notre âme<sup>1)</sup>. Voltaire avait donc plus de raison et d'habileté que Dante, la „Henriade“ était plus sensée que la „Divine Comédie“ (de laquelle, quoi qu'on ait dit, elle n'avait eu nul besoin de s'inspirer<sup>2)</sup>), et le vieux philosophe n'aurait guère songé à cet

1) Cette lettre, traduite en français, est reproduite en tête de la Henriade, notamment dans l'édition de Gotha, t. X (1785).

2) M. Prato (Tre passi della „Divina Comedia“ nell' Henriade e nella „Pucelle d'Orleans“ del Voltaire, Giornale dantesco, I, 1894, p. 566—576) a bien établi divers rapprochements entre les deux auteurs; mais on pourrait trouver les pensées en question dans plus d'œuvres que Voltaire n'en avait lu; ainsi M. Prato allègue le passage du „Paradis“, IV, 1—6, jusqu'ou Voltaire n'est sans doute jamais allé dans sa lecture, mais dont il a pu trouver la pensée dans vingt auteurs français. Déjà Cocchi, cité plus haut, disait de l'épisode de la mort du jeune d'Ailly, dans la Henriade, qu'il avait lu une aventure un peu semblable dans le Tasse, et la „Jérusalem“, que Voltaire connaissant si parfaitement et appréciait fort, l'Italie délivrée des Goths, du Trissin, l'Enéide et d'autres œuvres pouvaient lui fournir des matériaux qu'il n'a sans doute pas demandés à la „Divine Comédie“. — M. L. M. Capelli (Dante e Voltaire, Giornale dantesco, VIII, 1900, p. 436) prétend que tout le chant VII de la „Henriade“ est une imitation dantesque: mais n'y avait-il que Dante qui eût conduit un héros dans l'autre monde, qui eût parlé de la justice divine et se fût étonné de la prédestination? Peut-être la sagesse de l'Etre infini rappelle-t-elle un peu celle de Minos et les ombres qui attendent leur jugement:

Eclairés à l'instant, ces morts dans le silence  
Attendent en tremblant l'éternelle sentence.

obscur poème toscan si le goût dépravé des commentateurs, leurs éditions ou traductions et leurs attaques n'avaient réveillé son attention<sup>1</sup>). Dans la douzième des *„Lettres chinoises“*, en 1776, il revint encore sur ce *„divin Dante“* qu'il avait lu autrefois. Il lui accorde un intérêt d'antiquité pour l'histoire des littératures modernes, et *„une trentaine de vers qui ne dépareraient pas l'Arioste“*. Mais il s'agit là d'événements de la Toscane (c'est ce que déplorera aussi Lamartine), bien oubliés dans le reste de l'Europe. *„Je ne sais comment il est arrivé qu'Agamemnon fils d'Atrée, Achille aux pieds légers, le pieux Hector, le beau Paris, ont toujours plus de réputation que le Comte de Montefeltro, Guido da Polenta, et Paolo Lancilotto (sic)“*. Voilà en effet Paolo bien méconnu, puisqu'on le confond avec Lancelot (Chapelain savait mieux lire l'*„Inferno“* et les vieux romans). Voltaire ne sait comment cela est arrivé : c'est qu'il a fait ses classes depuis le temps où

On vit renaître Hector, Andromaque, Iliou :

il ne pouvait pas deviner qu'un demi-siècle après lui on verrait renaître Paul et Françoise, Dante et Béatrice. En attendant, *„cet assemblage et cette comparaison de nos damnés avec ceux de l'antiquité pourrait avoir quelque chose de piquant, si cette bigarrure était amenée avec art, s'il était possible de mettre de la vraisemblance dans ce mélange bizarre de christianisme et de paganisme, et surtout si l'auteur avait su ourdir la trame d'une fable, et y introduire des héros intéressants, comme ont fait depuis l'Arioste et le Tasse. Mais Virgile doit être si étonné de se trouver entre Cerbère et Belzébuth, et de voir passer en revue une foule de gens inconnus, qu'il peut en être fatigué, et le lecteur encore davantage“*. Voltaire ne s'est pas fatigué à suivre Dante jusqu'au bout de son voyage dans l'autre monde, et il ne fait nul cas des vieux poèmes difficiles ni de la peine qu'on prend à leur sujet ; tout comme Frédéric traitait les *„Nibelungen“* et leur éditeur, Voltaire renverrait volontiers toutes les œuvres du moyen âge, italiennes ou

---

Dieu qui voit à la fois, entend et connaît tout,  
D'un coup d'œil les punit, d'un coup d'œil les absout . . .

Les clameurs, les cris épouvantables, les torrents de fumée, les feux effroyables, s'ils ressemblent à l'enfer de Dante, occupent bien peu de place dans le rêve de Henri; les astres et leur course sont inspirés de Newton et non de Dante, *„les portes de l'abîme creusé par la justice, habité par le crime“* (M. Capelli, p. 437, fait, à tort, se rapporter *„creusé“* à *„portes“*) ne portent nulle inscription.

1) Les jugements de Voltaire furent vivement attaqués par les Italiens, et on se souvient encore aujourd'hui, en parlant de *„Dante e la Puglia“*, *„dei colpi del Voltaire e del Bettinelli“* (N. Zingarelli, dans le *Giornale dantesco*, anno VIII, n. s. V, 1900, p. 402). — Le dédain de Dante et celui de Shakespeare étaient naturellement connexes, comme on l'a vu de bonne heure (G. Baretta, *Discours sur Shakespeare et sur monsieur de Voltaire*, 1777).

françaises, et les érudits qui s'attachent à les étudier: „M. Gervais sentit la vérité de ce que je lui disais, et renvoya M. Martinelli avec ses commentaires. Nous nous avouâmes l'un à l'autre que ce qui peut convenir à une nation est souvent fort insipide pour le reste des hommes. Il faut même être très réservé à reproduire les anciens ouvrages de son pays. On croit rendre service aux lettres en commentant Coquillart et le roman de la Rose. C'est un travail aussi ingrat que bizarre de rechercher curieusement des cailloux dans de vieilles ruines, quand on a des palais modernes'. Il niait donc l'érudition au sens où l'entendra le XIX<sup>e</sup> siècle, et l'auteur satisfait de la „Henriade' n'en est pas encore à étudier le passé pour lui-même, à révéler dans un poème la relique d'un âge reculé, disparu avec sa pensée, son art et sa foi. Le vulgarisateur de Newton pourra seulement s'amuser des quatre étoiles australes du début du „Purgatoire<sup>(1)</sup>; ou bien le contempteur sénile de Shakespeare, rassemblant contre celui qu'il avait jadis fait connaître, et dont il est maintenant offusqué, tous les arguments et toutes les injures, voudra ôter au dramaturge anglais le titre de fondateur du théâtre moderne, et alléguera cette étrange explication, dans sa „Lettre à l'Académie' lue le 25 août 1776: „On représenta de vraies comédies du temps même du Dante; et c'est pourquoi le Dante intitula comédie son Enfer, son Purgatoire, et son Paradis<sup>(2)</sup>. Mais de ces mentions occasionnelles il ne faut augurer ni intérêt ni sympathie pour l'auteur de l'Enfer: Voltaire mourut dans l'impénitence finale, après avoir défié Rivarol de jamais traduire Dante en style soutenu, disant qu'il changerait trois fois de peau avant de se tirer des pattes de ce diable-là.

Voltaire avait beau dire, la réputation de Dante et de son poème allait grandissant; et si ce ne sont pas encore les écrivains en renom qui le traduisent d'abord, ils ornent parfois leurs œuvres d'un épisode célèbre ou d'une métaphore heureuse que fournissent l'Enfer et le Purgatoire. En 1772, Ducis, qui était le prudent apôtre de Shakespeare, et qui devait, quelques années plus tard, remplacer Voltaire à l'Académie, introduisait dans son adaptation de „Roméo et Juliette', l'épisode d'Ugolin<sup>(3)</sup>:

1) Il en parle dans l'„Essai sur les mœurs' (comme on l'a remarqué plus haut), chap. CXLI, dans le „Commentaire sur Corneille' (Médée, acte V, scène VII), dans le „Dictionnaire philosophique' (au mot Cyrus) (Oelsner, p. 83).

2) De même que Voltaire contre Shakespeare, on verra Victor Hugo, un demi-siècle plus tard (Préface de Cromwell, 1827), alléguer aussi faussement contre les adversaires du théâtre moderne, shakespeareien et romantique, le prétendu caractère dramatique de la „Commedia'.

3) Lanson, Histoire de la littérature française (7<sup>e</sup> éd., 1902), p. 830: „Et Roméo! Plus de frère Laurent, plus d'alouette aussi: en revanche Dante est appelé à corser Shakespeare: Montaigu en prison dévore ses quatre fils!'

le vieux Montaigu racontait à Roméo ce que l'ennemi de l'archevêque Roger conte à Dante au XXXIII<sup>e</sup> chant de l'Enfer: la tour fatale où l'on vient l'enfermer avec ses enfants, et ,d'un songe effrayant la prophétique horreur', le père et les fils affamés, Raymond, Dolcé, Sévère, ,offrant à genoux leur sang pour le nourrir', chacun mourant enfin, sauf Montaigu lui-même, qui devait rester pour réciter Dante. Dans le travail de l'adaptateur les deux grands poètes étrangers mêlaient leurs fortunes si souvent semblables, et par là se révélait avant Rossini et Musset, la parenté de deux génies que les arts, au XIX<sup>e</sup> siècle, amalgamèrent parfois, en associant Francesca et Desdémone, comme ici Ugolin et Montaigu. Peu après, Julien de Vinezac, dans ses ,Pièces fugitives' (Amsterdam, 1778), compose une ,héroïde: Montaigu, à l'archevêque Roger son tyran'. Ou bien, sur un mode plus léger et plus gai, Beaumarchais se souvenait du *Lasciate ogni speranza*, en faisant dire à son héros, dans ,Le mariage de Figaro': ,sitôt je vois, du fond d'un fiacre, baisser pour moi le pont d'un château fort, à l'entrée duquel je laissais l'espérance et la liberté<sup>1)</sup>. Le ,Mariage de Figaro' ne fut d'ailleurs joué qu'en 1784, et ce n'est certes pas ce parallèle que le public fiévreux remarqua ni découvrit. Un autre ouvrage célèbre, qui, écrit en 1773, ne fut publié qu'en 1796, empruntait un trait heureux à Dante, dont l'œuvre était mentionnée tout au long: il s'agit de ,Jacques le Fataliste', et des vers, tant admirés depuis, du X<sup>e</sup> chant du ,Purgatoire':

Non v' accorgete voi, che noi siam vermi . . .

Diderot, dans ce ,Jacques le Fataliste' inspiré d'une page de Sterne et mêlé de tant de souvenirs incohérents, a tiré de là un curieux dialogue:

*Le Maître.* — A propos, Jacques, crois-tu à la vie à venir?

*Jacques.* — Je n'y crois ni décrois: je n'y pense pas. Je jouis de mon mieux de celle qui nous a été accordée en avancement d'hoirie.

*Le Maître.* — Pour moi, je me regarde comme en chrysalide; et j'aime à me persuader que le papillon, ou mon âme, venant un jour à percer sa coque, s'envolera à la justice divine.

*Jacques.* — Votre image est charmante.

*Le Maître.* — Elle n'est pas de moi; je l'ai lue, je crois, dans un poète italien appelé Dante, qui a fait un ouvrage intitulé: la Comédie de l'Enfer, du Purgatoire et du Paradis.

*Jacques.* — Voilà un singulier sujet de comédie!

*Le Maître.* — Il y a, pardieu, de belles choses, surtout dans son enfer. Il enferme les hérésiarques dans des tombeaux de feu, dont la flamme s'échappe et porte le ravage au loin; les ingrats, dans des niches où ils versent des larmes qui se glacent sur leurs visages; et les paresseux, dans d'autres niches; et il dit de ces derniers que le sang s'échappe de leurs veines, et qu'il est recueilli par des vers dédaigneux.

1) Le mariage de Figaro, acte V, scène 3.

Voilà enfin Dante sorti des dictionnaires ou des chicanes épistolaires pour entrer, bien timidement encore, il est vrai, et bien incidemment, dans la grande littérature. Les érudits et les amateurs augmentent en nombre, en activité et en importance, et Dante n'est plus étudié seulement dans des recueils comme les *‚Vies des écrivains étrangers‘* de Prévost d'Exmes (1775), qui lui consacre une notice reprise plus tard par l'éditeur de d'Estouteville: il devient l'objet d'une attention spéciale et intelligente.

Dès 1773, Michel de Chabanon, le mystique musicien plein de sentiment et d'érudition, qui avait jadis exhorté Voltaire à quitter la métaphysique pour la poésie<sup>1)</sup>, faisait paraître à Amsterdam et à Paris une *‚Vie du Dante, avec une notice détaillée de ses ouvrages‘* (131 p. in -8), où il exposait surtout le contenu de l'Enfer, traduisait l'inscription de la porte de l'enfer, l'épisode de Francesca, celui d'Ugolin, la troisième canzone de la *‚Vita nova‘*, reproduisait la paraphrase de Voltaire, et disait du bien de ces poèmes dont il avait mis des fragments en alexandrins français, corrects et fluides. Il nous fait voir en même temps où en était l'admiration de Dante et quels reproches elle avait encore à faire taire: *‚Nous souscrivons, dit-il, à l'avis de ceux qui ont avancé que plusieurs morceaux aussi beaux que celui d'Ugolin, mériteroient au Dante une place entre Homère et Milton‘* (c'est la place qui lui donneront bientôt Rivarol, puis Chênedollé), *‚mais malheureusement les beautés de l'ouvrage ne sont pas en assez grand nombre pour en compenser les défauts‘*<sup>2)</sup>. En dépit de ces préventions l'âme sensible du biographe se laissait aisément pénétrer de ce *‚ton de mélancolie‘* naïve et profonde qu'il trouvait à la canzone sur la mort de Béatrice: et la paraphrase qu'il en donne est bien digne d'un contemporain de Gilbert:

Allez, mes vers, enfants de mes longs déplaisirs,  
Cherchez de Béatrix les compagnes fidèles:  
De mes chants autrefois j'égayais leurs loisirs;  
Je ne veux aujourd'hui que pleurer avec elles<sup>3)</sup>.

La poésie mignarde et la sentimentalité de l'époque se seraient mieux prêtées au ton de la *‚Vita nova‘*<sup>4)</sup> (si l'on avait mieux connu les *opera minora* de Dante) qu'à celui de la *‚Divine Comédie‘*; et même les

1) Voltaire, Epître du 27 août 1766 à M. de Chabanon (Oeuvres complètes, Paris, Garnier, t. 10, 1877, p. 391).

2) P. 81.

3) P. 106.

4) C'est ce que sentait vaguement Chabanon en disant (p. 6): *‚Un des écrivains de la vie du Dante a retranché de son récit toute la jeunesse de notre poète, sous prétexte que l'amour en fut la principale occupation. Nous n'imiterons point cette réticence trop sévère: eh! pourquoi dédaigner les premiers mouvements d'une âme doucement attirée vers l'objet qui lui plait?‘*



paroles de Francesca sont singulièrement affadies et déflorées par Chabanon :

Françoise répondit : ,Quand on est misérable,  
D'un bonheur qui n'est plus le souvenir accable;  
C'est le plus grand des maux que l'on puisse éprouver :  
Mais mon récit vous touche : il le faut achever<sup>(1)</sup>.

Le tendre paraphraste trouve, et semble regretter, que ,le récit du comte Ugolin attriste plus qu'il n'attendrit, effraye plus qu'il ne touche : s'il coûte quelques larmes, elles sont rares et pénibles<sup>(2)</sup>. La traduction fait donc dire élégamment aux fils du captif :

Mon père, arrête, arrête, et suspens ta furie,  
Immole à tes besoins ma languissante vie;  
Nourris-toi de ce sang que tu nous as donné<sup>(3)</sup>.

'Si l'on applique à ce morceau du Dante, ajoute Chabanon, ce que nous avons dit plus haut du style inculte et des effets qu'il produit, on approuvera, je pense, mes observations'. On approuva même ses adaptations, en cette époque qui n'était pas encore mûre pour les traductions brutalement littérales, et qui voulait bien goûter Shakespeare, mais à travers Ducis, et comprenait Dante interprété par Chabanon. Le Journal des Savants, en juin 1774, vantait grandement cette production d'un homme instruit et d'un homme de goût, qui ,contient des idées neuves, des traits de sentiment, et de beaux vers de tous les tons'. La renommée et la connaissance de Dante ne marchaient pas d'un pas égal, d'après ce que dit cet article élogieux : ,Parmi ces restaurateurs des lettres, il en est peu d'aussi célèbres que le Dante; mais son nom était beaucoup plus connu que sa personne et que ses ouvrages; nous aurons à M. de Chabanon l'obligation de connaître le Dante tout entier'. C'était beaucoup dire, car Artaud de Montor reprochera plus tard à Chabanon de n'avoir pas même lu le ,Paradis', et trois ans ne s'étaient pas écoulés, qu'une traduction, des notes et une biographie de Dante paraissaient à leur tour une révélation de beautés inconnues : en 1776, Moutonnet de Clairfons<sup>(4)</sup>, professeur de grec et traducteur de poètes grecs, donnait une version en prose de l'Enfer, qu'il se vantait d'être la première en son genre. Effectivement, il a soigneusement lu les livres que lui avait fournis ,M. Capperonier', et il a éprouvé à la lecture du triple poème des frissons d'horreur, un charme triste et consolant, et des torrents de délices. Quant à son texte, voici le début

1) P. 65.

2) P. 80.

3) P. 78.

4) La divine comédie, l'enfer, traduction française accompagnée du texte, de notes historiques, critiques, et de la vie du poète, par Moutonnet de Clairfons (Florence et Paris, Le Clerc, Le Boucher, 1776, 8°, 577 p.).



et voici les paroles de François: ,Au milieu de la course de nos jours je me trouvai dans une forêt obscure, où j'errois au hasard, après avoir quitté le sentier battu'. ,La douleur la plus amère, me répondit François, c'est de se rappeler, dans l'infortune, un bonheur qui n'est plus'. — Dans la ,*Vie de Dante Alighieri*' mise en tête de sa traduction, Moutonnet discernait à son auteur des éloges, d'ailleurs intelligents et compétents, qui devaient indigner Laharpe. Non pas que le traducteur fût un hérétique littéraire: grand amateur d'élégance classique, partisan du goût traditionnel, éloigné des ,siècles de barbarie' tout comme l'auteur des ,*Lettres chinoises*', publiées à la même date, il se défendait d'être aveuglé sur les défauts du modèle par un enthousiasme de traducteur. Lui qui écrivait, dix ans plus tard, ,de l'influence de Boileau sur la littérature', il n'a pas oublié ce qu'il a appris en classe, et plus tard enseigné, qu'il faut éviter ,le mélange de la Fable et de l'Histoire sacrée'; mais ,il y aurait de l'injustice à reprocher cela à Dante', car ,les poètes qui sont venus depuis sont tombés dans le même défaut'. Au demeurant le meilleur dantologue du moment, Moutonnet a déjà formulé la comparaison — si souvent reprise au siècle de Philalethes — de la ,*Divine Comédie*' et de la cathédrale gothique: ,Cette triple Comédie ressemble à ces temples majestueux, augustes et gothiques; ils étonnent et surprennent par leur vaste étendue, par leur prodigieuse élévation, et par leur structure hardie et solide, légère et durable, mais trop surchargée d'éléments superflus, grotesques et puérils<sup>1)</sup>. Ce n'était pas si mal dire, et si tous les critiques avaient eu des notions aussi précises, il aurait suffi, en 1802, d'un Chateaubriand balayant les préjugés antigothiques, pour installer définitivement Dante en France. Mais les critiques veillaient, et la traduction de Moutonnet, à moitié correcte, estimée même de certains Italiens, trop timide seulement au gré de l'âge suivant, n'eut pas grand succès auprès du public ni auprès des juges autorisés. Elle reçut bien, en février 1777, les éloges du ,*Journal encyclopédique de Bouillon*', qui après une vaine phrase sur la gloire de Dante, ,moins lu qu'admiré, et plus célèbre que connu', regrette le manque de goût et les défauts grossiers de ce génie né avant le perfectionnement des arts. Mais le traducteur ne trouva pas l'encouragement attendu et espéré: ,Si l'on paraît content de cette traduction, je ferai imprimer dans la suite celle du Purgatoire et du Paradis' (Moutonnet avait senti fort bien la ,*délicieuse mélancolie*' et l',*éblouissement*' de ces *cantiche*). ,J'ai voulu d'abord sonder le goût du public par l'Enfer, auquel on peut appliquer ces beaux vers de Boileau:

Il n'est point de serpent, ni de monstre odieux . . .<sup>2)</sup>.

1) P. 23.

2) P. 45.

Hélas! il ne se trouva personne d'importance pour dire à l'auteur: ,C'est bien, continuez'. Bien plus, l'Aristarque du temps, La Harpe, exprima ,sur une traduction de la Divina Commedia du Dante par M. Moutonnet' (Littérature et critique, 1778), toute l'incompréhension et tous les préjugés du classicisme le plus étroit. Le titre seul du poème (il est vrai que Victor Hugo et Lamartine s'y méprendront encore en croyant que Dante a appelé lui-même son œuvre ,Divina Commedia'), le titre prouve, aux yeux de Laharpe, ,l'ignorance grossière du siècle où vivait le Dante'. Qu'est-ce du texte lui-même! ,Une rapsodie informe, sans aucun plan, sans aucun intérêt, de la plus ennuyeuse monotonie, enfin qui n'a mérité d'échapper à l'oubli que par deux ou trois morceaux de poésie énergique, (La Harpe trouve dans l'épisode d'Ugolin des coups de pinceau sublimes), ,une longue amplification de rhétorique, digne d'un moine déclamateur du XIII<sup>e</sup> siècle', bref un assemblage de grotesques, ,de monstrueuses extravagances'<sup>1)</sup>: voilà ce qu'on vante, ce qu'on veut appeler (La Harpe suffoque d'indignation en rapportant ces paroles de Moutonnet) ,une des plus belles productions de l'esprit humain! ,On opposera, s'écrie-t-il, Callot à Raphaël et à Michel-Ange! Tout comme Voltaire, dont il cite d'ailleurs la lettre à Bettinelli avec complaisance et approbation, il s'étonne et s'indigne qu'après tant de chefs-d'œuvre classiques, et dans un siècle si éclairé, si lettré, si fécond en grands ouvrages, on ose exhumer les productions informes de la barbarie et les opposer aux modèles réguliers de l'école: ,Que sert-il que de pareils hommes aient élevé si haut l'honneur de l'esprit humain, si l'on vient aujourd'hui nous dire au milieu des lumières qui nous environnent: Fermez les yeux aux clartés de l'astre du jour, et venez admirer quelques éclairs qui brillent par intervalles dans une nuit épaisse et infecte? Nous pourrions peut-être parler ailleurs de ce projet aussi inconcevable, et aussi révoltant qu'il est réel et manifeste, de nous ramener à la barbarie, et de l'ériger en système et en principe. La conspiration est nombreuse; mais heureusement les noms des chefs ne sont pas fort imposants, et quoique merveilleusement servis par l'ignorance, l'envie et l'esprit de parti, probablement ils ne seront pas les plus forts'. La Harpe s'excusait de la longueur de sa diatribe en disant: ,On s'est étendu dans cet article un peu au-delà des bornes ordinaires, parce qu'il s'agissait d'un écrivain étranger, dont le nom est aussi célèbre que ses écrits sont peu connus'. En réalité, il s'agissait aussi bien de tous les écrivains étrangers, et la cause de Dante, de Shakespeare et de bien d'autres est comprise dans la même ,conspiration'. Ce La Harpe, dont l'article sur Dante fut

1) ,La mostruosità era un luogo comune della critica dantofoba' (Detrattori di Dante nel settocento, par Tito Allievo (Levi), Gazzetta letteraria, 12 juillet 1890, Turin).

attaqué vivement en Italie, et dont la critique sera discréditée par le romantisme, était l'ennemi de tous les barbares et le défenseur jaloux de tous les classiques: parlant de Shakespeare et de ses ordures, il s'écriait: „Dans l'impossibilité de me répondre, je ne doute pas que mes adversaires n'aient recours à cette étrange imputation qu'eux seuls étaient capables d'inventer contre moi, celle d'être l'ennemi des grands hommes, parce que j'ai préféré Homère et Virgile à Camoëns et au Dante, le Tasse à Milton, et Racine à Shakespeare. Ceux qui ont injurié grossièrement les Corneille, les Racine, les Voltaire, ont accusé le défenseur de ces grands hommes d'être l'ennemi des grands hommes!<sup>(1)</sup> La cause de Dante est donc désormais — nous le verrons encore dans ce que La Harpe enseigna depuis — la cause de la poésie étrangère, irrégulière et barbare, contre les classiques français, et bientôt contre toutes les règles suivies et révérees depuis deux siècles. Que des Italiens reconnaissants portent aux nues l'ancêtre de leur littérature, c'est excusable; mais qu'une nation qui a eu Racine et Voltaire se tourne vers ce monstre, c'est ce que ne peut concevoir un La Harpe.

Tandis que ce critique sévissait, le jeune Rivarol, arrivé du Midi, commençait à se distinguer par son esprit et ses connaissances, et à porter sur l'étude du langage et des écrivains sa vive et universelle curiosité, qui allait de Shakespeare à l'astronomie<sup>2)</sup>. La question la plus brûlante de la philologie d'alors est de savoir comment se fait une bonne traduction: nous avons vu Voltaire lui-même en entretenir les académiciens dès 1746, il y revient en 1749 dans la „Connais-sance des beautés et des défauts de la poésie et de l'éloquence dans la langue française<sup>3)</sup>, et les discussions sont bien plus vives encore à l'époque de Bitaubé et de Ducis, où le classicisme décrépît essaie de se rajeunir à toutes les sources anciennes et modernes, et ne sait trop comment il faut y puiser. Les partisans de la traduction en vers et ceux de la prose, les amateurs de versions littérales et ceux d'adaptations libres, se disputent maintenant aussi gravement que jadis les admirateurs du sonnet de Job et du sonnet d'Uranie: Rivarol fut du parti de la prose, mais opposé aux sectateurs du mot à mot. Pour ceux-ci il a une ironie féroce, leur donnant „à digérer“ telle expression scatologique, et aux amis de la versification il dit<sup>4)</sup>: „un poème national, hérissé de notes, et tout en dialogues, n'aurait pu se faire

1) „De Shakespéar“, étude reproduite dans les Oeuvres de Laharpe (Paris, Pissot, 1778), t. I, p. 482—483.

2) Voir A. Lebreton, Rivarol, sa vie, ses idées, son talent (Paris, Hachette, 1895), surtout le chapitre III.

3) Oeuvres de Voltaire, éd. Beuchot, t. XXXIX, pp. 269—274.

4) L'Enfer, poème du Dante, traduction nouvelle (Londres et Paris, 1783), p. 391.

lire en vers d'un bout à l'autre, soit qu'on gardât les ,dit-il' et les ,répondit-il', soit qu'on les supprimât'. Si l'entreprise d'une traduction de Dante est assez originale pour que l'auteur prenne cette épigraphe :

Qui mi scusi  
La novità, se fior la lingua abhorra,

il reconnaît pourtant, en commençant, qu'il n'est guère dans la littérature de nom plus imposant que celui du Dante. Le génie d'invention, la beauté des détails, la grandeur et la bizarrerie des conceptions, lui ont mérité, je ne dis pas la première ou la seconde place entre Homère et Milton, le Tasse et Virgile, mais une place à part<sup>(1)</sup>. Rivarol, en critique intelligent, reconstitue autour de l'œuvre le temps et le milieu où vécut le poète : ,Quoique le génie n'attende pas des époques pour éclore; supposons cependant que dans un siècle effrayé par tant de catastrophes, et dans le pays même théâtre de tant de discordes, il se rencontre un homme de génie, qui, s'élevant au milieu des orages, parvienne au gouvernement de sa patrie; qu'ensuite exilé par des citoyens ingrats, il soit réduit à traîner une vie errante, et à mendier les secours de quelques petits souverains: il est évident que les malheurs de son siècle et ses propres infortunes feront sur lui des impressions profondes, et le disposeront à des conceptions mélancoliques ou terribles. Tel fut le Dante, qui conçut dans l'exil son poème de l'Enfer, du Purgatoire et du Paradis, embrassant dans son plan les trois règnes de la vie future, et s'attirant toute l'attention d'un siècle où on ne parloit que du jugement dernier, de la fin de ce monde, et de l'avènement d'un autre<sup>(2)</sup>. Rivarol admire l'intelligence et l'économie avec lesquelles est construit le triple théâtre du poème; et comme il admire, parmi les auteurs français, Montesquieu au plus haut point<sup>(3)</sup>, il trouve ,une telle suite dans la gradation des crimes et des peines (de l'Enfer), que Montesquieu n'a pas trouvé d'autres divisions pour son Esprit des lois<sup>(4)</sup>. C'est sans doute cette phrase qui a fait dire à Victor Hugo: ,Dante fait loi pour Montesquieu; les divisions pénales de l'Esprit des lois' sont calquées sur les classifications infernales de la ,Divine Comédie<sup>(5)</sup>: et comme c'est d'après la version de Rivarol que le ,Génie du christianisme' citera Dante, on peut déjà voir qu'un traducteur qui révélera Dante à Chateaubriand et à Hugo n'est vraiment pas le premier venu dans la série des dantophiles français. Il n'est

1) L'Avis de l'éditeur (p. XLIV) dit que ,la grande réputation, ou pour mieux dire, le culte dont l'Enfer de Dante jouit, est un problème qui a toujours fatigué les gens de lettres'.

2) P. XVIII.

3) Voir A. Lebreton, o. c.

4) P. XX.

5) V. Hugo, William Shakespeare, l. II, § 11.

point ordinaire non plus comme critique, même auprès de tous ceux qui l'ont suivi: „Au reste ce poème ne pouvait paraître dans des circonstances plus malheureuses: nous sommes trop près ou trop loin de son sujet. Le Dante parlait à des esprits religieux, pour qui ses paroles étaient des paroles de vie, et qui l'entendaient à demi-mot: mais il semble qu'aujourd'hui on ne puisse plus traiter les grands sujets mystiques d'une manière sérieuse'. C'est ainsi qu'un demi-siècle plus tard Théophile Gautier et Victor Hugo seront frappés de la difficulté, „pour nos yeux obscurcis, sans idéal, sans foi', de rêver et de décrire l'extase des „divins paradis'. „Si jamais—poursuivait Rivarol —, ce qu'il n'est pas permis de croire, notre théologie devenait une langue morte, et s'il arrivait qu'elle obtînt, comme la mythologie, les honneurs de l'antique; alors le Dante inspirerait une autre espèce d'intérêt: son poème s'élèverait comme un grand monument au milieu des ruines des littératures et des religions: il serait plus facile à cette postérité reculée, de s'accommoder des peintures sérieuses du poète, et de se pénétrer de la véritable terreur de son Enfer; on se ferait chrétien avec le Dante, comme on se fait payen avec Homère<sup>1)</sup>. Voilà ce que Chateaubriand eût pu mieux comprendre et faire valoir, voilà ce qu'on se rappelle en rencontrant les doutes et les tourments d'un Antony Deschamps ou d'un Brizeux, ou telle réflexion de Taine, ou même la studieuse ironie de l'auteur de „l'Humaine Tragédie'. Et tout en jugeant avec une étonnante largeur de vue, Rivarol éprouve un poétique enthousiasme: „Etrange et admirable entreprise! Remonter du dernier gouffre des Enfers, jusqu'au sublime sanctuaire des Cieux; embrasser la double hiérarchie des vices et des vertus, l'extrême misère et la suprême félicité, le temps et l'éternité; peindre à la fois l'ange et l'homme, l'auteur de tout mal, et le saint des saints! Aussi on ne peut se figurer la sensation prodigieuse que fit sur toute l'Italie ce poème national, rempli de hardiesses contre les papes; d'allusions aux événemens récents et aux questions qui agitaient les esprits; écrit d'ailleurs dans une langue au berceau, qui prenait entre les mains du Dante une fierté qu'elle n'eut plus après lui, et qu'on ne lui connaissait pas avant. L'effet qu'il produisit fut tel, que lorsque son langage rude et original ne fut presque plus entendu, et qu'on eut perdue la clef des allusions, sa grande réputation ne laissa pas de s'étendre dans un espace de cinq cents ans, comme ces fortes commotions dont l'ébranlement se propage à d'immenses distances<sup>2)</sup>'. Rivarol à qui cette grande réputation est parvenue, songe à ce que sa propre langue peut tirer de l'antique chef-d'œuvre, et comme le traducteur de Dante est en même temps l'auteur — bientôt couronné — du „Discours sur l'universalité de la langue française, il

1) P. XXXIII.

2) P. XXIV.

n'a point oublié dans ce 'Discours' l'état de la langue italienne, quand le Dante entreprit d'illustrer ses malheurs et ses vengeances', il dit que 'les poèmes du Dante et de Pétrarque, brillans de beautés antiques et modernes, ayant fixé l'admiration de l'Europe, la langue toscane acquit de l'empire<sup>1)</sup>, et surtout il pense à ce que lui-même et les jeunes écrivains doivent demander au vieux Toscan: 'Il traduisit le Dante, écrivain bizarre et sublime, dont les beautés et les défauts offrent au traducteur un exercice également utile. Il comparait ce travail aux études que ferait un jeune peintre sur les cartons de Michel-Ange<sup>2)</sup>. Rivarol avait lui-même, en présentant sa version, exprimé des idées par lesquelles il semble presque devancer M<sup>me</sup> de Staël: 'J'ai pensé que les traductions devraient servir également à la gloire du poète qu'on traduit, et au progrès de la langue dans laquelle on traduit; et ce n'est pourtant point là qu'il faut lire un poète, car les traductions éclairent les défauts et éteignent les beautés; mais on peut assurer qu'elles perfectionnent le langage. En effet, la langue française ne recevra toute sa perfection, qu'en allant chez ses voisins pour commencer et pour reconnaître ses vraies richesses; en fouillant dans l'antiquité à qui elle doit son premier levain, et en cherchant les limites qui la séparent des autres langues. La traduction seule lui rendra de tels services<sup>3)</sup>'. Dante est à cet égard, pense-t-il, un modèle supérieur, avec son style brusque, plastique, 'affamé de poésie', et on peut donc pardonner à Rivarol d'avoir été, en homme du monde, en élégant lettré du XVIII<sup>e</sup> siècle, offusqué de certaines grossièretés et bizarreries, de s'être amusé, comme Voltaire, de Virgile lombard, d'avoir voulu policer son auteur en le traduisant. Il a au moins prévu que les écrivains français lui devraient beaucoup. Quand Chênedollé, l'ami de Chateaubriand, que nous retrouverons bientôt, prit congé de Rivarol à Hambourg, le spirituel exilé lui remit sa traduction de Dante en lui disant: 'Lisez cela! Il y a des études de style qui formeront le vôtre et qui vous mettront des formes poétiques dans la tête. C'est une mine d'expressions, où les jeunes poètes peuvent puiser avec avan-

1) Discours, etc. (sujet proposé en 1783 par l'Académie de Berlin).

2) Berville, Notice en tête des 'Mémoires du comte de Rivarol' (Collection des mémoires relatifs à la révolution française, Paris 1824), p. II. — Rivarol dit dans sa traduction (p. XXXI): 'La plupart de ces peintures ont encore aujourd'hui la force de l'antique et la fraîcheur du moderne, et peuvent être comparées à ces tableaux d'un coloris sombre et effrayant, qui sortaient des ateliers des Michel-Ange et des Carraches, et donnaient à des sujets empruntés de la Religion, une sublimité qui parlait à tous les yeux'. — La note 14 du ch. XX (p. 287) dit du travail de traducteur: 'C'est ainsi que les jeunes peintres font leurs cartons d'après les maîtres'.

3) P. XXXV.

tage<sup>1</sup>). On peut s'apitoyer aujourd'hui sur la décadence classique qui en était à la chasse aux expressions<sup>2</sup>), on peut même dédaigner, après Sallior, Despois, Lamartine et bien d'autres, cet habillement de Dante à la mode du XVIII<sup>e</sup> siècle, il n'en est pas moins vrai que Rivarol fit faire un grand pas à la connaissance de Dante, et il ne faut pas perdre de vue que cette mine d'expressions, ces études de style, ces formes poétiques, constituent aux yeux de bien des écrivains le tout de la poésie, et qu'à certains égards, et même pour des chefs illustres, le romantisme sera avant tout une révolution dans le vocabulaire. Le triple aperçu, ou, si l'on ose ainsi dire, la triple promesse de Rivarol, il appartenait au romantisme de la tenir : 1. le poète exilé, mélancolique et terrible; 2. le chantre du christianisme; 3. l'auteur d'expressions et de formes poétiques originales, tout cela sera chanté, senti ou utilisé par les poètes délivrés de toutes les entraves classiques, et rénovés par le romantisme.

Dès son apparition, la traduction de Rivarol fut vivement discutée. Elle l'avait été même avant d'être publiée, puisque Rivarol raconte que la boutade de Voltaire avait achevé de le décider. Voltaire mort depuis cinq ans, il restait les revues où, suivant Voltaire lui-même, ceux qui ne savaient pas faire de livres disaient du mal de ceux des autres. Elles n'épargnèrent pas Rivarol, qui défendit son élégante traduction avec sa verve ordinaire. Il avait fait dire à Francesca : 'Tu as appris d'un sage, (me répondit-elle), que le souvenir de la félicité passée aigrit encore la douleur présente; et cependant si tu aimes à contempler nos infortunes dans leur source, je vais, comme les malheureux, pleurer et te les raconter. Nous lisions un jour, dans un doux loisir, comment l'amour vainquit Lancelot. J'étais seule avec mon amant et nous étions sans défiance : plus d'une fois nos visages pâlirent, et nos yeux troublés se rencontrèrent; mais un seul instant nous perdit tous deux. Lorsqu'enfin l'heureux Lancelot cueille le baiser désiré, alors celui qui ne me sera plus ravi, colla sur ma bouche ses lèvres tremblantes; et nous laissâmes échapper ce livre par qui nous fut révélé le mystère d'amour'. Cette page, qui sera reproduite dans le 'Génie du christianisme', sacrifiait la finale célèbre avec une timidité que ne rachète pas la note judicieuse du commentaire de Rivarol. Aussi Framery, dans le 'Mercure' du 25 juin 1785, et Cubières, ont jeté les hauts cris; eux-mêmes, malheureusement, étaient peu capables de faire mieux, et l'auteur critiqué eut beau jeu de railler les méprises grossières

1) Chênedollé, *Ma première visite à Rivarol*, cité par Sainte-Beuve, *Chateaubriand et son groupe littéraire*, II, 167.

2) Louis Bertrand, *La fin du classicisme* (thèse, Paris, Hachette, 1897), p. 221.



de Framery, qui ne savait pas l'italien. Moutonnet de Clairfons n'avait pas tout à fait réussi non plus: „Ce livre et son auteur furent pour nous un nouveau Gallehaut; et nous quittâmes aussitôt cette lecture“. Bientôt Sallior dira beaucoup de mal de Rivarol sans le faire oublier, sans le remplacer surtout par la publication d'une version qui datait d'un demi-siècle. En somme, la traduction si contestée et si connue était une œuvre d'art, qui se ressent nécessairement de la timidité et des préjugés littéraires déclinants, mais qui attira l'attention à l'égal d'une œuvre originale. „Avec Dante, disait Rivarol dans sa lettre du 29 juillet 1785 aux auteurs du „Journal de Paris“, l'extrême fidélité serait une infidélité extrême; et déjà dans la note 14 du chant XX, il avait expliqué sa méthode: „Virgile et Racine ayant donné, je ne dis pas aux langues française et romaine, mais au langage humain, les plus belles formes connues, il faudrait se jeter dans tous les moules qu'ils présentent, et les serrer de très près en traduisant, *vestigia semper adornans*. Mais le Dante, à cause de ses défauts, exigeait plus de goût que d'exactitude: il fallait s'élever avec lui jusqu'à une sorte de création; ce qui forçait le traducteur à un peu de rivalité<sup>1)</sup>. Cette sorte de création que l'adaptateur jugeait nécessaire, et cette rivalité pour laquelle il n'était pas, à la vérité, assez grand, étaient bien les conditions idéales de ce travail aux yeux des contemporains. „Buffon, qui, depuis la mort de Voltaire et de Rousseau, occupait la première place dans la littérature française, écrivit à l'auteur que cet ouvrage était moins une traduction qu'une suite de créations. Des critiques d'un goût sévère, et qui trouvaient, non sans raison, le traducteur plus fidèle aux lois de l'élégance qu'au génie sombre et sévère de l'original, ont voulu voir, dans ces paroles de Buffon, une critique déguisée sous la forme d'un éloge. Cette interprétation est trop subtile pour être vraisemblable<sup>2)</sup>. Sans doute: les éloges, d'ailleurs, qu'on pouvait alors accorder à Rivarol ne sembleraient plus des éloges cinquante ans plus tard, où l'on n'aura plus les scrupules d'élégance, ni la crainte des mots rudes, grotesques et violents, et où la langue française se sera accoutumée à plus de tournures étranges et à plus de choses que n'en prévoyait même l'auteur du „Discours sur l'universalité de la langue française“ dans son académique subtilité.

„L'Enfer, poème du Dante, traduction nouvelle“ (de Rivarol) ayant été réimprimé dès 1785 chez Didot le jeune, la „Correspondance Grimm“, en août de la même année, disait: „Quoique le ton de cette nouvelle traduction ne soit pas également soutenu, quoiqu'elle nous ait paru manquer souvent tout à la fois d'élégance et de fidélité, nous y avons

---

1) P. 287.

2) Berville, Notice en tête des Mémoires de Rivarol (Paris, 1824), p. III.

trouvé de grandes difficultés heureusement vaincues; et, n'en déplaise à l'ineptie ou à la sévérité de ceux qui l'ont critiquée avec tant d'acharnement<sup>1)</sup>, nous osons penser qu'elle est bien supérieure à toutes celles que nous connaissions. La physionomie du Dante, l'odeur de son siècle y transpirent du moins à chaque page; ce sont les expressions de l'auteur de l'avertissement, hasardées à la vérité comme le sont quelquefois celles du traducteur, mais pleines cependant de justesse et d'énergie<sup>4</sup>. A côté de cela, il faut remarquer que les ennemis de Rivarol (et Dieu sait s'il en avait) ne pouvaient être les amis de sa traduction, et que celle-ci, comme autrefois l'édition de l'abbé Marini, pâtit parfois des querelles et des railleries des hommes d'esprit.

Rivarol est le premier nom marquant de traducteur qui se soit associé au nom de Dante dans l'esprit du public français et de la plupart des critiques: et Sainte-Beuve — pour ne pas en citer bien d'autres — l'a salué sur le mode lyrique: 'Honneur à Rivarol! on dira de sa traduction tout le mal qu'on voudra, on ne lui enlèvera pas le mérite d'avoir le premier chez nous apprécié avec élévation la nature et la qualité du génie de Dante . . .'<sup>2)</sup>. C'est à lui encore, comme au seuil d'un âge nouveau, que le dernier historien de l'influence dantesque en France arrêta son étude il y a quelques années<sup>3)</sup>. Et avec Rivarol commence bien quelque chose de neuf, puisque nous retrouverons des traces de son ouvrage par la suite. Mais six ans après cet ouvrage, s'ouvrait la Révolution, qui allait arracher le public à tout autre souci, et dans laquelle on ne songe guère à écouter le bruit des querelles d'auteurs et de traducteurs. Quelle fut l'attitude de la Révolution à l'égard de Dante? En vérité, elle n'en eut pas du tout, et il serait même risible de poser cette question, si bien des gens n'avaient assuré qu'avec la transformation de la société coïncida une rénovation de la littérature, de la critique, et des goûts poétiques, et une libération des préjugés classiques contre le moyen âge, contre les étrangers en général et Dante en particulier. Cette dernière erreur s'explique peut-être dans un

1) La note de Meister ajoute ici: 'Voyez l'analyse qu'en a faite l'illustre M. Framery dans le 'Mercure de France'. Il veut absolument qu'on applique à Virgile ce vers:

Risposi lui con vergognosa fronte,

et qu'on traduise *risposi lui* par me répondit-il. Avant de faire le métier de régent, ne conviendrait-il pas d'apprendre à conjuguer un peu mieux?'

2) Causeries du lundi, 11 décembre 1854. — Le dernier biographe de Rivarol dit encore: 'Il a donné Dante à la France, et il est bon de ne pas l'oublier' (A. Lebreton, Rivarol, sa vie, ses idées, son talent, p. 114). M. A. Farinelli (Giorn. stor. d. lett-ital., t. 29, p. 142) a reproché vivement à M. Oelsner d'avoir (The influence of Dante on modern thought) fait dater de Rivarol la vogue de Dante en France.

3) Oelsner, Dante in Frankreich.

article phraseur de Saint-René Taillandier : ,La révolution française a réveillé les âmes engourdies ; une école s'organise, qui ranime les souvenirs littéraires du passé pour y puiser des encouragements et des forces. Dante sera le chef, le seigneur, le maître' . . . La poésie romantique avait si souvent associé Dante aux événements tragiques du siècle, que cela pouvait faire illusion au critique de la ,Revue des deux Mondes', et excuser cette tirade de 1856. Mais on doit s'étonner que cette explication — inexplicable aux yeux d'un érudit italien d'aujourd'hui — se retrouve à la finale de l'étude de M. Oelsner. On sait fort bien que la révolution française a renversé à peu près tout, sauf tous les préjugés classiques, le respect servile des règles, l'idolâtrie des Grecs, des Romains et de leurs grands imitateurs français, et la proscription des auteurs étrangers, archaïques et barbares. Elle est même une véritable crise d'humanisme, et depuis Marie-Joseph Chénier jusqu'à Napoléon Bonaparte ses meneurs ont combattu les influences anticlassiques comme autant d'offenses personnelles : les noms de Rivarol, Chateaubriand, M<sup>me</sup> de Staël, disent assez que les initiateurs et rénovateurs en ces choses de lettres furent le plus souvent des adversaires de la révolution ou de l'empire. Il ne faut donc pas chercher dans la révolution de 1789 ce nom de Dante qui retentira lors de celle de 1830 : c'est à Brutus qu'on remonte, et c'est Plutarque qu'on lit. George Sand, dans ,Mauprat', imagine, à la veille de la révolution de 1789, une jeune fille et un abbé apprenant à un vieil illettré à goûter Homère et Dante, et même à reproduire tous les épisodes de la ,Divine Comédie' : c'est une fantaisie assez peu justifiée. La ,Bibliothèque des romans' avait seulement publié, en 1788, la deuxième édition de l'Enfer de Rivarol, dont elle avait donné des fragments dès 1780, et dont la première édition, de 1783, avait été reproduite en 1785 sans changement, chez Didot le jeune. L'édition de l'Inferno, du Purgatorio et du Paradiso, qui paraît en 1787 en trois volumes à Paris, chez Jacob, est une œuvre italienne, flanquée de la lettre de Dolce à l'évêque Coriolano Martirano, d'un sonnet de Boccace et de la ,Vita di Dante' de Dolce : et elle ne paraît pas avoir frappé le public français, qui s'apprêtait à de bien autres événements. — Quand on voit Sainte-Beuve attribuer le sens dantesque de Rivarol ,à quelque chose de fier et de hardi que ce dilettante avait dans l'imagination, et qui tenait sans doute à ses origines méridionales', on songe volontiers à ce qu'aurait pu penser de Dante le fougueux et méridional Mirabeau Riquetti ; ou, quand, depuis le ,Cours familial de littérature' de Lamartine jusqu'au ,Napoléon Bonaparte' de Taine, on voit rapprocher les origines toscanes de Dante et de Bonaparte, on serait curieux de savoir comment le second a parlé du premier. Mais les hommes d'action d'alors n'étaient pas, comme les Italiens qui allaient venir, des admirateurs fervents du

vieux poète: et si Napoléon<sup>1)</sup> a pu lire le Dante d'Arrivabene, après, sans doute, d'autres éditions, ce n'était pour lui qu'une distraction et une curiosité: ses guerres ont fait plus pour le rapprochement de la France et de l'Italie. Dante a passé presque inaperçu pendant les années révolutionnaires. Louis XVI, dans sa prison, attendant la mort, a envoyé demander à la Bibliothèque nationale le 'Paradis' traduit par Grangier (d'après ce que Van Praet a raconté à Artaud de Montor): il voulait sans doute y voir la peinture de l'autre monde dans lequel il allait entrer, et cette curiosité des peines et des récompenses éternelles avait déjà attiré à Dante l'un de ses plaisants traducteurs, d'Estouteville<sup>2)</sup>. Un siècle plus tard, un abbé français s'extasia sur la magnanimité du roi déchu, pardonnant au poète qui maudissait les Capets<sup>3)</sup>. Mais cet incident est si isolé en 1793 qu'on ne peut pas conclure à une vogue de Dante en cette année tragique. Il est bien arrivé alors qu'en voulant retracer les fastes de cet esprit humain si souvent invoqué, on ait remarqué les débuts de l'art dans l'Italie moderne: Condorcet proscrit, traçant une 'Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain', remarquait qu'en Italie la langue était parvenue presque à sa perfection vers le XIV<sup>e</sup> siècle, et que le Dante est souvent noble, précis, énergique: mais toutes les idées fondamentales de la 'Divine Comédie' ne sont-elles pas, aux yeux de Condorcet et de ses pareils, les ténèbres de l'humanité? On se souciait bien peu en France des querelles d'un Venturi et d'un Lombardi sur l'orthodoxie de Dante!

La première, M<sup>me</sup> de Staël associa, dès 1796, la lecture de l'Enfer au souvenir des événements tragiques de la Révolution, avec un sentiment lyrique qui semble une première et fugitive étincelle de romantisme: dans son 'Essai sur les fictions' elle dit: 'J'aime enfin qu'en s'adressant à l'homme, on tire tous les grands effets du caractère de l'homme; c'est là qu'est la source inépuisable dont le talent doit faire sortir les émotions profondes ou terribles; et les enfers du Dante ont été moins (?) avant (?) les crimes sanguinaires dont nous venons d'être

1) Jé crois me rappeler un passage où Napoléon parle de la mise en prose de la 'Divina Commedia' dont les Italiens étaient si mécontents; mais je n'ai pu le retrouver dans le Mémorial de Sainte-Hélène.

2) Voici la plaisanterie de d'Estouteville: 'Les premiers mots que me dit feuë ma nourrice furent: l'Enfer, le Purgatoire et le Paradis. Je luy en demanday l'explication; mais elle estoit trop vraye pour m'expliquer ce qu'elle ne sçavoit pas. Elle m'adressa à son directeur, qui n'en sçavoit guere davantage, mais qui, avec une sainte morgue, éluda de répondre à mes questions. Un sçavant plus charitable m'a appris depuis que Dante Alighiery, noble florentin, le plus infortuné des mortels, avoit donné, il y a 482 ans (?), une ample description des lieux que je voulois connaître'.

3) E. Daniel, Essai sur la Divine Comédie (1873); Pachou, De Dante à Verlaine (1897).

les témoins<sup>1)</sup>. Corinne devait parler plus éloquemment et avec plus de connaissance; ses disciples de 1830 parleront avec plus de passion: la révolution elle-même n'avait pas vu naître ce lyrisme qu'elle devait plus tard inspirer plus d'une fois. Tout au plus, en Angleterre, dans le monde que fréquentaient les émigrés, entendait-on appliquer à la France la flétrissure que le chantre d'Ugolin avait adressée à Pise:

O Franciã, Francia, vituperio della gente<sup>2)</sup>.

Mais quand la tourmente passée permit aux Français de respirer et aux érudits d'écrire, Dante retrouva ses amateurs et ses critiques, et tout d'abord on vit paraître des ouvrages restés jusque là manuscrits. Car la *Divine Comédie* semble avoir occupé au XVIII<sup>e</sup> siècle certaines bonnes volontés qui n'allaient pas toujours jusqu'aux imprimeries. La traduction et l'étude de Dante étaient exceptionnellement le passe-temps d'un vieux général désœuvré comme Colbert d'Estouteville, ou de curieux intelligents, amateurs de littératures étrangères et de nouveautés: ces travaux étaient assez rares pour que dans *le Voyageur* de Madame de Genlis, un original, le vicomte de Melville, place au nombre des bizarreries qu'on lui attribue le fait d'avoir traduit en français un passage de Dante<sup>3)</sup>. Les honnêtes gens avaient un grand empire sur les dérangeaisons de traduire Dante ou d'en parler: l'abbé de Sade n'a jamais mis à exécution le projet qu'il forma d'être le biographe de l'Alighieri comme celui de Pétrarque<sup>4)</sup> (il savait dire à un critique que celui-ci n'était pas le premier poète de son pays); et Colbert d'Estouteville était mort depuis quarante ans quand sa traduction fut publiée par Sallior, en l'année 1796 (au IV de la République), où paraissait aussi *Jacques le Fataliste*, écrit vingt-trois ans plus tôt. Sallior, en bon éditeur, dit bien du mal des précédentes traductions, et prétend notamment, avec une comparaison aussi maladroite que

---

1) Oeuvres complètes, Paris 1820, t. II, p. 182. Il y a évidemment une faute d'impression, ou une omission: *avant que*, du texte imprimé, semble annoncer une phrase qui est peut-être oubliée par l'imprimeur. — Lady Blennerhassett semble avoir compris ce passage différemment, si c'est à lui qu'elle songe en disant (*Frau von Staël*, II, p. 255): *Die Verfasserin steht unter dem Eindruck von Ereignissen, die ihr, einer furchtbaren Wirklichkeit gegenüber, selbst die Höllenkreise des grossen Florentiners wie verblasste Schemen erscheinen lassen*.

2) *Inferno*, XXXIII, 79; *Journal and Correspondance of Miss Berry*, I, 134, Forneron, *Histoire des Emigrés*, I, 214; Lady Blennerhassett, *Frau von Staël*, II, p. 165.

3) A. Lebreton, *Rivarol* p. 114.

4) *Mémoires pour servir à l'histoire de la vie de Pétrarque*, 1764, II, p. XXIV, et aussi p. VI.

sévère, que celle de Rivarol est ,un chef-d'œuvre de Raphaël mal copié par Boucher'. Les dantophiles, d'ailleurs, paraissent n'être rien moins qu'amis; déjà Moutonnet de Clairfons avait mis en garde contre les manuscrits qui circulaient de l'ouvrage de Colbert d'Estouteville, et il avait même avancé que Montesquieu parlait d'une manière désavantageuse de cette traduction. Un éditeur inintelligent, qui reproduisait en même temps la notice de Bullart et l'analyse du poème par Prévost d'Exmes, un public indifférent, ou satisfait dans sa courte curiosité par Rivarol, des critiques classiques impénitents, il n'en fallait pas tant pour perdre la pauvre version, ,plate et infidèle', disait Moutonnet, ,inexacte et sans notes', dira Beuchot<sup>1)</sup>. Il eût mieux valu pour la gloire de Colbert d'Estouteville de ne pas sortir des manuscrits et des bibliothèques des curieux amis. ,Cette traduction, avouait Sallior, est pour ainsi dire la préface d'une traduction plus digne de l'original'. Mais nul n'entendra se donner une pareille préface, et Artaud de Montor et V. de Saint-Mauris ne rappelleront leur devancier Colbert qu'avec dureté. Il était pourtant inutile de combattre un rival si complètement disparu, car l'éditeur de 1796, fâché du peu de succès de la traduction, ,prit le parti extrême d'anéantir tous les exemplaires qui lui restaient; c'était presque toute l'édition<sup>2)</sup>.

En ce temps-là, le critique déjà rencontré, Laharpe, faisait un cours de littérature qu'il publia et qui est resté célèbre, et où il se flattait d'embrasser toutes les productions de l'humanité éclairée. Attentif surtout à son temps, il s'inquiète vivement du goût étrange et paradoxal dont ses compatriotes sont pris pour les poètes barbares et incultes, et du discrédit où menacent de tomber toutes les règles de l'art. Et tout d'abord il entend bien montrer que l'art a ses règles certaines, et confondre les impertinents qui exaltent le génie et le prétendent indépendant de l'art. ,Il n'y a point de sophismes<sup>3)</sup> que l'on n'ait accumulés de nos jours à l'appui de ce paradoxe insensé. On a cité des écrivains qui ont réussi, dit-on, sans connaître ou sans observer les règles de l'art, tels que le Dante, Shakespeare, Milton, et autres. C'est s'exprimer d'une manière très fautive. Le Dante et Milton connaissaient les anciens, et s'ils se sont fait un nom avec des ouvrages monstrueux, c'est parce qu'il y a dans ces monstres quelques belles parties exécutées selon les principes'. Le critique en est donc encore, après Rivarol, au point de vue de 1759. Il ne peut toutefois, après tous ces traducteurs et commentateurs dont il condamne la manie et l'enthousiasme, ignorer l'intérêt des vieux auteurs au point de vue de

1) Biographie universelle, 1813 (Oelsner, p. 88).

2) Beuchot, *ibid.*

3) C'est ainsi qu'un dantologue italien de nos jours parle des ,sophismes de Voltaire et de Laharpe' (Giornale dantesco, I, 1894, p. 91).

l'histoire de la langue et de la littérature, et dans un discours prononcé en 1797 sur les lettres depuis la décadence romaine jusqu'à Louis XIV, il concède ceci<sup>1)</sup>: 'Deux hommes pourtant, avant que l'impression fût connue, furent assez heureux pour produire dans leur idiome naturel des ouvrages qui contribuèrent à le fixer, et que leur mérite réel a même transmis jusqu'à nous. Ce fut l'Italie qui eut cette gloire; ce qui prouve que sa langue est celle des langues modernes qui a été perfectionnée la première, et que ce fut le pays de l'Europe où, dans les temps de barbarie, il se conservait encore le plus d'esprit et de goût pour les arts. Ces deux hommes furent le Dante et Pétrarque: l'un dans un poème d'ailleurs monstrueux, et rempli d'extravagances que la manie paradoxale de notre siècle a seule pu justifier et préconiser, a répandu une foule de beautés de style et d'expression, qui devaient être vivement senties par ses compatriotes, et même quelques morceaux assez généralement beaux pour être admirés par toutes les nations'. Laharpe ne démordait pas de son horreur des monstruosité, et en 1799, où parurent, après cinquante ans, les 'Lettres familières écrites d'Italie'<sup>2)</sup> du président de Brosses, l'opinion du vieux magistrat ne devait nullement sembler démodée: Dupaty, en 1785, visite l'Italie sans s'occuper de Dante, et on pourrait croire que la connaissance du vieux poète n'avait pas fait un pas en ce demi-siècle, sans tout ce qui se passa depuis, et sans la réédition de Rivarol en 1785 et en 1788: une traduction française de Dante avait été imprimée à plusieurs reprises!

La révolution et les guerres de l'empire, secouant la France et l'Europe, mêlent les hommes et les littératures; les Français exilés ou enyahisseurs apprennent les langues étrangères, et bientôt sauront goûter autre chose que leurs chefs-d'œuvre classiques<sup>3)</sup>. Parmi tant de découvertes faites au cours de ces aventures, et dont l'action devait apparaître sous la Restauration, la littérature italienne n'a pas eu autant de place que celles du Nord, mais Dante trouve pourtant accès auprès de plus d'un Français errant. C'est à Hambourg que Rivarol recommande l'Enfer à Chénedollé, qui s'en souviendra dans une ode enthousiaste en 1813; Ginguené, en 1797, est envoyé par le Directoire comme ministre à Turin; c'est à Florence que le chargé d'affaires de France, Artaud de Montor, en 1805, commence à lire en italien la

1) Lycée, (éd. de l'an VII, Paris, Agasse), t. IV, p. 33; 'Les notions sur l'art d'écrire', où il attaque les 'sophismes', sont au t. I, p. 6.

2) Les 'Lettres' ont été rééditées plusieurs fois depuis; l'édition de 1799 fut désavouée par les héritiers du président.

3) M. Faguet (Petit de Julleville, VII, p. 656) dit de Fauriel: 'Personne ne connut mieux les littératures étrangères que cet officier des armées de la République, et ce secrétaire de Fouché'.



,Commedia' avec le secours d'habiles Florentins, c'est à la suite de son voyage en Italie et de ses relations avec Monti que M<sup>me</sup> de Staël célébrera l'Homère des temps modernes. La guerre, disait Joubert, est aussi un commerce qui rapproche les peuples: et dans le temps où Monti lui-même chantait dans la même déclamation l'Italie, Dante et Napoléon, les Français devaient bien témoigner un intérêt nouveau à la langue de *si* et à son plus illustre auteur. Puis, à mesure qu'augmentent les connaissances étrangères, les plus grands champions du classicisme vieillissent et disparaissent. Si Rivarol est mort trop tôt (1801), Laharpe ne lui a guère survécu (1803), et déjà Chateaubriand, qui prononce l'éloge funèbre de Laharpe, a ouvert une phase nouvelle de la littérature française. On peut suivre d'année en année les progrès de Dante et la décrépitude du classicisme.

En l'an VIII de la République (1800), M<sup>me</sup> de Staël<sup>1)</sup> écrivait ,De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales', et consacrait à peine quelques lignes rapides à Dante: ,Le Dante ayant joué, comme Machiavel, un rôle au milieu des troubles civils de son pays, a montré, dans quelques morceaux de son poème, une énergie qui n'a rien d'analogue avec la littérature de son temps; mais les défauts sans nombre qu'on peut lui reprocher sont, sans doute, le tort de son siècle<sup>2)</sup>. M<sup>me</sup> de Staël croit encore que ce n'est que sous Léon X qu'on a commencé à bien écrire. C'était, de sa part, ignorance plutôt que prévention. Il est peut-être inutile de rappeler que pareille opinion avait des excuses dans l'âge précédent, et même chez des Italiens du XVIII<sup>e</sup> siècle, ou de remarquer que ,M<sup>me</sup> de Staël, un peu gênée peut-être par son protestantisme, a à peine osé entreprendre la réintégration de l'idéal chrétien dans ses droits sur le sentiment et sur l'imagination<sup>3)</sup>. M<sup>me</sup> de Staël, dès cette époque (mais surtout plus tard), en sait autant qu'homme de France sur l'importance des littératures étrangères: elle vient de cette Suisse qui a si souvent initié la France à la connaissance des étrangers, et notamment de Dante, depuis l'auteur de ,l'Allemagne' et Louis Bridel jusqu'à Marc Monnier et M. Ed. Rod. Mais Dante est le point faible de son information jusqu'en 1805.

En 1801, l'italien entrait dans l'enseignement universitaire<sup>4)</sup>, et bientôt, à sa suite, Dante avec Ginguené. Les campagnes d'Italie avaient, semble-t-il, excité l'intérêt des vainqueurs pour le passé et les

1) Voir Ch. De job, M<sup>me</sup> de Staël et l'Italie (Paris, Colin, 1890), p. VI, p. 26, 56, 58, 81—84,

2) De la littérature, I, 10.

3) F. Brunetière, Evolution des genres, p. 181.

4) H. Topin, Dante en France, ses éditeurs et ses traducteurs (Il bibliofilo, 1882, p. 117—120).

chefs-d'œuvre de la péninsule. En 1802 et 1803, Fantin des Odoards publie à Paris sa volumineuse et insignifiante *Histoire d'Italie depuis la chute de la république romaine jusqu'aux premières années du XIX<sup>e</sup> siècle*, et de 1802 à 1806, Ginguené fait à l'Athénée de Paris un cours très suivi de littérature italienne; en 1806 il lira les premiers chapitres de son *Histoire littéraire d'Italie* à l'Institut. Comme il a étudié les choses qu'il enseigne, ce descendant de Boileau et de Voltaire, malgré tous ses préjugés, sait la place immense que le *gran padre* occupe dans l'histoire de sa patrie et des littératures en général, il sait que c'est un de ces hommes qui suffisent pour illustrer un siècle, une nation et toute une littérature. Il est temps, dit-il, de le montrer lui-même, et de nous élever avec lui jusqu'aux hauteurs du Parnasse italien, dont les poètes qui l'ont précédé n'occupèrent que les avenues. Il y marcha quelque temps avec eux; mais au milieu de sa carrière il prit un vol inattendu, et s'élança jusqu'au sommet, où aucun de ses rivaux n'a pu l'atteindre<sup>1)</sup>. Bien informé de tout ce qu'on savait alors, et notamment des travaux italiens, Ginguené expose consciencieusement la vie et les ouvrages de Dante, et son cas montre tout ce que pouvait en cette matière un voltairien classique et instruit: L'idée générale d'un poème dont toute l'action se borne à une espèce de voyage dans l'Enfer, dans le Purgatoire et dans le Paradis, est nécessairement triste, et paraît au premier coup d'œil trop différente des sujets traités par tous les autres grands poètes; mais en convenant de cette tristesse et de cette différence, le judicieux Denina soutient que cette idée ne pouvait être plus heureuse si l'on considère les temps où Dante écrivait. J'en suis fâché pour les admirateurs de ces temps et pour ceux qui, dès que l'on exprime ou son indignation ou son mépris pour les opinions et les pratiques superstitieuses, crient que c'est la religion qu'on attaque; mais voici les propres expressions de ce très religieux et très sage écrivain. Alors, dit-il, à la crédulité la plus universelle et la plus profonde se joignaient toutes sortes de vices et de crimes publics et particuliers. Dante ne pouvait donc manquer de sujets célèbres à représenter dans les scènes de son poème. La superstition dominante donnait à ses fictions la plus grande probabilité. Après avoir, en parlant de l'invention, rapproché et comparé Homère et Dante, Ginguené est frappé des difficultés nombreuses qui se présentèrent au poète

1) *Histoire littéraire d'Italie*, 1<sup>e</sup> partie, chap. VII. La partie consacrée à Dante fut publiée en 1811 (1811 à 1819, première éd. à Paris; reproduite à Milan, 1820). C'est aussi à Ginguené qu'est dû l'article *Dante* de la *Biographie universelle, ancienne et moderne*, t. X. — Les réflexions de Ginguené sur le chant VI de l'Enfer, épisode si dégoûtant et si commun, (chap. VIII, section II), ont été relevées par un Allemand (A b e k e n, *Urteil eines französischen Kritikers über Inf. VI*, dans ses *Beiträge*, 1826).

moderne : ,Des croyances abstraites, et peu faites pour frapper l'imagination et les sens; tristes, et qui, selon l'expression très juste de Boileau,

D'ornements égayés ne sont point susceptibles;

terribles, comme il le dit encore, et qui tenaient les esprits fixés presque toujours sur des images de supplices, d'épouvante et de désespoir, avaient pris la place des ingénieuses et poétiques fictions de la mythologie. Ces croyances étaient devenues l'objet d'une science subtile et compliquée, où notre poète avait le malheur d'être si habile, qu'il y avait obtenu la palme dans l'université même qui l'emportait sur toutes les autres. La morale des premiers siècles de la philosophie, ni celle des premiers siècles du christianisme, la morale d'Homère, ni celle de l'Évangile n'existaient plus; des pratiques superstitieuses, de vétilleuses momeries, qui ne pouvaient être ni la source ni l'expression d'aucune vertu grande et utile, et qui, par l'abus des pardons et des indulgences, s'accordaient avec tous les vices, tenaient lieu de toutes les vertus. C'est dans ces circonstances, c'est avec ces matériaux si différents de ceux qu'avait employés le prince des poètes, que Dante conçut le dessein d'élever un monument qui frappe l'imagination par sa hardiesse, et l'étonne par sa grandeur'. Ginguéné apprit beaucoup de choses aux gens du monde; cité avec respect par Sismondi, il est vraiment, pour les premières années du siècle, le révélateur de l'ancienne poésie italienne, et c'est peut-être son influence qu'on retrouvera chez un classique enthousiaste de Dante, Népomucène Lemercier.

Mais un bien autre homme avait paru à l'horizon du siècle, et, secouant tout le philosophisme, avait réhabilité le moyen âge, l'art gothique, et la poésie chrétienne, en même temps qu'il créait une mélancolie passionnée qu'on aimera de retrouver, à tort ou à raison, chez les grands poètes d'autrefois. En 1802, alors que ,Delphine', de M<sup>me</sup> de Staël, se souvenait seulement du *Lasciate ogni speranza* pour l'appliquer au mariage malheureux, le ,Génie du christianisme', dont Rivarol avait encore eu le temps de voir et d'admirer les premières pages, exposait dans sa seconde partie ,la poétique du christianisme'. Voilà, semble-t-il, un domaine où Dante devait être le poète souverain. Mais Chateaubriand<sup>1)</sup> n'a pu se dégager de son éducation classique, de ses préjugés de goût, et ses lectures sont trop incomplètes. Il citera plus tard Dante avec plus de complaisance, et, sans doute, après l'avoir mieux lu. Ici, il n'est guère que l'élève de Rivarol et de Voltaire, quand, dans son livre I, au chapitre II (Vue générale des poèmes où

1) Voir U. Mengin, *l'Italie des romantiques*, p. 3 et passim; Petit de Julleville, *Hist. de la l. et de la litt. fr.*, VII, 24 et 26; Ch. de Beaurepaire, o. c., p. 8; Pacheu, *De Dante à Verlaine*; L. Bertrand, *La fin du classicisme* (Paris, Hachette, 1897, thèse), p. 350 et n. 4.

le merveilleux du christianisme remplace la mythologie), il examine ,l'Enfer du Dante; la Jérusalem délivrée': ,Sans rechercher quelques poèmes écrits dans un latin barbare, le premier ouvrage qui s'offre à nous est la ,Divina Commedia' du Dante. Les beautés de cette production bizarre découlent presque entièrement du christianisme; ses défauts tiennent au siècle et au mauvais goût de l'auteur. Dans le pathétique et dans le terrible, le Dante a peut-être égalé les plus grands poètes. Nous reviendrons sur les détails'. Il est pitoyable de voir l'apôtre du poético-christianisme ne voir la poésie et notamment l'épopée qu'à travers des classifications et des préceptes dignes du Père Bouhours. Après ce chapitre que nous venons de citer (et où il regrette la mort de Malfilâtre avec autant de componction que le mauvais goût de Dante), il est revenu, comme il l'annonçait, sur les détails. Le chapitre III, consacré au ,Paradis perdu', commence ainsi: ,On peut reprocher au Paradis perdu de Milton, ainsi qu'à l'Enfer du Dante, le défaut dont nous avons parlé: le merveilleux est le sujet et non la machine de l'ouvrage; mais on y trouve des beautés supérieures, qui tiennent essentiellement à notre religion'. Dante a de ci de là un petit coin dans les catégories, divisions et subdivisions du dissertateur, qui essaie de raccrocher le christianisme aux ,machines', au ,merveilleux', aux ,êtres surnaturels', que Chapelain et Laharpe ont recommandés comme ingrédients de l'épopée. Au chapitre IX du livre quatrième, ,le caractère de Satan' est étudié au point de vue des ressources qu'il offre aux braves poètes chrétiens; c'est naturellement du Satan de Milton qu'il s'agit: ,Avant le poète anglais, le Dante et le Tasse avaient peint le monarque de l'Enfer. L'imagination du Dante, épuisée par neuf cercles de tortures, n'a fait de Satan enclavé au centre de la terre qu'un monstre odieux; le Tasse, en lui donnant des cornes, l'a presque rendu ridicule. Entraîné par ces autorités, Milton a eu un moment le mauvais goût de mesurer son Satan; mais il se relève bientôt d'une manière sublime'. Chateaubriand admire au moins l'inscription de la porte de l'enfer, ces vers harmonieux que ,leur beauté mille fois citée, dit Ginguéné, a rendus en quelque sorte communs à toutes les langues'. Le chapitre XIV du livre quatrième, dans le ,Génie', est consacré à un parallèle de l'Enfer et du Tartare, de Dante et de Virgile: ,Le Dante, comme Enée, erre d'abord dans une forêt qui cache l'entrée de son enfer; rien n'est plus effrayant que cette solitude. Bientôt il arrive à la porte, où se lit la fameuse inscription:

Per me si va nella città dolente,  
 Per me si va nell' eterno dolore:  
 Per me si va tra la perduta gente.  
 . . . . .  
 Lasciate ogni speranza, voi ch' entrate.

Voilà précisément la même sorte de beautés que dans le poète latin. Toute oreille sera frappée de la cadence monotone de ces rimes redoublées, où semble retentir et expirer cet éternel cri de douleur qui remonte du fond de l'abîme. Dans les trois *per me si va* on croit entendre le glas de l'agonie du chrétien. Le *lasciate ogni speranza* est comparable au plus grand trait de l'Enfer de Virgile. Outre ce trait célèbre, l'apologiste connaît, comme tout le monde, l'épisode de Francesca (il regrette sans doute, comme Rivarol, que de pareils épisodes ne soient pas plus nombreux), et il éprouve pour l'histoire d'Ugolin un intérêt qu'il exprimera encore ailleurs. Après avoir suivi Enée au champ des larmes, *lugentes campi*, où est Didon, Chateaubriand reprend: Ce morceau est d'un goût exquis; mais le Dante est peut-être aussi touchant dans la peinture des campagnes des pleurs. Virgile a placé les amants au milieu des bois de myrtes et dans des allées solitaires; le Dante a jeté les siens dans un air vague et parmi des tempêtes qui les entraînent éternellement: l'un a donné pour punition à l'amour ses propres rêveries, l'autre en a cherché le supplice dans l'image des désordres que cette passion fait naître. Le Dante arrête un couple malheureux au milieu d'un tourbillon: Françoise de Rimini, interrogée par le poète, lui raconte ses malheurs et son amour:

Noi leggevamo, etc.

Nous lisions un jour . . . — Chateaubriand emprunte la traduction de Rivarol non sans ajouter en note: „Si toutefois nous osions proposer nos doutes, peut-être que ce tour élégant, nous laissâmes échapper le livre par qui nous fut révélé le mystère de l'amour, ne rend pas tout à fait la naïveté de ce vers:

Quel giorno piu non vi leggemmo avante. —

„Quelle simplicité admirable dans le récit de Françoise! quelle délicatesse dans le trait qui le termine! Virgile n'est pas plus chaste dans le quatrième livre de l'Enéide, lorsque Junon donne le signal, *dant signum*. C'est encore au christianisme que ce morceau doit une partie de son pathétique; Françoise est punie pour n'avoir pas su résister à son amour, et pour avoir trompé la foi conjugale: la justice inflexible de la religion contraste avec la pitié que l'on ressent pour une faible femme. Le parallèle continuant entre Virgile et Dante, Chateaubriand oppose Ugolin à Déiphobe: „Son histoire est intéressante, mais le seul nom d'Ugolin rappelle un morceau fort supérieur. On conçoit que Voltaire n'ait vu dans les feux d'un enfer chrétien que des objets burlesques; cependant ne vaut-il pas mieux pour le poète y trouver le comte Ugolin, et matière à des vers aussi beaux, à des épisodes aussi tragiques? Quoique, dans le chapitre précédent (chapitre XIII, L'enfer chrétien), il trouve que „ni le Dante, ni le Tasse, ni Milton, ne sont parfaits dans la peinture des lieux de douleur“, et qu'il regrette,

devant ,quelques morceaux excellents échappés à ces grands maîtres', que ,toutes les parties du tableau n'aient pas été retouchées avec le même soin', il termine son parallèle de l'Enfer et du Tartare en célébrant dignement l'horreur dantesque: ,Voulez-vous être remué; voulez-vous savoir jusqu'où l'imagination de la douleur peut s'étendre: voulez-vous connaître la poésie des tortures et les hymnes de la chair et du sang, descendez dans l'Enfer du Dante. Ici, des ombres sont ballottées par les tourbillons d'une tempête; là, des sépulcres embrasés renferment les fauteurs de l'hérésie. Les tyrans sont plongés dans un fleuve de sang tiède; les suicides, qui ont dédaigné la noble nature de l'homme, ont rétrogradé vers la plante: ils sont transformés en arbres rachitiques qui croissent dans un sable brûlant, et dont les harpies arrachent sans cesse des rameaux. Ces âmes ne reprendront point leurs corps au jour de la résurrection; elles les traîneront dans l'affreuse forêt pour les suspendre aux branches de arbres auxquelles elles sont attachées. Si l'on dit qu'un auteur grec ou romain eût pu faire un Tartare aussi formidable que l'Enfer du Dante, cela d'abord ne conclurait rien contre les moyens poétiques de la religion chrétienne; mais il suffit d'ailleurs d'avoir quelque connaissance du génie de l'antiquité pour convenir que le ton sombre de l'Enfer du Dante ne se trouve point dans la théologie païenne, et qu'il appartient aux dogmes menaçants de notre foi'. Le ton sombre de l'Enfer, c'est ce que les romantiques admireront surtout dans la ,Divine Comédie', et c'est par là seulement que celle-ci sera populaire en France: Rivarol, dont la traduction a eu, en cent vingt ans, une centaine de milliers d'exemplaires, semble avoir trouvé la mesure moyenne des facultés dantesques de ses compatriotes. Il paraît faire toute la science du ,Génie du christianisme', où le chapitre (XV) du Purgatoire ne souffle mot du ,Purgatorio', et où celui du Paradis (XVI) constate avec déception l'impuissance qu'on avait sentie déjà, et dont souffriront encore les romantiques: ,Il est pourtant extraordinaire qu'avec tant d'avantages les poètes chrétiens aient échoué dans la peinture du ciel. Les uns ont péché par timidité, comme le Tasse et Milton; les autres par fatigue comme le Dante; par philosophie, comme Voltaire; ou par abondance, comme Klopstock'. Par fatigue! c'est par là sans doute que Chateaubriand péchait, si tant est qu'il eût essayé de déchiffrer le ,Paradiso', et qu'il eût jamais feuilleté autre chose que l'Enfer de Rivarol. Mais son péché fut celui de bien d'autres, et il en a cherché les causes à peu près dans le même sens que plus tard Théophile Gautier: ,Il est de la nature de l'homme de ne sympathiser qu'avec les choses qui ont des rapports avec lui, et qui le saisissent par un certain côté, tel, par exemple, que le malheur. Le ciel, où règne une félicité sans bornes, est trop au-dessus de la condition humaine pour que l'âme soit fort

touchée du bonheur des élus: on ne s'intéresse guère à des êtres parfaitement heureux. C'est pourquoi les poètes ont mieux réussi dans la description des enfers<sup>1</sup>. Et Chateaubriand est pressé de passer à l'examen de l'Écriture, la source où Milton, le Dante, le Tasse et Racine ont puisé une partie de leurs merveilles<sup>2</sup>. — L'auteur du *„Génie“* devait être dépassé par tous les mouvements auxquels il avait donné l'impulsion, et ses disciples rompent les cadres et les règles où lui-même était entravé. Mais en son temps un éloge de l'Enfer de Dante au nom de l'art chrétien, n'était pas un appoint méprisable, car les parallèles qu'on faisait alors entre le poète mantouan et le toscan n'étaient pas toujours à l'avantage de ce dernier. Delille, en traduisant l'*„Enéide“*, avait dit dans une note du chant VI: „Dante imite à sa manière dans son Enfer les belles fictions de Virgile; il place aussi les amants dans une plaine où l'on n'entend que des soupirs, et qui est toujours agitée par l'orage. Il est bon d'observer qu'un des poètes les plus originaux de l'Italie moderne, n'est le plus souvent qu'un imitateur bizarre de ce même Virgile, à qui certains critiques refusent le titre de poète original<sup>3</sup>. Ces paroles prouvent sans doute que Delille ne connaissait la *„Divine Comédie“* que vaguement, mais elles montrent aussi le fétichisme classique qui s'opposait à tous les poètes modernes. Le même Delille connaissait bien, comme tout le monde, l'épisode d'Ugolin, et il s'en est inspiré à deux reprises dans son poème *„l'Imagination“*<sup>4</sup>), commencé en 1785, fini en 1794, et publié en 1806. Dans le chant V (Les arts), parlant de l'épopée, et faisant défiler Homère, Virgile, Dante, Milton, l'Arioste, le Tasse, Ovide, Voltaire, il dit que l'imagination aime les temps de trouble, comme ceux où parut Dante:

Cette divinité, vive et tumultueuse,  
 Se plaît aux temps de trouble; ils animent ses jeux;  
 Et, comme un feu brûlant part d'un ciel orageux,  
 C'est du choc des partis qu'elle sort plus ardente:  
 Ainsi naquit Milton, ainsi parut le Dante;  
 Le Dante, qui mêla, dans sa vie et ses vers,  
 Les beautés, les défauts, les succès, les revers;  
 Qui monte, qui descend, inégal, mais sublime,  
 Du noir abîme aux cieux, des cieux au noir abîme.  
 D'une affreuse beauté son style étincelant  
 Est comme son enfer, profond, sombre et brûlant<sup>5</sup>).

1) Un poète milanais, un peu plus tôt, avait aussi parlé de Dante dans un poème sur l'imagination (C. del Balzo, *Poesie di mille autori*, VII, 261). Il est d'ailleurs invraisemblable que Delille ait connu cette poésie en patois: le sujet évoquait naturellement Dante.

2) Ces deux derniers vers servent d'épigraphe à l'Ode que Chénedollé (1813) consacre à Dante.



Soit qu'aux portes du gouffre où règne la vengeance,  
 Il écrive ces mots: ICI PLUS D'ESPERANCE:  
 Soit que du noir cachot où rugit Ugolin,  
 Au milieu de ses fils qui demandent du pain,  
 Et dont un feu cruel dévore les entrailles,  
 Il ferme sans retour les fatales murailles  
 Où l'affreux désespoir se renferme avec eux:  
 Ah! de quels traits il peint ce père malheureux,  
 Ses soupirs étouffés, son horrible constance,  
 Cette douleur sans larme et ce morne silence,  
 Tandis que l'un sur l'autre il voit tomber ses fils!  
 O murs! écroulez-vous à ces affreux récits!  
 Non, Oreste fuyant les déesses sévères,  
 Ces scènes qui hâtaient l'enfantement des mères,  
 N'effrayaient point autant l'oreille ni les yeux<sup>1)</sup>.

La citation est un peu longue, mais on ne pourrait dire mieux ce qu'un grand poète (car Delille passait pour tel) savait et pensait de la 'Divine Comédie' en cette fin du classicisme. Les notes historiques et littéraires qu'Esménard ajoute au poème de 'l'Imagination' complètent le tableau des connaissances dantesques en 1806: à propos de 'la fameuse inscription de la porte d'enfer' (qui est en effet généralement connue, et qui fut traduite notamment par L. Carnot<sup>2)</sup>) il reproduit le texte original et l'adaptation de Rivarol:

C'est moi qui vis tomber les légions rebelles . . . ,

en remarquant: 'Cette imitation rend très faiblement l'harmonie sourde, et conserve à peine les formes pittoresques de l'original, elle est bien loin de satisfaire l'oreille et le goût de ceux qui connaissent la poésie italienne, ce qui est beaucoup plus rare que d'entendre et de parler la langue vulgaire de l'Italie; mais elle suffit pour donner une idée de ce passage du Dante, regardé partout comme le modèle d'une précision effrayante et d'un sublime profond et ténébreux, comme le sujet de son poème'. Pour Delille comme pour Esménard, et bientôt pour Talairat, Dante est surtout le chantre d'Ugolin et de l'horreur, et déjà dans le chant IV (Impression des lieux), l'auteur de 'l'Imagination', décrivant les tourments d'un jeune homme égaré dans les catacombes, s'écrie:

O toi qui d'Ugolin traças l'affreux tableau,  
 Terrible Dante, viens, prête-moi ton pinceau,  
 Prête-moi tes couleurs; peins, dans ces noirs dédales,  
 Dans la profonde horreur des ombres sépulcrales,  
 Ce malheureux qui compte un siècle par instants . . .<sup>3)</sup>.

A quoi le scholiaste, racontant l'épisode du XXXIII<sup>e</sup> chant de l'Enfer, ajoute, se ressentant toujours de Rivarol: 'C'est un des plus beaux

1) L'Imagination, poème en huit chants, t. II (1806), p. 37—38.

2) Teza, Dantiana, dans 'Il propugnatore', 1890, t. III, p. 232.

3) Ibid., t. I, p. 238.

morceaux de la poésie italienne, et peut-être celui qui a fixé le rang de ce grand poète; il est du moins vraisemblable qu'il serait peu lu, quoiqu'il soit le créateur d'une langue, si son poème n'était consacré par deux ou trois épisodes, tels que ceux du comte Ugolin et de Françoise de Rimini'. Le même Esménard, en 1805, dans son poème 'La Navigation', au chant V, racontait le malheur de Souza naufragé, avec sa femme et ses enfants, et mourant chez les Cafres impitoyables, et il avait invoqué, comme Delille, le poète de l'horreur :

O toi qui fis parler le spectre d'Ugolin,  
 Qui nous montras ses fils, épuisés par la faim,  
 Collant leur bouche avide à ses mains paternelles,  
 Et voulant de leurs corps nourrir ses dents cruelles,  
 Lui-même de ses bras leur offrant les lambeaux,  
 O peintre de l'Enfer, prête-moi tes pinceaux!  
 Du moins, dans les accès de sa faim dévorante,  
 Ugolin sous ses yeux n'avait pas son amante.

Non seulement Dante est avant tout l'auteur d'Ugolin, mais les histoires horribles et tragiques paraissent, aux yeux de Delille et d'Esménard, la caractéristique de l'Italie; et le pays qui deux siècles plus tôt avait révélé la grâce, la beauté, le charme de la vie cultivée et élégante et des formes harmonieuses, est pour l'auteur de 'l'Imagination' la patrie des fureurs implacables:

La mémoire nourrit les passions terribles,  
 Surtout dans ces climats, dont les âpres chaleurs,  
 Ainsi que les poisons, exaltent les fureurs.  
 Là, par l'homme superbe une injure endurée  
 Descend profondément dans son âme ulcérée . . .').

La note d'Esménard commente ce passage comme suit: 'L'histoire moderne de l'Italie offre une foule d'exemples de ces vengeances implacables. Les querelles des Guelfes et des Gibelins, les discordes entre les villes voisines, les haines héréditaires de familles y remplissent les annales du moyen âge de crimes atroces, enfantés par des passions ardentes qu'exaltait encore la chaleur du climat. Quelques-unes de ces aventures funestes ont fourni à la poésie des tableaux d'une effrayante beauté: telle est celle du comte Ugolin, au trente-troisième chant du Dante, et celle des Capulet et des Montaigu, qui a produit la tragédie de Roméo et Juliette'. Voilà donc que dans la mémoire des rimailleurs Dante et Shakespeare ont jeté leur ombre sur la patrie de Virgile et de Pétrarque; le traducteur des 'Géorgiques' et de l'Enéide' a vécu à Londres et est devenu le traducteur de Milton, et il se souvient d'une inscription formidable ou d'un épisode

1) Ibid., t. I, p. 81, et note, p. 113—114.

terrible de la ‚Commedia‘. Celle-ci avait parfois un autre ton, et déjà la note d'Esménard plaçait, après Rivarol, l'histoire de Francesca parmi les traits les plus connus.

Les traducteurs commençaient à sentir, après Chateaubriand, le charme touchant et mélancolique du V<sup>e</sup> chant de l'Enfer, et Carion de Nizas en donne une adaptation dans le ‚Moniteur universel‘<sup>1)</sup> du 6 mai 1805. Malheureusement, Louis Bridel n'a que trop raison de lui dire, fort poliment: ‚Votre style fleuri et léger dénature votre original, au point que sa physionomie vénérable, antique, j'allais presque dire patriarcale, en est devenue entièrement méconnaissable. C'est l'Albane imitant une esquisse de Michel-Ange‘<sup>2)</sup> (Bridel est trop aimable, mais il touche plus juste que Sallior). On ne s'explique pas que Bridel admire le style de Carion, à défaut de son talent de traducteur, quand on voit ce Carion défigurer lamentablement les paroles de Francesca:

Les pleurs qu'on donne aux maux d'un misérable  
 Semblent peut-être en alléger le poids;  
 Et cependant c'est rouvrir la blessure  
 D'un tendre cœur; les regrets superflus,  
 Les souvenirs d'un bonheur qui n'est plus,  
 Ne font qu'aigrir la peine qu'on endure.

Le classicisme soit loué d'avoir épargné à Dante beaucoup de pareils paraphrastes! Bridel, qui vit les défauts de Carion, mais qui ne savait pas écrire, vante fort dans sa lettre ‚la douceur et la mélancolie de l'anecdote de Françoise de Rimini‘, de même que ‚l'art de trouver la fibre la plus secrète du cœur‘ que possède ‚Mr. de Chateau-Briant‘ à l'égal de ‚l'auteur de Clarisse Harlowe‘; doué d'une mémoire confuse et incohérente, ce pauvre Bridel regrette seulement que Dante ait si peu d'épisodes de Francesca et d'Ugolin, qu'il soit si obscur, et qu'il ait oublié qu'il écrivait pour la postérité! Voici comment Bridel, joignant l'exemple au précepte, et traduisant à son tour le chant V, met à mal le célèbre passage:

Françoise a répondu: Quand on est malheureux,  
 Il n'est pas de tourment, crois-moi, plus douloureux,  
 Que de renouveler la mémoire effacée  
 D'une félicité trop promptement passée!  
 Un sage te l'apprit.

Bridel estimait qu'un poète comme Dante devrait être mieux connu en France. Pour en traduire les morceaux terribles (et notamment le

1) Gazette nationale, ou le Moniteur universel.

2) ‚Ou de Salvator Rosa‘, ajoute Bridel, p. 11 (Lettre de L. Bridel à Carion de Nizas sur la manière de traduire Dante, avec la traduction du chant V de l'Enfer de Bridel, et celle de Carion de Nizas, Bâle 1805).

XXXIII<sup>e</sup> chant), „il faut, disait-il, une touche fière et terrible, un pinceau sombre, hardi, vigoureux“. Selon lui, l'homme tout désigné était, en vers, Delille; en prose, Chateaubriand. Mais ni l'un ni l'autre n'entreprirent cette besogne; et c'est Milton, plus moderne et plus raisonnable, que tous deux traduiront à trente ans d'intervalle.

Mais le voyage d'Italie, qui fut tant de fois la révélation de la poésie pour les Français, depuis du Bellay jusqu'à Lamartine, avait, de façons diverses, sollicité et entraîné les deux initiateurs du romantisme<sup>1)</sup>. Chateaubriand faisant l'ascension du Vésuve se rappelait les sables brûlants décrits au quatorzième chant de l'Enfer, „où des flammes éternelles descendent lentement et en silence, *come di neve in Alpe senza vento*<sup>2)</sup>. M<sup>me</sup> de Staël, moins paysagiste que l'auteur d'*Atala*, s'initiait à la connaissance de Dante avec plus de passion. Elle trouvait dans l'amitié de Monti l'avantage d'entendre lire l'épisode de Francesca et celui d'Ugolin de façon dramatique<sup>3)</sup>, et elle commençait à sentir le poème sacré avec un cœur italien plein de tous les grands poètes. Le 23 juin 1805, elle écrit à son grandiloquent ami: 'J'étudie le Dante avec ardeur, pour qu'à votre arrivée à Coppet vous me trouviez plus avancée encore dans l'italien; je vais commencer aussi cet ouvrage sur l'Italie, qui doit me mériter votre pardon'. Cet ouvrage fut un chef-d'œuvre, *Corinne* (1807), où, mêlant l'histoire de l'improvisatrice Corilla<sup>4)</sup>, ses propres sentiments et tous ses souvenirs, M<sup>me</sup> de Staël exprima avec le plus de force ses passions, ses rêves littéraires et l'admiration de Dante. Jamais un roman français n'a si éloquem-

1) Le fils de M<sup>me</sup> de Staël (Oeuvres de M<sup>me</sup> de Staël, Paris 1821, t. XV, p. 128) dira du voyage de sa mère: „Le beau ciel de Naples, les souvenirs de l'antiquité, les chefs-d'œuvre de l'art lui ouvrirent des sources de jouissances qui lui étaient restées inconnues jusqu'alors; son âme, accablée par la tristesse, sembla revivre à ces impressions nouvelles, et elle retrouva la force de penser et d'écrire. Elle revint d'Italie dans l'été de 1805, et passa une année, soit à Coppet, soit à Genève, où plusieurs de ses amis se trouvaient réunis. Pendant ce temps elle commença à écrire *Corinne*“.

2) Il cite longuement les vers 7—13: *arrivammo ad una landa . . .* (U. Mengin, o. c., p. 15); Chateaubriand, *Voyage en Italie*; *Le Vésuve*, 5 janvier 1804 (Oeuvres, 1840, t. IV, p. 298); le 2 janvier (à Naples) Dante est cité parmi les gloires de l'Italie.

3) *Corinne*, t. I (1807), p. 423, note (3): „Le célèbre Monti dit les vers comme il les fait. C'est véritablement un des plus grands plaisirs dramatiques que l'on puisse éprouver, que de l'entendre réciter l'épisode d'Ugolin, de Francesca di Rimini, la mort de Clorinde, etc.' On connaît le mot fameux d'après lequel M<sup>me</sup> de Staël n'aurait aimé en Italie que la mer et Monti.

4) Dupaty (*Lettres sur l'Italie en 1785*, Rome et Paris 1788, t. I, p. 141: lettre XXIX) raconte la visite qu'il fit à „cette célèbre improvisatrice, qui a été couronnée, il y a quelques années, au Capitole“.

ment célébré le vieux poète. Orso et miss Nevil, Philippe Dechartre et la comtesse Martin, en 1840 dans *Colomba*, en 1894 dans le *Lys rouge*, liront et commenteront encore la *Divine Comédie*: nul héros de roman n'est comparable sous ce rapport à Corinne, qui chante l'hymne à Dante du romantisme à son premier éveil. Quel hymne, quel auditoire, et quel décor! Corinne triomphante<sup>1)</sup>, au Capitole, improvise la louange de *la terre où les orangers fleurissent* et de ses gloires poétiques, et elle parle du premier des poètes avec des accents vibrants où elle s'est mise elle-même tout entière: *Le Dante, l'Homère des temps modernes, poète sacré de nos mystères religieux, héros de la pensée, plongea son génie dans le Styx pour aborder à l'enfer, et son âme fut profonde comme les abîmes qu'il a décrits. L'Italie, aux jours de sa puissance, revit tout entière dans le Dante. Animé par l'esprit des républiques, guerrier aussi bien que poète, il souffle la flamme des actions parmi les morts, et ses ombres ont une vie plus forte que les vivants d'ici bas. Les ombres, ce sont surtout les deux qui vont ensemble et qui paraissent si légères au vent: Les souvenirs de la terre les poursuivent encore; leurs passions sans but s'acharnent à leur cœur; elles s'agitent sur le passé qui leur semble encore moins irrévocable que leur éternel avenir. Et c'est la poésie elle-même que l'héroïne admire en Dante, une poésie qui est déjà, comme plus tard pour le chef du romantisme, l'écho sonore mis au centre de tout: Les magiques paroles de notre plus grand poète sont le prisme de l'univers; toutes ses merveilles s'y réfléchissent. A sa voix tout sur la terre se change en poésie. En même temps qu'elle interprète habilement le triple poème, et spécialement l'enfer, en même temps qu'elle définit et découvre la couleur toscane des régions de l'au delà et l'âme souffrante du Florentin exilé, on dirait que déjà, comme feront ses disciples vers 1830, Mme de Staël cherche à se retrouver et à se mirer dans le portrait de Dante: elle aussi est exilée, elle aussi espère en sa gloire littéraire<sup>2)</sup>: On dirait que le Dante, banni de son pays, a transporté dans les régions imaginaires les peines qui le dévoraient. Ses ombres*

1) Corinne, II, 3. — Dejob, Mme de Staël et l'Italie, p. 82—84; A. Wahl, compte rendu de P. Gautier, Mme de Staël et Napoléon, dans la *Deutsche Literaturzeitung*, 6 juin 1903, col. 1421; H. Topin, dans *Il bibliofilo* 1882, p. 117, n. 2; Paul Gautier, Mme de Staël et Napoléon, (Paris, Plon, 1902, thèse) chap. XII et XIII; Blennerhassett (lady), *Frau von Stael*, t. III (Berlin, 1889), p. 127.

2) Elle espère, quelques jours après la publication de *Corinne*, que le gouvernement impérial va *adoucir sa triste situation* (lettre du 5 mai 1807 à Mme Récamier): P. Gautier, Mme de Staël et Napoléon (Paris, Plon 1902, thèse), p. 193. Dans sa lettre du 10 avril 1807 à Camille Jordan, elle rapproche sa douleur de celle de Dante et de Cicéron (Sainte-Beuve, *Nouveaux lundis*, XII; Blennerhassett, III, 173).

demandent sans cesse des nouvelles de l'existence, comme le poète lui-même s'informe de sa patrie, et l'enfer s'offre à lui sous les couleurs de l'exil. Tout à ses yeux se revêt du costume de Florence. Les morts antiques qu'il évoque semblent renaître aussi toscans que lui; ce ne sont point les bornes de son esprit, c'est la force de son âme qui fait entrer l'univers dans le cercle de ses pensées'. Voici enfin les paroles en lesquelles M<sup>me</sup> de Staël mêle ses sentiments à ceux de Dante par la bouche de Corinne: „Le Dante espérait de son poème la fin de son exil; il comptait sur la renommée pour médiateur; mais il mourut trop tôt pour recueillir les palmes de la patrie. Souvent la vie passagère de l'homme s'use dans les revers; et si la gloire triomphe, si l'on aborde enfin sur une plage plus heureuse, la tombe s'ouvre derrière le port'. Ces paroles où la grande initiatrice entoure la gloire de Dante de la mélancolie passionnée du siècle nouveau, ne sont pas les seules consacrées au vieux poète dans le célèbre roman: elle rencontre à Florence, dans l'église de Santa Croce, „un tableau en l'honneur du Dante, comme si les Florentins, qui l'ont laissé périr dans le supplice de l'exil, pouvaient encore se vanter de sa gloire<sup>(1)</sup>. Et n'est-ce pas Dante que la romanesque voyageuse croyait retrouver en Monti? Son illusion est d'autant plus excusable qu'elle était celle des Italiens eux-mêmes<sup>(2)</sup>), et que Manzoni, dans un quatrain fameux, conférait au poète ampoulé

„Di Dante il core e del suo duce il canto'.

„L'Aristodème de Monti, dit Corinne, a quelque chose du terrible pathétique du Dante . . . Le Dante, ce grand maître en tant de genres, possédait le génie tragique qui aurait produit le plus d'effet en Italie, si, de quelque manière, on pouvait l'adapter à la scène: car ce poète sait peindre aux yeux ce qui se passe au fond de l'âme, et son imagination fait sentir et voir la douleur. Si Le Dante avait écrit des tragédies, elles auraient frappé les enfants comme les hommes, la foule comme les esprits distingués'. Et comme Oswald est pénétré de l'idée de l'influence de la société sur la littérature, il réplique: „Lorsque Le Dante vivait, les Italiens jouaient en Europe et chez eux un grand rôle politique . . .<sup>(3)</sup>.

M<sup>me</sup> de Staël a si bien lu Dante qu'elle se sert de la métaphore

1) Corinne, XVIII, 3. — Elle rappelle aussi l'épisode de Casella à propos du goût des Italiens pour la musique.

2) Blennerhassett, t. III, p. 101 et suiv.

3) Corinne, VII, 2. Dans le même chapitre, elle dit, un peu plus haut: „La Mérope de Maffei, le Saül d'Alfieri, l'Aristodème de Monti, et surtout le poème du Dante, bien que cet auteur n'ait point composé de tragédie, me semblent faits pour donner l'idée de ce que pourrait être l'art dramatique en Italie'. — Voir encore „Corinne", IV, 4, X, 1 et 7.

des, manteaux de plomb<sup>1)</sup>. De plus, tout en peignant les splendeurs de l'Italie antique et moderne, *Corinne* ne perd pas de vue la critique de la littérature française, l'étréouitessse condamnabie des préjugés classiques et nationaux, l'importance des poètes étrangers: l'entretien du comte d'Erfeuil et des Anglais, c'est déjà la cause de Shakespeare contre Racine, des barbares contre les classiques, c'est presque le programme de ce que l'Allemagne<sup>2)</sup> recommandera de façon plus circonstanciée: *Il nous serait impossible, dit le comte d'Erfeuil, de supporter sur la scène les inconséquences des Grecs, ni les monstruositées de Shakespeare; les Français ont un goût trop pur pour cela. Notre théâtre est le modèle de la délicatesse et de l'élégance, c'est là ce qui le distingue; et ce serait nous plonger dans la barbarie, que de vouloir introduire rien d'étranger parmi nous. — Autant vaudrait, dit Corinne en souriant, élever autour de vous la grande muraille de la Chine . . . Nous qui sommes Italiens, notre génie dramatique perdrait beaucoup à s'astreindre à des règles dont nous n'aurions pas l'honneur, et dont nous souffririons la contrainte . . .* Ce qui se dit du drame se dira bientôt de toute poésie, et la cause des Italiens, ce sera bientôt celle des romantiques, c'est déjà celle des Anglais, et notamment de Shakespeare: et cela d'autant plus, ici, que *c'est un sujet italien que Roméo et Juliette*, et que *Shakespeare a écrit cette pièce avec cette imagination du midi tout à la fois si passionnée et si riante; cette imagination qui triomphe dans le bonheur, et qui passe si facilement, néanmoins, de ce bonheur au désespoir, et du désespoir à la mort*<sup>3)</sup>.

Enfin M<sup>me</sup> de Staël a auprès d'elle Sismondi et Schlegel à l'époque où elle écrit *Corinne*, qui parut dès 1807 à Berlin dans la traduction allemande de Friedrich Schlegel: et on sait que les Schlegel et leur école, qui rempliront de leurs idées le livre *De l'Allemagne*, réclament, au nom de Dante et de Calderon, la première place pour l'Italie et l'Espagne dans l'histoire des littératures modernes<sup>3)</sup>: c'est encore Schlegel qui, dans les années de gloire du romantisme, parlera des trécentistes aux lecteurs de la *Revue des deux mondes*.

Le salon de M<sup>me</sup> de Staël, où se rencontrèrent, outre tant d'étrangers, Chênedollé, Fauriel, et bien d'autres, eût pu, pour un peu, devenir pour le culte de Dante la chapelle que sera le Cénacle romantique.

1) *Corinne*, XIV, 1: *Non, mon cher Oswald, vous ne pouvez vous faire une idée de la peine que j'éprouvai en entendant mon père parler ainsi. Je me le rappelai plein de grâce et de vivacité, tel que je l'avais vu dans mon enfance, et je le voyais courbé maintenant sous ce manteau de plomb, que Le Dante décrit dans l'enfer, et que la médiocrité jette sur les épaules de ceux qui passent sous son joug*.

2) *Corinne*, VII, 3.

3) Blennerhassett, *Frau von Staël*, III, p. 78.



,Corinne' eut un grand succès, et une longue portée: plus d'un romantique préférera, comme Jules Lefèvre,

les pleurs de Corinne aux raisons de Platon<sup>1)</sup>.

Corinne incarne M<sup>me</sup> de Staël aux yeux de Lamartine enthousiaste, et le jeune poète de Mâcon a aspiré, de son propre aveu, le souffle de l'Italie dans ,Corinne' avant de faire son voyage à Naples; Napoléon lui-même reprochera au fameux roman de ravalier les Français. Mais dans toutes les discussions qu'il soulève dès 1807, ce n'est pas l'éloge de Dante qu'on remarque le plus, et ce n'est pas la leçon que la critique en tire: même c'est un Français qu'on reconnaît aujourd'hui dans l'auteur d'un article hostile du ,Giornale enciclopedico di Napoli', grâce en partie à ses gallicismes et à son jugement sur Dante, qu'il appelle ,il Dante'<sup>2)</sup>.

L'admiration grandissante de M<sup>me</sup> de Staël pour les étrangers déplaisait fort au maître d'alors et aux puristes du classicisme irréductible. Dans le bon goût qui règne encore, Dante semble le poète de l'horreur sans frein, et Ducis, voulant refaire son Shakespeare de façon plus hardie, annonce à Talma qu'il va tremper sa plume dans ,l'encrier de Dante'<sup>3)</sup>.

Chateaubriand ayant à peindre l'Enfer dans ses ,Martyrs' (1809), se souvient à peine de l'Enfer italien dont il avait parlé en phrases harmonieuses: ,Au centre de l'abîme, au milieu d'un océan qui roule du sang et des larmes, s'élève parmi des rochers un noir château, ouvrage du désespoir et de la Mort. Une tempête éternelle gronde autour de ses créneaux menaçants, un arbre stérile est planté devant sa porte, et sur le donjon de ses tristes murs, repliés neuf fois sur eux-mêmes, flotte l'étendard de l'Orgueil à demi consumé par la foudre. Les démons, que les païens appellent les Parques, veillent à la barrière de ce palais ténébreux<sup>4)</sup>. A la fin du complot des démons, on voit passer la troupe immonde à la lueur des fournaises ardentes, comme, dans une grotte souterraine, voltigent à la lumière d'un flambeau ces oiseaux douteux dont un insecte impur semble avoir tissu les ailes. Sous le vestibule du palais des enfers, devant un lit de fer où repose l'Eternité des douleurs, est suspendue une lampe: là brûle la flamme primitive de la colère céleste, qui alluma les brasiers éternels'. Mais les démons de Chateaubriand sont bien élevés, se comportent en gentlemen, et raisonnent comme des encyclopédistes. Quant

1) Jules Lefèvre-Deumier, *Poésies* (éd. 1844), p. 546. — Cf. déjà Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, éd. Biré, t. V, p. 53.

2) *Dejob*, o. c., p. 120.

3) Lettre du 24 juin 1807 (*Jusserand, Shakespeare en France*, p. 351).

4) *Les Martyrs*, liv. VIII.

à son paradis, il se ressent encore moins de celui de Dante, puisque l'auteur du *'Génie'* et des *'Martyrs'* le connaissait beaucoup moins que l'*'Enfer'* de Rivarol: *'Au centre des mondes créés, au milieu des astres innombrables qui lui servent de remparts, d'avenues et de chemins, flotte cette immense cité de Dieu, dont la langue d'un mortel ne saurait raconter les merveilles. L'Eternel en posa lui-même les douze fondements<sup>1)</sup>. . . L'astre humide et tremblant qui précède les pas du matin; cette autre planète qui paraît comme un diamant dans la chevelure d'or du soleil; ce globe à la longue année qui ne marche qu'à la lueur de quatre torches pâliissantes; cette terre en deuil qui, loin des rayons du jour, porte un anneau ainsi qu'une veuve inconsolable; tous ces flambeaux errants de la maison de l'homme, attirent les méditations des élus. Enfin, les âmes prédestinées volent jusqu'à ces mondes dont les étoiles sont les soleils, et elles entendent les concerts inconnus de la Lyre et du Cygne célestes . . . Par delà le sanctuaire du Verbe s'étendent sans fin des espaces de feu et de lumière. Le Père habite au fond de ces abîmes de vie . . . L'esprit qui remonte et descend sans cesse du Fils au Père, et du Père au Fils, s'unit avec eux dans ces profondeurs impénétrables. Un triangle de feu paraît alors à l'entrée du Saint des saints . . . O parole divine! quelle longue et faible succession de temps et d'idées la parole humaine est obligée d'employer pour te rendre! Tu fais tout voir, tout comprendre aux élus dans un moment; et moi, ton indigne interprète, je développe péniblement dans un langage de mort les mystères contenus dans un langage de vie!<sup>2)</sup>. C'est de l'Écriture sainte, du Tasse et de Milton que s'inspirait l'auteur dans ce livre III des *'Martyrs'*, qui fut le plus critiqué<sup>3)</sup>, et que Chateaubriand mettait au premier rang de ses pages heureuses. Quant au livre VIII et à l'enfer qu'il dépeint, 's'il*

1) La paraphrase de l'inscription de la porte de l'enfer, par Rivarol, disait:

La main qui fit les cieux posa mes fondements.

Chateaubriand, dans la remarque 3 du III<sup>e</sup> livre, se réclame d'ailleurs de l'Écriture pour ce passage.

2) Les *Martyrs*, liv. III. Sur l'influence de cette peinture sur V. Hugo, v. Fr. Ganser, *Beitrag zur Beurteilung des Verhältnisses von V. Hugo zu Chateaubriand* (Dissert. Heidelberg, 1900), p. 68. Voici quel était le paradis de Dante dans l'improvisation de Corinne, que Chateaubriand avait lue: *'Un enchaînement mystique de cercles et de sphères le conduit de l'enfer au purgatoire, du purgatoire au paradis; historien fidèle de sa vision, il inonde de clarté les régions les plus obscures, et le monde qu'il crée dans son triple poème est complet, animé, brillant comme une planète nouvelle aperçue dans le firmament . . . Cette mythologie de l'imagination s'anéantit, comme le paganisme, à l'aspect du paradis, de cet océan de lumières, étincelant de rayons et d'étoiles, de vertus et d'amour'*.

3) Remarques sur le livre III (par Chateaubriand).

étoit difficile, dit l'auteur, de représenter un ciel chrétien parce que tous les poètes ont échoué dans cette peinture, il étoit difficile de décrire un enfer, parce que tous les poètes ont réussi dans ce sujet. Il a donc fallu essayer de trouver quelque chose de nouveau après Homère, Virgile, Fénelon, le Dante, le Tasse et Milton. Je méritais l'indulgence de la critique; je l'ai en effet obtenue pour ce livre<sup>1)</sup>. La critique ne pouvait, en effet, trouver à redire au bon goût de l'auteur: l'enfer et le paradis de 1809 sont bien loin de ceux de 1300, et sont bien plus proches de la *Henriade* que de la *Commedia*. Quant à la critique d'aujourd'hui, elle ne se fait plus d'illusion romantique sur les épopées mystiques, et elle comprend parfaitement que M. de Chateaubriand, converti récent, ne soit pas devenu le Dante français<sup>2)</sup>.

La littérature de l'Empire, qui se ressent si fort d'Ossian et qui connaît le genre troubadour, n'a pas encore pris un seul caractère dantesque, malgré tout ce qu'elle a pu savoir du grand poète du moyen âge. La critique du temps a eu l'occasion de discuter ce poète et l'admiration naissante qu'il inspirait à quelques-uns: c'est Geoffroy, le feuilletoniste connu du *Journal des débats*, qui étoit alors le pontife du goût classique et le contempteur des *farces* de Shakespeare. Quiconque a vécu à Paris à l'époque napoléonienne, — écrit en 1838 un Allemand d'une science assez douteuse — se rappellera un débat littéraire suscité par Geoffroy, au sujet de Dante, et où le grand poète fut fort maltraité; on lui refusa (comme autrefois Voltaire à Shakespeare) non seulement toute grâce, mais aussi tout génie; il n'étoit rien qu'un des *barbares du moyen âge*<sup>3)</sup>.

Son plus grand mérite aux yeux même de ses admirateurs, c'est l'horrible, et G. de Talairat, dans le *Nouvel almanach des Muses* de 1811, donne une *imitation de l'épisode d'Ugolin, de l'Enfer du Dante*, sujet qui en 1778 déjà avait inspiré à J. de Vinezac une *héroïde: Montaigne à l'archevêque Roger son tyran*<sup>4)</sup>.

Dès 1811—1813<sup>5)</sup>, tandis que M<sup>me</sup> Chomel (Giacomelli), publiait

1) Rem. sur le livre VIII.

2) E. Faguet, *Dix-neuvième siècle* (article Chateaubriand), p. 40.

3) Article signé Mr. (à propos de la traduction de la *Divine Comédie* par Ledreuille), dans les *Blätter zur Kunde der Litteratur des Auslands*, 30 mai 1838 (Stuttgart et Augsburg, Cotta).

4) *Pièces fugitives* (Amsterdam, 1778).

5) Artaud dit dans l'Introduction de sa traduction (3<sup>e</sup> éd., Didot 1866, p. V): *„Nous avons publié une traduction de la Divine Comédie, 3 v. in-8., Paris 1811—1813. Il s'appelait d'abord „un membre de la Société Colonnaire de Florence“. Quant aux dessins de Giacomelli, le catalogue de la „Dante collection“ de Fiske (Cornell University) mentionne une édition de Paris*

une collection de cent figures dessinées et gravées par elle, „pour orner la Divine Comédie du Dante traduite en français par M. Artaud“, ce traducteur français, Artaud de Montor, avait publié une version qui devait être la source principale des connaissances de Lamartine en cette matière, et de bien des traducteurs en vers si l'on en croit un méchant critique<sup>1</sup>). „J'ai commencé — raconta Artaud — à lire la Divine Comédie avec le secours d'habiles Florentins, vers l'an 1805; depuis, elle est devenue, dans mes loisirs, une constante étude. Chacun de ces vers a été comme manié par moi, pendant plus de quarante années. Ma première intelligence de ce texte, bornée d'abord dans ses aperçus, balbutiait devant mon maître, le bon et savant abbé Fontani, quelques paroles d'applaudissements et d'actions de grâces. Revenu de Toscane, j'ai donné au public mes premiers tâtonnements qui portaient d'une main mal assurée . . . Le public de 1812 se montrait peut-être trop encourageant; celui de 1830, plus difficile, a encore été trop bienveillant<sup>2</sup>). Ces paroles ne sont pas une simple vantardise de traducteur satisfait: malgré tous ses défauts, l'ouvrage d'Artaud avait eu un long succès, comme en témoignent les rééditions nombreuses, et l'auteur pouvait, sans ridicule, s'imaginer qu'il avait ouvert une ère nouvelle dans la dantographie française. „Les premières traductions qu'on donne de la „Divine Comédie“ en France, à la fin du siècle dernier — dira plus tard Lamartine —, ne sont que des paraphrases enluminées ou affadies; il est impossible d'y trouver trace de l'original [il est fort douteux que Lamartine les ait lues]: „ce sont des dentelles sur le corps d'Hercule. La première traduction sérieuse et les premiers commentaires compétents sont la traduction et les notes explicatives du chevalier Artaud. M. Artaud était un diplomate et un savant français, résidant tantôt à Florence, tantôt à Rome. Je l'ai beaucoup connu

1813, „précédée d'une explication de chaque sujet, et de renvois aux pages avec lesquelles ils correspondent dans les trois volumes, avec un portrait du Dante d'après J. Stradan“. J'ai sous les yeux (Bibliothèque de l'Université de Liège, XVIII, 165, 38) un exemplaire sans date, où chaque dessin porte seulement les vers italiens auxquels il se rapporte: „La Divina Commedia di Dante Alighieri, cioè l'Inferno, il Purgatorio, ed il Paradiso composta ed incisa da Sofia Giacomelli“ (à Paris, chez Salmon, Ma d'Estampes Boulevard Montmartre Nr. 1, près le Théâtre des Variétés-Panorama).

1) G. C. (Granier de Cassagnac), dans la „Revue des deux mondes“, 1840, 4<sup>e</sup> série, t. XXIV, p. 458: „M. Artaud est le père d'une famille de traducteurs qu'il a nourris de sa substance comme de petits pélicans. Ils auraient pu avoir une meilleure table“.

2) La Divine Comédie de Dante Alighieri, traduite en français par M. le chevalier Artaud de Montor, 3<sup>e</sup> éd., Paris, Didot, 1866, Introduction, p. XXV et XXVI.

dans ma jeunesse; j'ai été son disciple en diplomatie italienne et en intelligence des poètes de cette terre de toute poésie. C'est lui qui m'a fait épeler le Dante<sup>1)</sup>, c'est à lui que je dois le droit de le comprendre et d'en parler aujourd'hui (c'est un droit qui fut singulièrement contesté à Lamartine, comme nous verrons). Il avait transfusé son sang dans l'ombre du poète toscan. La figure même de M. Artaud avait pris quelque chose de la physionomie anguleuse, plombée, ascétique, que les peintres donnent au visage de Dante, allongé et amaigri sous son laurier . . . Ce souvenir m'a peut-être rendu partial pour sa traduction et pour ses commentaires; mais j'avoue que jusqu'ici je n'ai pu lire avec une complète sécurité de sens le poème du Dante que dans l'édition en deux langues de M. Artaud, et en contrôlant à chaque instant le texte par le commentaire. M. Artaud n'était pas poète, j'en conviens; mais il était savant. Dante était assez poète pour deux<sup>2)</sup>. Il le parut du moins aux lecteurs français, et nous retrouverons la traduction d'Artaud, nous rencontrerons son *Histoire de Dante* (1841). Ce qu'on en remarqua surtout, c'est le volume qui contient l'Enfer, et pour combattre cet exclusivisme, le brave Artaud imagina plus tard de donner toute la traduction en un seul volume: *Des libraires*, dit-il en 1846, *avaient remarqué, dans des ventes publiques, que les héritiers possesseurs de mes deux premières éditions, retenaient comme bon et de quelque valeur le poème de l'Enfer, et se défaisaient avec affectation du Purgatoire et du Paradis, réputés, selon eux, livres sans intérêt, sans poésie, et écailles d'huîtres (je dis le propre nom dont on se servait)*<sup>3)</sup>. Ainsi, dans la naïve et gauche traduction d'Artaud comme dans la belle infidèle de Rivarol, le public français en reste à son idée, de ne chercher en Dante que le poète infernal. Au moins celui-ci fait des progrès, et les injures d'un Geoffroy étant moins redoutables que celles de Voltaire ou même de La Harpe, le classicisme perd du terrain, et les barbares avancent.

Dante est si connu, qu'un chirurgien français ne visite pas la Toscane sans rappeler qu'au commencement du quatorzième siècle Le Dante parut, bientôt suivi de Pétrarque, de Boccace, et ce chirurgien, P. Petit-Radel (qui voyagea en Italie en 1811 et 1812) s'attendrit naïvement à l'idée de la Renaissance et de la civilisation des Médicis: *Heureux temps où le prince, cessant de recevoir les hommages d'un chacun, venait*

1) C'est peut-être à lui aussi, autant qu'à une tradition française fautive, que Lamartine doit l'habitude de dire *le Dante*, au lieu de *Dante*; cette mauvaise habitude a été reprochée à Artaud dans l'article cité de Granier de Cassagnac, *Revue des deux mondes*, 1840, t. 24 (n. s.), p. 461.

2) Lamartine, *Traducteurs et commentateurs de Dante (Souvenirs et portraits)*, chap. XXX; Hachette, 1872, t. III, p. 164—165).

3) Ed. citée, p. VII.

ainsi oublier le poids du suprême pouvoir au milieu des philosophes occupés de la subtile doctrine de Platon, où à une table frugale succédaient des discussions sur plusieurs passages du Dante, que chacun expliquait à sa manière<sup>1)</sup>. Le même voyageur dit de Florence: „La poésie fut toujours cultivée d'une manière particulière à Florence. Le père de cette poésie, Le Dante, y prit naissance, et son invention fait voir ce que peut le terroir chez ceux que regarde favorablement le dieu de l'harmonie<sup>2)</sup>. C'est ainsi qu'un siècle plus tôt on se souvenait de Dante, poète de terroir, à propos d'un poète wallon, Denis Coppée.

L'année 1813 vit s'ébranler l'hégémonie française en Europe, et l'exclusivisme classique en France: car en cette année où le convoi funèbre de Delille semble mener le deuil de la poésie traditionnelle, réapparaît à Londres „l'Allemagne“ de M<sup>me</sup> de Staël, où ce „Blücher littéraire“ ouvre l'invasion germanique et romantique; et en même temps, comme si „la muraille de Chine“ dont parlait „Corinne“, devait être attaquée au Midi comme au Nord, Sismondi publiait sa „Littérature du Midi de l'Europe“. La muraille ne résistera pas longtemps aux assauts, et Dante sera des premiers, avec Shakespeare, à passer sur la brèche. Dès 1813, tandis qu'Artaud de Montor continuait ses modestes travaux par „Le purgatoire, traduit de l'italien, suivi de notes, par un membre de la Société Colombarie de Florence<sup>3)</sup>, un jeune professeur d'histoire à la Sorbonne, qui avait été élevé à Genève et avait fréquenté M<sup>me</sup> de Staël, François Guizot, donnait ses „Vies des poètes français du siècle de Louis XIV“, qui devinrent en 1852 „Corneille et son temps“, où il s'étonnait que la France n'eût ni Dante ni Milton, et où il s'émerveillait de la sombre et sublime énergie du grand Toscan. Car parmi les chefs-d'œuvre inconnus que „l'Allemagne“, la „Littérature du Midi de l'Europe“, et bientôt le „Cours de littérature dramatique“ de Schlegel (traduit en 1814 par M<sup>me</sup> Necker de Saussure) proposaient à l'admiration des Français désabusés, la „Divine Comédie“ tient dès le début un rang très distingué. L'auteur de „l'Allemagne“, par exemple, reste toujours l'auteur de „Corinne“, et il lui arrive de comparer à l'Ossian de Gérard une tête de Dante remarquée dans la galerie de Dresde<sup>4)</sup>, ou bien de rappeler, à propos de la tragédie de Gerstenberg, qu'il n'y a rien de plus sublime dans le Dante que la peinture du malheureux père (Ugolin)<sup>5)</sup>, ou d'opposer

1) Voyage historique, chorographique et philosophique dans les principales villes de l'Italie en 1811 et 1812, par P. Petit-Radel (Paris, Didot, 1815), t. III, p. 365. — Encore aujourd'hui, le culte de Dante est donné comme caractéristique de la Renaissance dans l'article „Renaissance“ de la Grande Encyclopédie!

2) Ibid., p. 368.

3) Paris, J. J. Blaise, 8°, pp. XXIV, 405.

4) De l'Allemagne (éd. Didot), p. 376.

5) P. 310.

le Satan de Michel-Ange et de Dante à Méphistophélès. Puis Simonde de Sismondi, après Ginguené, a bien dit l'admiration qu'on devait au triple poème, édifice imposant comme l'univers dont il était l'image, et au puissant génie, le plus grand des Italiens, le père de leur poésie<sup>1)</sup>, qui traitait un sujet ,par son immensité, le plus hautement sublime que jamais l'esprit de l'homme ait conçu<sup>2)</sup>. ,Peu de chefs-d'œuvre ont mieux manifesté la force de l'esprit humain que le poème du Dante: complètement nouveau dans sa composition comme dans ses parties, sans modèle dans aucune langue, il était le premier monument des temps modernes, le premier grand ouvrage qu'on eût osé composer dans aucune des littératures nouvellement nées. Il était conforme aux règles essentielles de l'art, à celles qui sont invariables: l'unité de dessein, l'unité de marche, l'empreinte d'un génie puissant qui voit en même temps le tout et ses parties, qui dispose avec facilité des plus grandes masses, et qui est assez fort pour observer la symétrie sans en ressentir jamais de gêne. A tout autre égard, le poème du Dante était en dehors des anciennes règles de l'art poétique; il n'appartenait proprement à aucun genre, et le Dante ne pouvait être jugé que par les lois qu'il s'était données<sup>3)</sup>. Cette poésie en dehors des genres, et au dessus des règles, c'est celle que réveront bientôt les novateurs romantiques, et Dante sera l'un des grands noms invoqués pour justifier toutes les audaces: ainsi peu à peu se dégage des études dantesques ce qui s'accordait aux futurs mouvements poétiques. L'historien, déjà, ne peut s'empêcher de rapprocher du séjour des sages et des poètes anciens du IV<sup>e</sup> chant de l'Enfer une œuvre récente: ,On sait que M. de Châteaubriand, après avoir voulu épargner les tourmens éternels aux justes du paganisme, en a ressenti du scrupule, et s'est lui-même reproché comme une faute, dans la troisième édition de ses *Martyrs*, un sentiment si pur, si doux et si conforme à la croyance en un Dieu de bonté<sup>4)</sup>. Sismondi n'avait plus tout à révéler au public de 1813; il reconnaît lui-même en plus d'un endroit que Ginguené l'a devancé, et certains fragments de la ,*Divine Comédie*' sont tellement connus déjà, qu'il n'est plus besoin d'y insister: ainsi l'épisode de Francesca, est un de ceux dont la réputation a passé dans toutes les langues<sup>5)</sup>, et l'épisode d'Ugolin, qui est traduit en *terza rima* à la fin du chapitre IX, est reproduit dans l'*Histoire des répu-*

1) De la littérature du Midi de l'Europe, Paris, 1813, t. I, p. 350 (Chapitre IX. Langue Italienne, le Dante).

2) P. 352. C'est en 1813 aussi qu'Ozanam naît à Milan.

3) De la littérature du Midi de l'Europe, t. I, p. 386 (chap. X: Influence de Dante sur son siècle).

4) P. 356.

5) Ibid.



bliques italiennes' (1815) avec cette mention<sup>1)</sup>: ,quelque connu que soit ce superbe morceau de poésie, je ne puis me refuser à l'insérer ici; il appartient à l'histoire de Pise: il appartient aussi à celle de la littérature du treizième siècle comme donnant la mesure du sublime génie du Dante'. La précision picturale, l'énergie terrible du récit, l'intérêt supérieur de l',Enfer', Sismondi a dit tout cela au cours de son analyse, et en somme ce chapitre IX consacré à Dante renseigna les apprentis romantiques sur l'Italien avec autant de vérité, sinon de talent, que M<sup>me</sup> de Staël sur les Allemands. Le critique constatait en même temps la difficulté d'une traduction française dans le mètre original, à laquelle il s'essayait pour l'inscription de la porte de l'Enfer et pour l'épisode d'Ugolin: ,La nécessité de trouver toujours, dans une langue infiniment plus pauvre en rimes, trois vers pour rimer sur la même désinence, et de les placer à cette distance régulière, et invariable; la gêne nouvelle du retour alterne des rimes féminines, qui n'existe point dans l'italien, peut-être même une certaine habitude de la langue française qui se divise naturellement par couplets, et qui semble repousser un enchaînement continu . . . m'ont opposé des difficultés excessives, et que je crois presque insurmontables; aussi la magnificence du chant célèbre que j'ai essayé de traduire, se fera-t-elle à peine sentir sous les entraves que cette forme de versification m'a données . . .

— Ce pécheur, soulevant une bouche altérée,  
Essuya le sang noir dont il était trempé,  
A la tête de mort qu'il avait dévorée.  
— Si je dois raconter le sort qui m'a frappé . . .<sup>2)</sup>,

En 1813 aussi, Chênedollé écrivait son Ode: Le Dante, qui est placée dans les ,Etudes poétiques' (1820) entre celles qu'il consacre à Isaïe, à Homère et à Michel-Ange; il raconte l'apparition où Virgile vient annoncer à Dante exilé et malheureux la gloire poétique et l'immortalité:

,O Dante! éveille-toi. Ressais ta pensée,  
Sous le poids du malheur trop longtemps oppressée:  
Du fond de ta grande âme évoque ton talent!  
Perce de tes douleurs le voile funéraire;  
Du monde littéraire  
Sois l'étoile féconde et l'astre étincelant<sup>3)</sup>.

Dante se réveille et compose son triple poème; pour le louer Chênedollé paraphrase Rivarol:

1) Histoire des républiques italiennes du moyen âge, t. IV (2<sup>e</sup> éd., 1818), p. 37—40.

2) De la littérature du Midi de l'Europe, t. I (1813), p. 382—383.

3) Etudes poétiques, livre II, ode III.

Conception profonde! entreprise sublime!  
 Où du monde idéal sondant le double abîme,  
 Le Dante parcourut sa double immensité;  
 Et sut peindre à la fois le bonheur, les supplices,  
 Les vertus et les vices.  
 L'Homme, l'Archange, Dieu, le Temps, l'Éternité!  
 Triomphe, homme divin! ta gloire est infinie.  
 Pour ce haut monument fondé par ton génie,  
 De vingt siècles ligués, Dante, que craindrais-tu?  
 Contre ton monument, colonne littéraire,  
 Trop fragile adversaire  
 Le Temps se heurte, et tombe, à tes pieds abattu.

On n'avait pas encore rimé en français de panégyrique de Dante aussi assuré: André Chénier n'avait pas plus chaudement parlé d'Homère — si ce n'est qu'il l'avait fait en meilleurs vers.

En même temps le nombre des curieux augmente, qui s'amuse à traduire l'un ou l'autre épisode. Artaud, faisant l'histoire de ses prédécesseurs, a l'occasion de saluer des confrères. Il reproduit à la suite de son *'Enfer'* (1812), une adaptation en alexandrins français de l'épisode d'Ugolin, par P. Gassendi (*Lettres sur la littérature et la poésie italiennes*, traduites de M. de P[ommereul]), et plus tard il eut à mentionner la traduction du même épisode par Etienne Masse (183.), un Provençal auquel il trouve *'un grand et remarquable talent'*. Artaud eut même bientôt des émules; et — pour ne pas parler de l'édition d'Avignon (1816)<sup>1)</sup>, qui est peut-être une affaire exclusivement italienne — en 1817 H. Terrasson, un Provençal poète, publiait à Paris *'L'enfer'*, poème traduit en vers français, avec des notes, suivi de traductions, imitations et poésies diverses'. Les fleurs et les grâces dont il essayait de revêtir son modèle, l'élégance que lui reconnaissait Artaud de Montor, semblent avoir été généralement peu goûtées, puisque cette adaptation n'a jamais été rééditée. Terrasson reproduisait la lettre de Martinelli au comte d'Oxford, où le *'pauvre homme'* attaquait Voltaire et ses jugements sur Dante. Lui-même parlait, comme jadis Rivarol (sauf le talent), *'de l'enfer chez les différents peuples, et d'après les poètes anciens et modernes'*. Il fallait d'autres considérations, et d'autres hommes, pour conquérir la faveur du public et pour changer ses goûts; l'ouvrage de Terrasson fut toutefois discuté par Tissot dans la *'Minerve française'* (1818).

Peut-être remarqua-t-on davantage l'édition de la *'Divina Commedia'*

1) La divina commedia, con argomenti ed annotazioni scelte da' migliori commentatori. Nuova ed. coll'accento di prosodia. Avignone, F. Seguin aîné, 1816. Cet imprimeur d'Avignon, et ces deux paraphrastes provençaux, semblent indiquer qu'à cette époque encore la Provence s'intéressait particulièrement à la littérature italienne.

que Biagioli, non sans de grandes prétentions de commentateur, publia en 1818—1819, en trois volumes, à Paris, et qu'il dédiait à Louis XVIII. Raynouard, qui était alors dans sa double gloire de poète et de savant, consacra à cette édition un long article dans le *Journal des savants* de novembre 1818, tandis qu'Ugo Foscolo lui-même en parlait dans l'*Edinburgh Review*. Et c'est Biagioli que suivra le traducteur Delamathe, en 1823.

Les Italiens à Paris honoraient donc le grand poète, dans ce temps où se préparait à Florence le monument de Dante: et la *Revue encyclopédique* ne laissait pas ignorer ce dernier événement à ses lecteurs. — Dante est le seul écrivain italien que mentionne, en 1819—1820, dans le *Conservateur littéraire*, un jeune auteur du nom de Victor Hugo. Les travaux de Ginguené et de Sismondi avaient assez fait connaître la *Divine Comédie* pour lui susciter un imitateur dans les rangs mêmes du classicisme. En 1819, Népomucène Lemerrier<sup>1)</sup>, qui après avoir essayé de s'inspirer de Shakespeare dans le drame, s'était mis vaillamment à l'étude du poème italien, et l'avait examiné dans son *Cours analytique de littérature*, dédiait à Dante, en termes enthousiastes, sa *Panhypocrisiade*, dont les seize chants essaient de peindre le XVI<sup>e</sup> siècle dans le décor surnaturel de la *Commedia*. Mais Lemerrier avait le double tort de manquer de génie, et d'être, malgré son goût des littératures étrangères, de la tragédie historique et des poèmes monstrueux, l'adversaire de ce romantisme qui allait consacrer la gloire de Dante. Victor Hugo, succédant à l'Académie à l'auteur de la *Panhypocrisiade*, ne manqua pas de rapprocher du poème toscan cette *Chimère littéraire*, monstre à trois têtes qui chante, qui rit et qui aboie. Mais, sans le connaître mieux, les grands romantiques interpréteront Dante autrement que Lemerrier, ils l'imiteront de façon plus fragmentaire, et nul d'entre eux ne se rattache à la *Panhypocrisiade*<sup>2)</sup>.

La même année, le chantre de Francesca avait inspiré plus heureusement un peintre français: Ingres, en 1819 à Rome, faisait sa *Francesca de Rimini* (Paolo et Francesca surpris par le Sciancato),

1) Michiels, *Histoire des idées littéraires* (3<sup>e</sup> éd., I, 391, 402); Jullien, *Littérature de l'empire*, I, 392.

2) Emile Deschamps, qui a loué ce poème dans la préface des *Études françaises et étrangères*, reconnaît que son admiration n'est guère partagée: nous dirons avec peu de personnes que la *Panhypocrisiade* de M. Lemerrier est un poème non seulement très original et très philosophique, mais encore plein de beautés de style, et tout empreint de cette poésie mâle et naïve dont le type s'était presque effacé en France; nous dirons avec beaucoup plus de monde, que l'Académie française a oublié M. de Chennedollé, mais que les beaux et grands vers du Génie de l'homme sont restés dans la mémoire des gens de goût. (*Poésies d'Em. Deschamps*, éd. Bruxelles 1836, p. 78.)

après avoir peint Oger délivrant Angélique: dans l'élégance du peintre classique, les souvenirs italiens mettaient les histoires d'amour, en attendant que des artistes d'un goût plus rude et moins régulier demandassent à Dante les tableaux tragiques et horribles. Le tableau d'Ingres, appartenant à Turpin de Crissé<sup>(1)</sup>, eut un vif succès à l'exposition universelle de Paris, en 1855, et les dessins qui en forment les variantes sont l'une des plus curieuses parties du livre consacré par M. Yriarte à l'ange de gloire<sup>(2)</sup>. Quand, pour son *'Apothéose d'Homère'* (1827), Ingres eut à faire le compte des génies universels, il songea à celui dont il s'était inspiré, et un fervent de Dante lui en a su gré. Antony Deschamps dit en effet, A. M. Ingres:

Combien de fois j'ai vu surgir en ma pensée  
Ton Iliade armée et sa sœur l'Odyssée!  
Belles filles de Grèce à l'œil calme et serein,  
Assises aux genoux de leur père divin;  
Appelle Alighieri, Virgile, cour sublime,  
Demi-dieux du passé que ta palette anime,  
Convives du nectar au splendide festin<sup>(3)</sup>.

Il était aussi arrivé à Joseph de Maistre (*Du Pape*, 1819), de se souvenir d'un vers de Dante: *'Lorsqu'un de ces prédicateurs prend la parole, quels moyens a-t-il de prouver qu'en bas on ne se moque pas de lui? Il me semble entendre chacun de ses auditeurs lui dire avec un sourire sceptique: En vérité, je crois qu'il croit que je le crois'*<sup>(4)</sup>. Mais Joseph de Maistre n'est pas de ceux qui cherchent la foi dans la contemplation de l'art, et l'on n'en est pas encore à observer avec curiosité et détachement la poésie visionnaire d'un âge à jamais révolu. Les lecteurs du *'Pape'* ne seront pas précisément ceux de Dante, et c'est une coïncidence fortuite qui rapproche, dans le temps, ce livre de l'édition de Biagioli et de la Francesca d'Ingres. Ce n'est que plus tard, et dans un temps de romantisme, qu'il arrivera à Lamennais, dans *'la Religion considérée dans ses rapports avec l'ordre politique et civil'*<sup>(5)</sup>, de mêler au spectacle des malheurs présents l'inscription de l'Enfer: *'une froide incrédulité, un mépris extrême*

1) F. X. Kraus, *Dante*, p. 637.

2) Charles Yriarte, *Françoise de Rimini dans la légende et dans l'histoire avec vignettes et dessins inédits d'Ingres et d'Any Scheffer*, Paris, Rothschild, 1883, p. 45, 69, 85.

3) A. Deschamps, *Etudes sur l'Italie*, VI (p. 177).

4) III, III, 2; *Inferno*, XIII, 25 (que Joseph de Maistre cite en note, en indiquant *'Dante, infern. XII, IX' (?)*, le *Pape*, éd. de 1819, t. 2, p. 486):

*Io credo ch'ei credette ch'io credesse.*

Par son origine savoyarde, Joseph de Maistre avait eu plus d'occasions de connaître les auteurs italiens; il avait eu un précepteur italien, l'abbé Roncolotti.

5) *Chap. V (Oeuvres complètes, Bruxelles, 1839, t. II, p. 39).*

des siècles antérieurs, une présomption sans bornes, surtout un esprit d'indépendance universelle, absolue, tel est, en général, le caractère de la génération nouvelle. On lui a dit qu'elle était appelée à tout refaire, religion, politique, morale, et elle l'a cru. Elle passe en souriant sur des débris: où va-t-elle? elle l'ignore. Elle va où sont allés tous ceux qui se sont perdus!

Per me si va tra la perduta gente'.

La Francesca d'Ingres dans la peinture, la ,Panhypocrisiade' dans la poésie, c'est tout ce que pouvait en faveur de Dante le classicisme expirant. Francesca et Ugolin sont au moins entrés dans la gloire: en 1820 le ,Lycée français' contenait une traduction en vers des deux épisodes par le grave Joseph Victor Le Clerc.

La poésie française entrait vers 1820 dans une phase nouvelle. Les ,Méditations', qui ne ressemblaient à rien, suivant un mot célèbre, ouvrent l'âge du lyrisme. Il ne faut pas y chercher encore l'influence dantesque: bien que Lamartine, dans sa Préface, ait parlé de la Béatrice de sa jeunesse, et ait mis Dante parmi les génies immortels<sup>1)</sup>, c'est de Pétrarque qu'il relève avant tout. Il se souviendra toutefois des collines de Florence où M. Antoir lui récitait des vers de Dante, et il a parfois la nostalgie des doux horizons où la poésie lui fut révélée, et que hantent les grands noms d'autrefois:

Oh! qui m'emportera vers les tièdes rivages  
Où l'Arno, couronné de ses pâles ombrages,  
Aux murs de Médicis en sa course arrêté,  
Réfléchit le palais par un sage habité,  
Et semble, au bruit flatteur de son onde plus lente,  
Murmurer les grands noms de Pétrarque et de Dante<sup>2)</sup>?

Mais à côté de la poésie personnelle et de la mélancolie, il y avait dans le mouvement poétique une curiosité de formes nouvelles, étranges, irrégulières, un goût très vif du moyen âge et des étrangers, et un sens tout nouveau des beautés sauvages, sublimes et grotesques à la fois. Dès 1817 les théories de Hegel faisaient sur Victor Cousin l'effet des ,ténèbres visibles' de Dante, et ces ,ténèbres visibles', qui gênaient

1) ,Le retour à mes instincts naturellement religieux cultivés de nouveau en moi par la Béatrice de ma jeunesse, . . . puis enfin la mort de ce que j'avais aimé, qui mit un sceau de deuil sur ma physionomie comme sur mes lèvres; tout cela, sans éteindre en moi la poésie, la refoula bien loin et longtemps dans mes pensées. Je passai huit ans sans écrire un vers (Préf. des Méditations, éd. Hachette, p. XVI); ,des poètes souverains, infatigables, immortels ou toujours rajeunis par leur génie, comme Homère, Virgile, Racine, Voltaire, Dante, Pétrarque, Byron' (Lamartine se souvient du poeta sovrano).

<sup>2)</sup> Lamartine, Méditations poétiques, XXIII (Philosophie; au marquis de la Maisonfort). Il parlera encore des Béatrice et des Laure dans ,Raphaël' (1849).